

ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR

1896 — An 104

Farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations

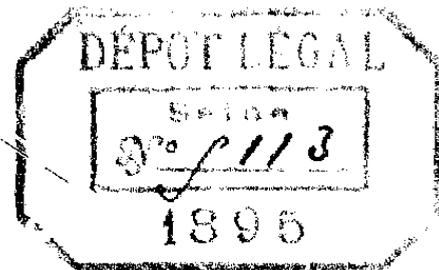
ET D'UNE CONSULTATION SUR L'AVENIR

dévoisée par une Somnambule de la force de 36 chevaux de fiacre

*O toi, père paterne
Qui muas l'eau en vin.
Fais de mon cul lanterne
Pour luire à mon voisin.*

RABELAIS.

Prix de l'Almanach : 25 Centimes



DÉPOTS :

AUX BUREAUX DE LA SOCIALE, 15, RUE LAVIEUVILLE (MONTMARTRE), PARIS
11, RUE DU CROISSANT, PARIS

En vente chez tous les marchands de journaux
et chez les dépositaires de LA SOCIALE

22
LC 839

Le vieux Gniaff n'a pas avalé son tire-pied !



A vous bons bougres et girondes copines, gas à poils et lurons à la redresse, trimardeurs, marmailmaillons, bas-du-eul, écloppés et mistouffiers, le père Peinard vous serre la louche et vous envoie un bécot.

On est de la revoyure, foutre !

Que le vieux soit encore solide sur ses quilles, voilà qui va enquiquer les pleins-de-truffes : ils préféreraient me savoir dans le royaume des taupes, occupé à siroter les pissenlits par la racine.

Hélas ! bibi n'en pince pas ! Le plus tard sera le mieux... Et dam, y a des chances pour que ce ne soit pas demain : quand on est dans la savate il est tout simple qu'ayant le cuir tanné on ait la peau dure.

Or donc, pauvres cruchons, prenez-en votre parti, et n'allez pas rendre votre âme peureuse dans une vesce humide !

—o—

On a eu des aventures.....

Glissons !..... n'appuyons pas.....

L'almanach pour 1895 n'est pas venu à terme, — ou mieux : n'est pas venu du tout !... Quant à celui de 1894 les chats-fourrés se sont escrimes après lui. Brouh ! Ça a été pire que vermine sur pauvre monde.....

Aussi, dam, on a pris ses précautions pour que l'almanach de 1896 soit plus bidard : on a mis des gants pour causer aux richards et aux dirigeants.

—o—

Un almanach devant, peu ou prouh, jacasser de l'Avenir, j'ai eu l'idée d'aller, sur cette question, tirer les vers du nez à une sonnambule espatrouillante.

Des grincheux vont peut-être trouver un cheveu à ce que j'ai pris pour collabo une vieille guenon de ce calibre.

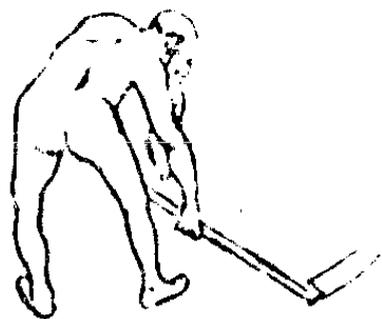
Ben quoi ! Que les grincheux ronchonnent et si ça les tarabuste trop qu'ils s'appuient un litre de piccolo, — ça fera descendre leurs humeurs.

A part ça, j'ouvre la marche du cortège avec une tartine déjà parue dans l'almanach de 1894. Ceux qui ont eu la veine de la lire pourront s'en rincer l'œil un coup de plus. — pour les autres ce sera du nouveau.



RUMINADES SUR LE CALENDRIER

Ce qu'il est, ce qu'il doit être



On appelle *Calendrier* le découpage et l'étiquetage des morceaux de temps. C'est grâce à ce classement que nous nous retrouvons dans le dévidage de l'existence.

Sans calendrier nous ne serions bougrement pas à la noce : on vivoterait à l'aveuglette, kif-kif les animaux. Les amoureux y trouveraient un sacré cheveu, car pour se donner des rendez-vous six semaines d'avance, ce serait un aria de cinq cent mille diables.

Dès que la jugeotte a germé dans la citrouille des humains, ils ont levé le nez en l'air. Et c'est en reluquant les galipètes que semblent faire dans le ciel, la lune, le soleil et les étoiles, qu'ils ont dégotté le calendrier.

C'est ce qui prouve que *bâiller à la lune* n'est pas toujours inutile.

Turellement, les premiers calendriers furent tocards. Y en eut même de tellement irréguliers, qu'au bout de quelques douzaines d'années, les populos tombaient des nues en voyant l'hiver montrer sa trogne glaciale en pleins mois d'été.

Mince d'embrouillis !

Les populos de ce temps-là avaient beau écartquiller leurs quinquets, ils ne comprenaient goutte au mécanisme astronomique. Ils se figuraient que la terre était plate comme une limande et occupait le mitan de l'espace. Pour eux, le soleil et la lune n'avaient été accrochés à la voûte bleue que pour nous chauffer les abattis ; quant aux étoiles, c'étaient des clous dorés rivés dans une calotte de cristal.

Ces idées biscornues furent en vogue jusqu'à l'invention du marteau à bomber les verres de lunettes.

Du coup, grâce au télescope, toutes les vieilles balourdises furent foutues au rancard. Y a seulement trois cents ans que Galilée dépiota tout ça et prouva que la terre au lieu de faire le pied de grue au milieu de l'univers,

tourne autour du soleil. A ce propos, les curés lui firent mille misères : ils l'auraient grillé tout vivant si le pauvre vieux n'avait pas faibli et renié sa découverte.

Tous les raticions du monde ne peuvent rien contre la vérité : la découverte de Galilée a été confirmée et aujourd'hui nous savons que la terre tourne. Elle fait une pirouette sur elle-même, — c'est un *jour* ; en même temps elle tourne autour du soleil, — la durée qu'elle met à faire ce grand tour, c'est l'*année*.

Pour se faire une idée du truc, y a qu'à regarder une toupie tournailler : elle vire sur elle-même tout en décrivant une courbe.

— 0 —

Actuellement, le jour est divisé en vingt-quatre heures que nous comptons par deux séries de douze, de midi à minuit. Les heures sont divisées en 60 minutes et les minutes en 60 secondes.

Cette division est rudement mal commode, on la subit pourtant, par routine et manque d'initiative. Y a personne à qui il n'est arrivé, au moins vingt fois dans sa vie, de subir des désagréments ou de se tromper, grâce au qualificatifs qu'il faut employer : *après-midi, matin, soir*.

Faut changer ça, foutre !

Déjà, les Italiens ont fait un progrès dans ce sens : au lieu de couper les jours en deux séries de douze heures, ils comptent de un à vingt-quatre, — ils disent la *première heure... la treizième heure, etc...*

Mais, il y a mieux à faire : la division logique du jour doit suivre le système de numération décimale. On aurait donc dix heures par jour, chacune de cent minutes, chaque minute de cent secondes, etc.

Il faut en outre se fiche d'accord sur la fixation du point de départ. Autrefois, chaque patelin marquait son heure d'après l'horloge de sa capitale. Depuis deux ou trois ans, les pays de l'Occident, (la France exceptée), se basent sur la nature : tous ceux qui se trouvent sur une

même ligne, allant du nord au sud, ont la même heure; (on a baptisé ce truc *le système des fuseaux.*)

Avec cette binaire, l'Angleterre et l'Espagne ont la même heure. La Suède-Norwège, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie adoptent la même horloge qui est juste en avance d'une heure sur Londres. La Russie et la Turquie sont de deux heures en avance; enfin l'Australie est de neuf heures en avance sur Londres.

—o—

L'année n'est pas farcie d'un compte rond de jours, il s'en faut d'un peu moins d'un quart: 365 jours et un quart de jour. Dans nos calendriers on la compte à 365, et tous les quatre ans on se paie une année bissextile de 366 jours.

Quoique ça, l'année n'est pas en plein équilibre: dans le calendrier crétin, qui est celui que les grosses légumes nous imposent, faut flanquer à bas, trois jours tous les 400 ans.

Un truc plus mariolé consiste à retarder la huitième intercalation bissextile d'un an. Au lieu de fourrer un 366^e jour à la 32^e année, on ne le colle qu'à la 33^e. Et on recommence la ritournelle de 33 ans, en 33 ans, sans que jamais il en résulte une erreur d'un jour.

Autre chose. S'il fallait compter les jours à queue leu-leu, d'un bout de l'année à l'autre, ça serait un imbroglio farmineux. Pour éviter ça, on a découpé l'année en douze tranches: ce sont les *mois*.

Dans le calendrier crétin, les mois ont une durée qui varie de 28 à 31 jours. C'est idiot et ça ne rime à rien.

Cette gnolerie nous vient des Romains. Ainsi, février n'a que 28 jours parce que ces andouilles-là se figuraient que ce mois est farci de malheurs. Or donc, ils ont rogné sa longueur, afin de réduire un tantinet les mistouffles qu'ils craignaient.

Quant aux noms des mois, ils sont encore un héritage des Romains, aussi bécasse que le reste. Les uns rappellent des dieux payens, tel *Mars*. Le jean-foutre Mars jouait dans le ciel de Jupiter le sale métier de ministre de la guerre. D'autres noms indiquent leur rang dans la file: *Octobre* veut dire huit, *Décembre* dix. On les a conservés avec bougrement de soin, parce qu'aujourd'hui octobre est le dixième mois et décembre le douzième.

Hein, voilà qui donne une riche idée de la trouducuterie de nos dirigeants!

Et ce n'est pas tout, cré pétard. D'un bout à l'autre, ce sacré calendrier est farci d'imbécillités. Ainsi, les mois sont divisés en semaines de sept jours. Pourquoi sept jours? Parce que,

au dire des abrutisseurs le père des mouches mit six jours à créer le monde, et battit sa flemme le septième.

Les noms des jours sont du même tonneau que ceux des mois: c'est encore chez les Romains qu'on les a pigés, et ils glorifient l'esclavage du populo. Ainsi *dimanche* signifie le *jour du seigneur*, autrement dit le *jour du patron*.

C'est même en manière de protestation contre ce sale fourbi, que les prolos ont pris la chouette habitude de flanocher le lundi, pour faire la nique à leurs exploités.

La dernière loufoquerie de ce calendrier idiot c'est son point de départ: le 1^{er} janvier!

Pourquoi ce jour-là, plutôt qu'un autre? Pourquoi le premier janvier, plutôt que le 2 ou le 3? On n'a jamais su!

Il est compréhensible qu'on prenne pour premier jalon de l'année, soit l'entrée du printemps ou l'entrée de l'automne, ou bien encore le moment où, de notre couchita du côté de l'hémisphère nord, les jours se mettent à rallonger, c'est-à-dire au 1^{er} nivôse 15 décembre 05. Mais choisir le 1^{er} janvier, c'est fou! y a même pas un semblant de raison.

Eh! là, foutre de foutre! Voici que je ba-fouille:

S'il n'y a pas de raison logique pour conserver le calendrier, tel qu'il est, y en a une plus forte que toutes: notre asservissement aux prêtres, aux patrons, aux gouvernants, n'est pas fait de grosses chaînes cadencées, mais bien de milliers de ficelles qui, prises à part, semblent tout plein fragiles, et qui, réunies en faisceau, sont bougrement terribles à briser. Le calendrier crétin est une de ces ficelles, — aussi, mille marmites, on nous le fourre!

—o—

Il s'agit donc de dégouter un calendrier d'où le maboulisme sera exclu.

Mais foutre, qui va accoucher de la chose, prendre une telle initiative, la faire accepter?

Y a là un sacré cheveu!... Heureusement y a mèche de tourner la difficulté: le *Calendrier de la Convention* est là pour un coup, le populo peut le faire sien, — il n'est pas défraîchi. S'il n'a pas toutes les qualités, du moins il en a bougrement.

L'année, de 365 ou 366 jours, y est divisée en douze mois de trente jours, — total 360. Restent donc, en dehors des mois, cinq ou six jours qui complètent l'année: ce sont les *Sans-Culottides*.

Le mois est coupé en trois tranches de dix jours, dont l'énumération se fait en latin de cuisine, en comptant de un à dix: *primidi, de-*

cad. Avec cette binaire, la semaine aurait dix jours au lieu de sept. Merci, on sort d'en prendre! Turbiner neuf jours d'affilée, on n'en pince pas : c'est déjà trop de faire six jours. Dans cette division en *décades*, le bout de l'oreille bourgeoise des conventionnels perce rudement : ils voulaient que le populo trime dur.

Bast, foutre, on peut tirer des plans : au lieu de flanocher le décadi seul, on se reposera aussi le quintidi. — le cinquième et le dixième jour de la décade. La semaine sera donc de cinq jours. Chouetto suiffard!

Les noms des mois, pigés dans les saisons, les récoltes, sont tout plein galbeux. Les grincheux ont trouvé à redire que leurs noms ne peuvent s'appliquer que chez nous. S'il n'y a que ça, c'est bête! Si d'autres patelins veulent calculer avec, et que *vendemiaire* ne rime à rien chez eux, ils numérotent les mois par des chiffres : premier mois, deuxième mois... Et le tour sera joué! Quéque chose de kif-kif se fait déjà dans le commerce; au lieu d'écrire janvier, on écrit « 1^{er} mois ».

La kyrielle marloupière des saints et saintes est remplacée par des noms de légumes ou de bricoles usuelles, tirés de la nature. Le *quintidi* est marqué par un nom d'animal, le *décadi* par un engin ou un ustensile en rapport avec la saison.

Quant au point de départ, il est logique :

l'année commence au premier jour d'automne.

Pendant une dizaine d'années, de 1794 à 1804, on usa de ce chouette calendrier, et on s'en trouva bien.

Ça ne faisait pas la balle de Bonaparte. Le grand bandit voulant serrer fortement la vis au populo, rétablit tout ce qu'il put de l'ancien régime. Turellement, les ratichons furent remis en place, et comme leur garce de religion ne pouvait pas faire bon ménage avec les *décades*, le calendrier esclave nous fut à nouveau collé sur le râble.

Depuis lors, nous le subissons avec ses gno-leries canulatoires.

Nom de dieu, faudrait pourtant bien le foutre au rancard!

C'est évidemment pas une chose commode, tant que la maudite société actuelle nous tiendra sous sa coupe.

Mais, si on ne peut y arriver illico, on peut au moins préparer le terrain, de sorte que quand la Sociale battra son plein, ce soit sans grands mic-macs qu'on se dépêtre des vieilles habitudes.

Pour cela m'est avis qu'il n'est pas mauvais de connaître dès maintenant un calendrier potable et d'apprendre aux gosses à calculer avec.

C'est dans cette intention que je colle sous le pif des bons bougres le calendrier civil.

L'Alignement des Saisons

Avant de tourner la page et de dévider les mois, repérons l'alignement des saisons :

L'automne. — Avec l'ouverture de l'an 104 — autrement dit, en style esclave, — le 23 septembre 1895, on est entré de plein pied dans l'AUTOMNE. C'est la saison bénie où le piccolo pisse des cuves et va bonder les tonneaux.

Le malheur, c'est que cette bonne purée nous passe sous le bec, — à nous prolos des villes, de même qu'aux culs-terreux qui la récoltent, — eux lichent de la piquette, nous du Château-la-Pompe ou du vin de Bercy. Quant au piccolo nature, c'est les richards qui se l'appuient.

L'hiver. — Le 22 décembre 1895, l'HIVER rapplique officiellement. Hélas, le sale bougre n'attendra pas cette date pour nous rendre visite! L'animal est au mieux avec les crapules de la haute : du moment qu'il s'agit de faire des mistoufles au pauvre monde, — il n'est jamais en retard!

Le printemps. — Encore un monteur de coups! seulement au lieu de devancer l'appel, kif-kif l'hiver, le PRINTEMPS n'a jamais le trac d'arriver tard. Si on en croyait le calendrier il devrait être chez nous le 19 mars, sans faute : c'est son jour de naissance. Va te faire lanlaire! Il prend des leçons de vitesse chez les escargots.

L'été. — Voilà un oiseau qui doit s'amener le 20 juin. Il n'est pas toujours de parole, le bougre, — il s'en faut d'un sacré morceau! Mais, comme il a la veine de venir à un moment où la température n'est pas glaciale, on prend patience sans trop groumer.

Ensuite, continuant l'année crétine 1896 (et commençant l'an 105) nous revient l'AUTOMNE, le 21 septembre.

Puis, le 20 décembre, l'HIVER nous retombe sur le coin de gueule, — mince de chopin dont on se passerait!..... Si seulement on n'avait à se garer que des mistoufles de la nature, y aurait que demi mal...

VENDEMIARE



				SOLEIL		LUNE			
				Lever	Coucher	par de la lune	Lever	Coucher	
1	Primidi Raisin	Lundi,	23	5 49	5 55	6	0 08	7 44	
2	Duodi Safran	Mardi,	24	5 50	5 53	7	1 10	8 28	
3	Tridi Chataigne	Mercredi,	25	5 51	5 51	8	2 12	9 24	
4	Quartidi Colchique	Jeudi,	26	5 53	5 49	9	3 14	10 29	
5	QUINTIDI CHEVAL... ..	Vendredi,	27	5 54	5 47	10	4 16	11 40	
6	Sextidi Balsamine	Samedi,	28	5 56	5 45	11	5 18		
7	Septidi Carotte	Dimanche..	29	5 57	5 43	12	6 20	0 31	
8	Octidi Amaranthe	Lundi,	30	5 59	5 41	13	7 22	1 29	
								Mat	
9	Nonidi Panais	Mardi,	1 ^{er}	6 0	5 38	14	8 24	3 10	
10	DÉCADI CUVE... ..	Mercredi,	2	6 2	5 36	15	9 26	4 18	
11	Primidi Pomme de terre	Jeudi,	3	6 3	5 34	16	10 28	5 25	
12	Duodi Immortelle	Vendredi,	4	6 5	5 32	17	11 30	6 33	
13	Tridi Potiron	Samedi,	5	6 6	5 30	18	12 32	7 42	
14	Quartidi Réséda	Dimanche...	6	6 8	5 28	19	1 34	8 53	
15	QUINTIDI ANE... ..	Lundi,	7	6 9	5 26	20	2 36	10 0	
16	Sextidi Belle de Nuit	Mardi,	8	6 11	5 24	21	3 38	11 23	
17	Septidi Citrouille	Mercredi,	9	6 12	5 22	22	4 40	0 31	
18	Octidi Sarrasin	Jeudi,	10	6 11	5 20	23	5 42	1 30	
19	Nonidi Tournesol	Vendredi,	11	6 15	5 18	24	6 44	2 45	
20	DÉCADI.. PRESOIR... ..	Samedi,	12	6 17	5 16	25	7 46	3 40	
21	Primidi Chanvre	Dimanche..	13	6 18	5 14	26	8 48	3 15	
22	Duodi Pêche	Lundi,	14	6 20	5 12	27	9 50	3 36	
23	Tridi Navet	Mardi,	15	6 21	5 10	28	10 52	3 53	
24	Quartidi Amaryllis	Mercredi,	16	6 23	5 8	29	11 54	4 10	
25	QUINTIDI BŒUF... ..	Jeudi,	17	6 24	5 6	30	12 56	4 27	
26	Sextidi Aubergine	Vendredi,	18	6 26	5 4	1	1 58	4 46	
27	Septidi Piment	Samedi,	19	6 27	5 2	2	2 59	5 9	
28	Octidi Tomate	Dimanche..	20	6 29	5 0	3	3 59	5 39	
29	Nonidi Orge	Lundi,	21	6 31	4 58	4	4 59	6 19	
30	DÉCADI.. TONNEAU... ..	Mardi,	22	6 32	4 56	5	5 58	7 12	

LA LUNE montrera le pif de son PREMIER QUARTIER le 25 septembre à 6 h. 32 du soir. — Le 3 octobre, à 10 h. 57 du soir, elle sera PLEINE... dam, c'est pas pour des prunes qu'on sera à la saison des vendanges. — Le 11 octobre, à 2 h. 44 du soir, mamzelle La Lune en sera à son DERNIER QUARTIER. — Par exemple, le 18, y aura pas mèche de reluquer sa tronche : ce jour-là, à 6 h. 19 du matin, elle sera NOUVELLE et se présentera de dos : or, comme elle a le cul noir, on n'y verra que du bleu.

LES SIGNES DU ZODIAQUE sont des assemblages d'étoiles devant le nez desquelles le soleil passe à queue leu-leu, dans la route qu'il semble faire autour de la Terre.

C'est dans le signe de LA BALANCE que le Soleil flanochera du 23 septembre au 22 octobre.

Cette constellation est l'emblème des jageurs ;

il eût donc été plus logique de la baptiser *balançoire*.... Les types qui naissent sous ce signe sont ergoteurs, chamaillieurs, chicaniers et procéduriers en diable. Ça fait de bons commerçants, car ils s'entendent bougrement bien à vendre à faux poids. Comme on leur a seriné que pour réussir dans la société actuelle faut dévorer son voisin, ils ne s'en font pas faute. Le jour où toute la racaille jugense aura été rejointe son emblème dans le fin fond du ciel, les mauvais instincts ne pouvant pas germer, puisqu'on vivra en frangins, dans une société échenillée de dominateurs, les types qui naîtront sous ce signe ne garderont que les bonnes qualités : ça fera de beaux gas, avec du bagout et de la prudence à la clé. — Quant aux femmes, aimables et gaies, leur seul tort est d'être un tantinet pointilleuses et susceptibles.

BRUMAIRE



				SOLEIL		LUNE		
				Lever	Coucher	jour de la lune	Lever	Coucher
1 Primidi	Pomme	Mercredi,	23	6 34	4 55	6	1 1	8 16
2 Duodi	Céleri	Jeudi,	24	6 35	4 53	7	1 39	9 26
3 Tridi	Poire	Vendredi,	25	6 37	4 51	8	2 7	10 38
4 Quartidi	Betterave	Samedi,	26	6 38	4 49	9	2 28	11 49
5 QUINTIDI	Oie	Dimanche..	27	6 40	4 47	10	2 44	—
6 Sextidi	Héliotrope	Lundi,	28	6 42	4 46	11	2 58	0 58
7 Septidi	Figue	Mardi,	29	6 43	4 44	12	3 10	2 6
8 Octidi	Scorsonère	Mercredi,	30	6 45	4 42	13	3 23	3 13
9 Nonidi	Alisier	Jeudi,	31	6 46	4 41	14	3 36	4 20
10 DÉCAD.	CHARRUE	Vendredi,	1	6 48	4 39	15	3 51	5 30
11 Primidi	Salsifis	Samedi,	2	6 50	4 37	16	4 9	6 42
12 Duodi	Maere	Dimanche...	3	6 51	4 36	17	4 33	7 57
13 Tridi	Topinambourg	Lundi,	4	6 53	4 34	18	5 5	9 12
14 Quartidi	Endive	Mardi,	5	6 54	4 32	19	5 49	10 23
15 QUINTIDI	DINDON	Mercredi,	6	6 56	4 31	20	6 17	11 25
16 Sextidi	Chervis	Jeudi,	7	6 58	4 29	21	7 39	0 14
17 Septidi	Cresson	Vendredi,	8	6 59	4 28	22	9 19	0 51
18 Octidi	Dentelaire	Samedi,	9	7 1	4 26	23	10 12	1 18
19 Nonidi	Grenade	Dimanche..	10	7 2	4 25	24	—	1 40
20 DÉCAD.	HERSE	Lundi,	11	7 3	4 24	25	0 5	1 58
21 Primidi	Baccante	Mardi,	12	7 3	4 23	26	1 28	2 11
22 Duodi	Azérole	Mercredi,	13	7 3	4 21	27	2 51	2 33
23 Tridi	Garance	Jeudi,	14	7 3	4 20	28	4 15	2 43
24 Quartidi	Orange	Vendredi,	15	7 7	4 19	29	5 41	3 9
25 QUINTIDI	FAISAN	Samedi,	16	7 12	4 17	1	7 8	3 35
26 Sextidi	Pistache	Dimanche..	17	7 14	4 16	2	8 32	4 10
27 Septidi	Macjone	Lundi,	18	7 15	4 15	3	9 48	4 58
28 Octidi	Coing	Mardi,	19	7 17	4 14	4	10 49	5 38
29 Nonidi	Cormier	Mercredi,	20	7 18	4 13	5	11 34	7 8
30 DÉCAD.	ROULEAU	Jeudi,	21	7 20	4 12	6	0 6	8 21

LA LUNE embrumée s'enfilera daas son PREMIER QUARTIER le 25 octobre, à 11 h. 13 du matin. — Le 2 novembre, à 3 h. 28 du soir, elle sera PLEINE et c'est le 9, à 11 h. 16 du soir, qu'elle en sera à son DERNIER QUARTIER. — Puis, elle deviendra NOUVELLE le 16, à 5 h. 21 du soir.

LE SIGNE DU ZODIAQUE devant lequel le Soleil fera le pied de grue, du 23 octobre au 21 novembre, sera le SCORPION.

Ma sonnambule prétend que ce signe fareit de malice, de fourberie et d'inconséquence dans leurs actes, les hommes qui sortent de la coquille ce mois-là. Ils sont casseurs d'assiettes, rouspéteurs, appellent un chat un chat, les patrons des voleurs, les députés des crapules.... mais ça s'arrête souvent là ! Ces oiseaux font le

contraire de ce qu'ils disent et à eux revient le pompon comme poseurs de lapins. Turellement, avec un peu d'éducation et de volonté y a mèche de se dégrasser des défauts et de ne garder que les bonnes qualités.

Pour ce qui est des femmes, ce mois-là, les pauvres copines sont encore plus mal fadées que les hommes ; elles sont roublardes, perfides, débineuses.... Mais, si celles que vous connaissez ne sont rien de tout ça, c'est que mamzelle VÈRS aura passé par là : cette demoiselle est une planète qui occupe son temps à dépioter les salopises du SCORPION.

Avec ma sonnambule, de même qu'avec tous les prédisseurs d'avenir, y a toujours mèche de s'entendre : comme y a à boire et à manger dans leurs boniments, chacun y trouve son compte !

FRIMAIRE



1 Primidi	Raiponse	Vendredi,	22	Novembre	1895.
2 Duodi	Turneps	Samedi,	23	—	—
3 Tridi	Chicorée	Dimanche..	24	—	—
4 Quartidi	Nêfle	Lundi,	25	—	—
5 QUINTIDI	COCHON	Mardi,	26	—	—
6 Sextidi	Mâche	Mercredi,	27	—	—
7 Septidi	Chou-fleur	Jeudi,	28	—	—
8 Octidi	Miel	Vendredi,	29	—	—
9 Nonidi	Genièvre	Samedi,	30	—	—
10 DÉCADL.	FIOCHE	Dimanche, 1 ^{er}	Décembre 1895.		
11 Primidi	Cire	Lundi,	2	—	—
12 Duodi	Raifort	Mardi,	3	—	—
13 Tridi	Cèdre	Mercredi,	4	—	—
14 Quartidi	Sapin	Jeudi,	5	—	—
15 QUINTIDI	CHEVREUIL	Vendredi,	6	—	—
16 Sextidi	Ajone	Samedi,	7	—	—
17 Septidi	Cyprès	Dimanche..	8	—	—
18 Octidi	Lierre	Lundi,	9	—	—
19 Nonidi	Sabine	Mardi,	10	—	—
20 DÉCADL.	HOYAU	Mercredi,	11	—	—
21 Primidi	Erable-Sucre	Jeudi,	12	—	—
22 Duodi	Bruyère	Vendredi,	13	—	—
23 Tridi	Roseau	Samedi,	14	—	—
24 Quartidi	Oseille	Dimanche..	15	—	—
25 QUINTIDI	GRILLON.	Lundi,	16	—	—
26 Sextidi	Pignon	Mardi,	17	—	—
27 Septidi	Liège	Mercredi,	18	—	—
28 Octidi	Truffe	Jeudi,	19	—	—
29 Nonidi	Olive	Vendredi,	20	—	—
30 DÉCADL.	PELLE... ..	Samedi,	21	—	—

SOLEIL		LUNE		
Lever	Coucher	jour de la lune	Lever	Coucher
7 21	4 11	7	0 ^h 30	9 ^h 33
7 23	4 10	8	0 ^h 48	10 ^h 44
7 24	4 9	9	1 3	11 52
7 26	4 8	10	1 16	—
7 27	4 8	11	1 29	0 ^h 59
7 28	4 7	12	1 41	2 ^h 6
7 30	4 6	13	1 56	3 ^h 14
7 31	4 5	14	2 13	4 25
7 32	4 5	15	2 35	5 39
7 34	4 4	16	3 13	6 54
7 35	4 4	17	3 44	8 9
7 36	4 3	18	4 39	9 16
7 38	4 3	19	5 48	10 10
7 39	4 2	20	7 7	10 51
7 40	4 2	21	8 31	11 21
7 41	4 2	22	9 54	11 44
7 42	4 2	23	11 16	0 ^h 4
7 43	4 2	24	—	0 ^h 20
7 44	4 1	25	0 ^h 37	0 36
7 45	4 1	26	1 58	0 52
7 46	4 1	27	3 21	1 11
7 47	4 1	28	4 45	1 35
7 48	4 1	29	6 8	2 5
7 49	4 2	30	7 27	2 47
7 50	4 2	1	8 34	3 42
7 50	4 2	2	9 26	4 48
7 51	4 2	3	10 4	6 1
7 52	4 3	4	10 31	7 15
7 52	4 3	5	10 51	8 27
7 53	4 4	6	11 8	9 37

LA LUNE aura la frimousse neigeuse et surtout glaciale, dans les alentours de son PREMIER QUARTIER, où elle s'enfilera le 24 novembre, à 7 h. 28 du soir. Le 2 décembre, à 6 h. 48, elle deviendra PLEINE, entrera dans son DERNIER QUARTIER le 9, à 7 h. 19 du matin, puis se fera NOUVELLE le 16, à 6 h. 39.

Le SIGNE DU ZODIAQUE de frimaire (du 21 novembre au 20 décembre) sera le SAGITTAIRE. — aussi les gas qui montreront leur crête ce mois-là en pinceront dur pour s'agiter. Leur patron, un vieux de la vieille, nommé Chiron, doit son nom caractéristique aux boudins extraordinaires qui sortaient de son boyau eulier. Ce merlan-là fut une riche moule de son vivant : c'est lui l'in-

venteur des sociétés de gymnastique qui, depuis lors, ont bougrement aidé au développement d'un microbe dangereux : le microbe patriotique. Ce microbe agit sur les types qu'il contamine, kif-kif son copain de la rage : les malheureux qui en sont atteints se précipitent sur des hommes qu'ils n'ont jamais vus, qui ne leur ont jamais rien fait, et les étripent le mieux qu'ils peuvent sans jamais savoir pourquoi !.... Ce qui est plus triste que tout, c'est que ce microbe ne s'attaque pas qu'aux pauvres bougres nés sous ce signe : il fait des victimes les douze mois de l'année.

Le seul défaut des femmes qui naissent ce mois-là est d'être portées à la bigoterie... encore un microbe, nom de dieu !

NIVOSE

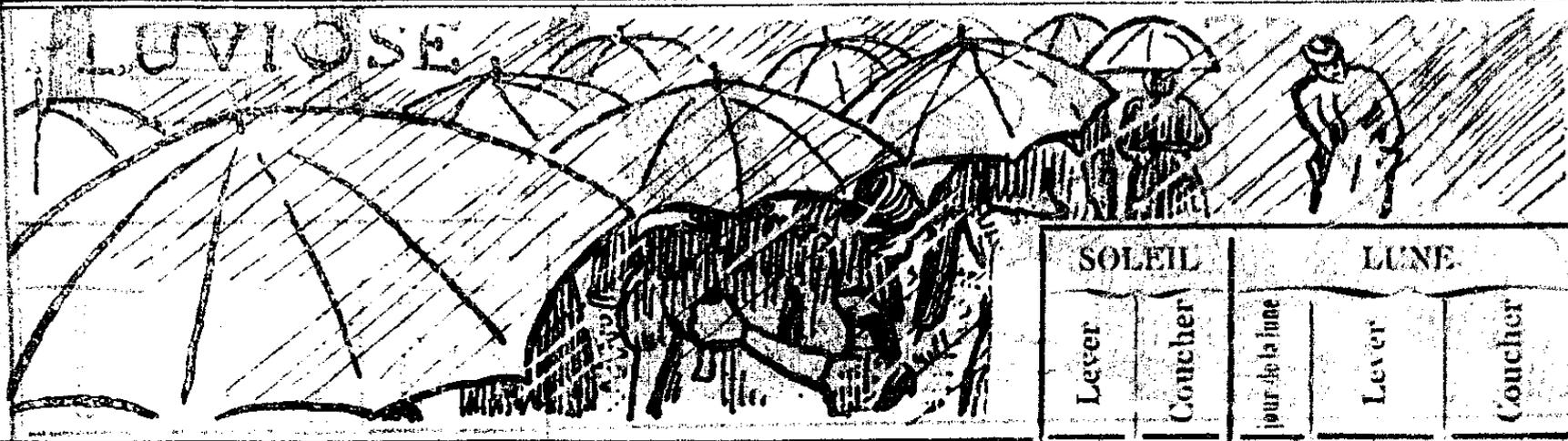


				SOLEIL		LUNE			
				Lever	Coucher	jour de la lune	Lever	Coucher	
1 Primidi	Tourbe	<i>Dimanche.</i>	22	Décembre 1895.	7 53	4 4	7	11 22	10 54
2 Duodi	Houille	Lundi.	23	—	7 54	4 5	8	11 34	11 51
3 Tridi	Bitume	Mardi.	24	—	7 54	4 5	9	11 47	—
4 Quartidi	Soufre	Mercredi.	25	—	7 55	4 6	10	0 0	0 57
5 QUINTIDI	CHEN	Jeudi.	26	—	7 55	4 6	11	0 16	2 6
6 Sextidi	Lave	Vendredi.	27	—	7 55	4 7	12	0 35	3 18
7 Septidi	Terre végétale	Samedi.	28	—	7 56	4 8	13	1 1	4 33
8 Octidi	Fumier	<i>Dimanche.</i>	29	—	7 56	4 9	14	1 35	5 48
9 Nonidi	Salpêtre	Lundi.	30	—	7 56	4 10	15	2 24	6 59
10 DÉCADI.	FLEAU	Mardi.	31	—	7 56	4 11	16	3 29	8 0
11 Primidi	Granit	Mercredi,	1^{er}	Janvier 1896.	7 56	4 11	17	4 47	8 47
12 Duodi	Argile	Jeudi,	2	—	7 56	4 12	18	6 13	9 22
13 Tridi	Ardoise	Vendredi.	3	—	7 56	4 11	19	7 38	9 48
14 Quartidi	Grès	Samedi.	4	—	7 56	4 15	20	9 3	10 9
15 QUINTIDI	LAPIS	<i>Dimanche.</i>	5	—	7 56	4 16	21	10 26	10 26
16 Sextidi	Silex	Lundi.	6	—	7 55	4 17	22	11 48	10 42
17 Septidi	Marne	Mardi.	7	—	7 55	4 18	23	—	10 58
18 Octidi	Pierre à chaux	Mercredi.	8	—	7 55	4 19	24	1 9	11 16
19 Nonidi	Marbre	Jeudi.	9	—	7 55	4 20	25	2 32	11 38
20 DÉCADI.	VAN	Vendredi.	10	—	7 55	4 22	26	3 54	0 30
21 Primidi	Pierre à plâtre	Samedi.	11	—	7 53	4 23	27	5 13	0 42
22 Duodi	Sel	<i>Dimanche.</i>	12	—	7 53	4 24	28	6 23	1 31
23 Tridi	Fer	Lundi.	13	—	7 52	4 26	29	7 19	2 32
24 Quartidi	Cuivre	Mardi.	14	—	7 52	4 27	30	8 1	3 43
25 QUINTIDI	CHAT	Mercredi.	15	—	7 51	4 29	1	8 32	4 57
26 Sextidi	Étain	Jeudi.	16	—	7 50	4 30	2	8 55	6 10
27 Septidi	Plomb	Vendredi.	17	—	7 50	4 31	3	9 13	7 21
28 Octidi	Zinc	Samedi.	18	—	7 49	4 33	4	9 27	8 30
29 Nonidi	Mercure	<i>Dimanche.</i>	19	—	7 48	4 34	5	9 40	9 36
30 DÉCADI.	CRIBLE	Lundi.	20	—	7 47	4 36	6	9 52	10 43

LA LUNE s'enquillera dans son PREMIER QUARTIER d'hiver le 24 décembre, à 5 h. 31 du matin. Mais, hélas! le froid n'aura pas attendu jusque-là pour nous glacer les sangs. Mince de déche, pour les porotins qui auront le cul nu et devront reffler la comète. Pour se réchauffer ils pourront faire le compte des pancartes indiquant les logements vides : ce petit calcul les convainera de la monstruosité de leur sort, car c'est foutre pas les turnes qui manquent!

Pour en revenir à la lune, elle se mettra PLEINE, juste à la fin de l'année crétine, le 31 décembre 1895, à 8 h. 40 du soir. — Le 7 janvier 1896, à 3 h. 34 du soir, elle entrera dans son DERNIER QUARTIER et deviendra NOUVELLE le 14, à 10 h. 29 du soir.

Comme SIGNE DU ZODIAQUE (du 21 décembre 1895 au 20 janvier 1896) on aura quelque chose de bougrement pas propre: le CAPRICORNE. Ce signe engendre l'étourderie.... s'il se bornait à ça, y aurait pas grand bobo. Mais, foutre, il paraît que c'est grâce à lui que bouffe-galette, rats-de-cave, cornichons sénatoriaux, marloupiers, fri-pouilles, galapiats, pots-de-viniers, chéquards, bonisseurs, bourriques ministérielles, présidents de publiques, rois ainsi qu'empereurs, grouillent sur notre terre kif-kif les asticots dans la charogne. — Les femmes ne font pas exception : elles aussi sont embrenées de votaillerie, de politicaillerie, d'ambition.... Heureusement la Sociale n'aura qu'à se montrer pour couper le mauvais œil du CAPRICORNE!



			SOLEIL		LUNE				
			Lever	Coucher	jour de la lune	Lever	Coucher		
1 Primidi	Lauréole	Mardi.	21	Janvier	1896.	7 46	1 37	7 10 51	11 50
2 Duodi	Mousse	Mercredi,	22	—	—	7 45	1 39	8 10 20	—
3 Tridi	Fragen	Jeudi,	23	—	—	7 44	1 40	9 10 37	0 59
4 Quartidi	Perce-neige	Vendredi.	24	—	—	7 43	1 42	10 10 59	2 11
5 QUINTIDI	TAUREAU.....	Samedi,	25	—	—	7 42	1 44	11 11 28	3 25
6 Sextidi	Laur-thym	Dimanche..	26	—	—	7 41	1 45	12 0 9	4 38
7 Septidi	Amadouvier	Lundi.	27	—	—	7 40	1 47	13 1 5	5 43
8 Octidi	Mézéréon	Mardi,	28	—	—	7 38	1 48	14 2 17	6 37
9 Nonidi	Peuplier	Mercredi,	29	—	—	7 37	1 50	15 3 41	7 18
10 DÉCADL.	COIGNÉP.....	Jeudi.	30	—	—	7 36	1 52	16 5 9	7 48
11 Primidi	Ellébore.	Vendredi,	31	—	—	7 35	1 53	17 6 38	8 12
			Samedi,	1er	Février 1896.	7 33	1 55	18 8 5	8 31
12 Duodi	Brocolis	Dimanche...	2	—	—	7 32	1 57	19 9 30	8 48
13 Tridi	Laurier	Lundi,	3	—	—	7 31	1 58	20 10 54	9 4
14 Quartidi	Avelinier	Mardi.	4	—	—	7 29	2 0	21 11 19	9 22
15 QUINTIDI	VACHE.....	Mercredi.	5	—	—	7 28	2 2	22 0 19	9 42
16 Sextidi	Buis	Jeudi.	6	—	—	7 26	2 3	23 1 13	10 8
17 Septidi	Lichen	Vendredi.	7	—	—	7 25	2 5	24 3 3	10 41
18 Octidi	If	Samedi.	8	—	—	7 23	2 7	25 4 16	11 26
19 Nonidi	Pulmonaire	Dimanche...	9	—	—	7 22	2 8	26 5 16	0 23
20 DÉCADL.	SERPETTE.....	Lundi.	10	—	—	7 20	2 10	27 6 2	1 30
21 Primidi	Thlaspi	Mardi.	11	—	—	7 18	2 12	28 6 35	2 43
22 Duodi	Thymélé	Mercredi.	12	—	—	7 17	2 13	29 7 0	3 56
23 Tridi	Chiendent	Jeudi.	13	—	—	7 15	2 15	30 7 19	5 8
24 Quartidi	Trainasse	Vendredi	14	—	—	7 13	2 17	1 7 34	6 17
25 QUINTIDI	LIÈGRE.....	Samedi.	15	—	—	7 11	2 18	2 7 47	7 24
26 Sextidi	Guède	Dimanche..	16	—	—	7 10	2 20	3 8 0	8 31
27 Septidi	Noisetier	Lundi.	17	—	—	7 8	2 21	4 8 13	9 37
28 Octidi	Cyclamen	Mardi.	18	—	—	7 6	2 23	5 8 26	10 46
29 Nonidi	Chéridoine	Mercredi.	19	—	—	7 4	2 25	6 8 41	11 56

LA LUNE entrera dans son PREMIER QUARTIER le 23 janvier à 2 h. 51 du matin : — elle sera PLEINE le 30, à 9 h. 5 du matin, et c'est le 6 février qu'elle arrivera à son DERNIER QUARTIER, pour redevenir NOUVELLE le 13 février, à 4 h. 22 du soir.

Si les richards bien au chaud dans leurs cahutes, aiment à voir et à entendre la pluie gicler contre les vitres, il n'en est pas de même du populo ! Si le frio est terrible à endurer, la lance qui vous glace les os est quasiment aussi infecte. C'est pas drôle de barbotter dans la crotte avec des ribouis qui font risette au pavé et de s'amener à l'atelier ou à l'usine trempé comme un canard. Aussi, ce que les jours semblent longs, ce mois-là !

Le SIGNE DU ZODIAQUE (du 20 janvier au 18 février) est tout à fait de circonstance : c'est le VERSEAU, — ainsi baptisé parce que c'est la saison où

l'eau verse du ciel, pire que de vache qui pisse.

Les types qui naissent par ce temps de bouillou sont grincheux, coléreux et chamaillieux. Avant le chemin de leur existence semé d'écorces d'oranges et de cailloux, ils doivent bien regarder où ils posent leurs pattes, s'ils ne veulent ramasser une pelle. Ils feront bien aussi de passer au large des sergots, s'ils ne tiennent pas à être éclaboussés. Il paraît qu'ils en pincent pour la fréquentation de mauvaises sociétés : banquiers, ratichons, députés et autres sales gens.

Toutes ces dégoûtantes manies seront foutues au rancard, le jour où y aura plus de mauvaises sociétés et où on n'aura plus occasion de chercher pouille à ses voisins ; ce qui prouve que les influences des astres sont de la roupie de singe, et que les seules influences infernales sont le mauvais organisme de la société.



			SOLEIL			LUNE					
			Lever	Couche	jour de la nuit	Lever	Couche				
1	Primidi	Tussilage	Jeu	20	février	1896.	7 2	5 26	7	9 1	
2	Duodi	Cournouillier	Vend	21	—	—	7 1	5 28	8	9 26	1 8
3	Tridi	Violier	Samedi	22	—	—	6 59	5 30	9	10 1	2 19
4	Quartidi	Troène	Dimanche	23	—	—	6 57	5 31	10	10 19	3 26
5	QUINTIDI	Botte	Lundi	24	—	—	6 55	5 33	11	11 51	4 35
6	Sextidi	Asaret	Mardi	25	—	—	6 53	5 34	12	11 38	5 10
7	Septidi	Alatene	Mercredi	26	—	—	6 51	5 36	13	12 32	5 45
8	Octidi	Violette	Jeu	27	—	—	6 49	5 38	14	4 2	6 11
9	Nonidi	Marecau	Vend	28	—	—	6 47	5 39	15	5 32	6 32
10	DÉCAD.	Bêche	Samedi	29	—	—	6 45	5 41	16	7 0	6 51
			Dimanche, 1^{er}			Mars	1896.				
11	Primidi	Narcisse	Lundi	2	—	—	6 43	5 42	17	8 28	7 2
12	Duodi	Orme	Mardi	3	—	—	6 41	5 44	18	9 55	7 25
13	Tridi	Fumeterre	Mardi	3	—	—	6 39	5 46	19	11 33	7 15
14	Quartidi	Vélard	Mercredi	4	—	—	6 37	5 47	20	—	8 10
15	QUINTIDI	Chêne	Jeu	5	—	—	6 35	5 49	21	0 48	8 11
16	Sextidi	Epinars	Vend	6	—	—	6 33	5 50	22	1 6	9 23
17	Septidi	Doronic	Samedi	7	—	—	6 31	5 52	23	2 19	10 17
18	Octidi	Mouron	Dimanche	8	—	—	6 29	5 53	24	4 2	11 22
19	Nonidi	Cercueil	Lundi	9	—	—	6 27	5 55	25	4 39	0 33
20	DÉCAD.	Combeau	Mardi	10	—	—	6 25	5 56	26	5 6	1 15
21	Primidi	Mandragore	Mercredi	11	—	—	6 23	5 58	27	5 25	2 57
22	Duodi	Persil	Jeu	12	—	—	6 21	6 0	28	5 42	4 7
23	Tridi	Cochléaria	Vend	13	—	—	6 19	6 1	29	5 56	5 14
24	Quartidi	Pâquerette	Samedi	14	—	—	6 17	6 3	0	6 8	6 21
25	QUINTIDI	Thos	Dimanche	15	—	—	6 15	6 4	1	6 21	7 27
26	Sextidi	Pissenlit	Lundi	16	—	—	6 13	6 6	2	6 34	8 35
27	Septidi	Silve	Mardi	17	—	—	6 11	6 7	3	6 49	9 44
28	Octidi	Capillaire	Mercredi	18	—	—	6 8	6 9	4	7 7	10 53
29	Nonidi	Fren	Jeu	19	—	—	6 6	6 10	5	7 30	—
30	DÉCAD.	Plantes	Vend	20	—	—	6 4	6 12	6	8 0	0 6

LA LUNE montrera son PREMIER QUARTIER le 21 février à 9 h. 24 du soir; on admirera la PLEINE LUNE le 23 à 8 h. 1 du soir et son DERNIER QUARTIER le 6 mars, à 11 h. 38 du matin. — Puis, elle redeviendra NOUVELLE le 14 à 10 h. 57 du matin.

Le SIGNE DU ZODIAQUE du 18 février au 19 mars est les POISSONS, — ne pas confondre ces œuilles avec le poisson d'avril qui est de la famille des coqueuvres et non de celle des maquereaux.

Les gas qui montreront leur crête ce mois-là seront de bons fleurs: ils seront hardis et auront la jugotte bien en place. Par exemple, si au lieu de rester de bons camarades ils veulent se foutre à exploiter leurs semblables, ça ne leur

profitera pas: tout ce qu'ils auront réussi à barboter, raboter et filouter s'en ira en eau de boudin. — et ce sera tant mieux! De même, si au lieu de se mettre en ménage à la bonne franquette, l'envie les prend de demander la permission à monsieur le mâre ou au raticion, ils seront bougrement malheureux. — et ce sera encore tant mieux! Pourquoi aller chercher midi à quatorze heures?

Les femmes seront galbeuses et girondes; elles auront bon cœur et bonne tête. Leurs parents les bassineront ferme pour les empêcher de faire à leur guise, mais comme les copines auront la caboche solide elles ne subiront pas l'autorité familiale. — elles auront rudement raison et s'en trouveront richement bien.



		SOLEIL			LUNE					
		Lever	Coucher	jour de la lune	Lever	Coucher				
1	Primidi	Primevère	Samedi, 21	Mars	1896,	6 2	6 13	8	7 12	1 14
2	Duodi	Platane	Dimanche..	22	—	6 0	6 15	9	9 36	2 15
3	Tridi	Asperges	Lundi,	23	—	5 58	6 16	10	10 45	3 4
4	Quartidi	Tulipe	Mardi,	24	—	5 56	6 18	11	0 1	3 12
5	QUINTIDI	POULE.....	Mercredi,	25	—	5 54	6 19	12	1 39	4 11
6	Sextidi	Blette	Jeudi,	26	—	5 51	6 21	13	2 56	4 31
7	Septidi	Bouleau	Vendredi,	27	—	5 49	6 22	14	4 23	4 53
8	Octidi	Jonquille	Samedi,	28	—	5 47	6 24	15	5 31	5 11
9	Nonidi	Aulne	Dimanche..	29	—	5 45	6 25	16	7 20	5 38
10	DÉCAD.	COUVOIR.....	Lundi,	30	—	5 43	6 27	17	8 50	5 47
11	Primidi	Pervenche	Mardi,	31	—	5 41	6 28	18	10 20	6 9
			Mercredi, 1^{er}	Avril	1896	5 39	6 30	19	11 45	6 38
12	Duodi	Charme	Jeudi,	2	—	5 37	6 31	20	—	7 17
13	Tridi	Morille	Vendredi,	3	—	5 35	6 33	21	0 59	8 8
14	Quartidi	Hêtre	Samedi,	4	—	5 33	6 34	22	1 57	9 11
15	QUINTIDI	ABELLE.....	Dimanche...	5	—	5 31	6 36	23	2 39	10 22
16	Sextidi	Laitue	Lundi,	6	—	5 29	6 37	24	3 9	11 35
17	Septidi	Mélèze	Mardi,	7	—	5 27	6 39	25	3 32	0 17
18	Octidi	Ciguë	Mercredi,	8	—	5 24	6 40	26	3 49	1 57
19	Nonidi	Radis	Jeudi,	9	—	5 22	6 42	27	4 4	3 5
20	DÉCAD.	RUCHE.....	Vendredi,	10	—	5 20	6 43	28	4 17	4 12
21	Primidi	Gainier	Samedi,	11	—	5 18	6 45	29	4 29	5 18
22	Duodi	Romaine	Dimanche..	12	—	5 16	6 46	30	4 42	6 25
23	Tridi	Maronnier	Lundi,	13	—	5 14	6 47	1	4 57	7 34
24	Quartidi	Roquette	Mardi,	14	—	5 12	6 49	2	5 11	8 45
25	QUINTIDI	PIGEON.....	Mercredi,	15	—	5 10	6 50	3	5 35	9 56
26	Sextidi	Lilas	Jeudi,	16	—	5 9	6 52	4	6 3	11 5
27	Septidi	Anémone	Vendredi,	17	—	5 7	6 53	5	6 41	—
28	Octidi	Pensée	Samedi,	18	—	5 5	6 55	6	7 31	0 7
29	Nonidi	Myrtille	Dimanche..	19	—	5 3	6 56	7	8 31	0 39
30	DÉCAD.	GREFFOIR.....								

LA LUNE entrera dans son PREMIER QUARTIER de printemps, le 22 mars à 6 h. 6 du soir: elle sera PLEINE le 29 à 5 h. 31 du matin et son DERNIER QUARTIER arrivera le 5 avril à 0 h. 34 du matin.

Brouh! C'est ici que les campluchards ont à ouvrir l'œil: la NOUVELLE LUNE qui s'amènera le 13 avril à 4 h. 32 du matin sera la lune rousse. S'ils ne veulent pas que la chamelle leur roussisse leurs récoltes, juste au moment où elles montrent le bout du nez, ils prendront les devants et lui roussiront les poils.

Quoique le calendrier nous dise que nous sommes au printemps, faut pas trop nous y fier et croire qu'on n'a plus que des beaux jours sur la planche: le frio aura des revenez-y! Il nous prendra en sourdine et nous gêlera

la gueule au moment où on y pensera le moins.

Le SIGNE DU ZODIAQUE devant lequel se pavanera le soleil, du 19 mars au 19 avril, sera le BÉLIER, — patron des cornards.

Ceux qui naîtront ce mois-là, où qui se marieront avec une femme née ce mois-là, ne passeront pas au travers! y aura pas mèche pour eux de se pavaner sous la tour Eiffel... Ça, c'est la conséquence logique du mariage légal: il est toujours une affaire commerciale, un maquignonage d'intérêts. — jamais une union des cœurs. Pourquoi la femme, ainsi réduite à l'état de propriété du mâle, ne chercherait-elle pas à s'évader par la tangente?... Pour se consoler, le mari pourra se faire une raison et se dire que si sa femme plaît à d'autres qu'à lui, c'est preuve qu'elle a des qualités.

FLOREAL



		SOLEIL			LUNE			
		Lever	Coucher	jour de la lune	Lever	Coucher		
1 Primidi	Rose	Lundi, 20	Avril 1895.	5 1	6 58	8	9 M. 18	1 40
2 Duodi	Chêne	Mardi, 21	—	4 59	6 59	9	11 8	2 11
3 Tridi	Fougère	Mercredi, 22	—	4 57	7 1	10	0 S. 31	3 36
4 Quartidi	Aubépine	Jedi, 23	—	4 55	7 2	11	1 S. 55	2 56
5 QUINTIDI	ROSSIGNOL.....	Vendredi, 24	—	4 53	7 4	12	3 19	3 13
6 Sextidi	Ancolie	Samedi, 25	—	4 52	7 5	13	4 46	3 30
7 Septidi	Muguet	Dimanche.. 26	—	4 50	7 7	14	6 14	3 48
8 Octidi	Champignon	Lundi, 27	—	4 48	7 8	15	7 45	4 9
9 Nonidi	Hyacinthe	Mardi, 28	—	4 46	7 9	16	9 14	4 34
10 DÉCAD.	RATEAU.....	Mercredi, 29	—	4 44	7 11	17	10 36	5 9
11 Primidi	Rhubarbe	Jedi, 30	—	4 43	7 12	18	11 43	5 53
12 Duodi	Sainfoin	Vendredi, 1^{er}	Mai 1896.	4 41	7 11	19	—	6 55
13 Tridi	Bouton d'or	Samedi, 2	—	4 39	7 15	20	0 M. 33	8 5
14 Quartidi	Chamériscier	Dimanche... 3	—	4 38	7 17	21	1 M. 9	9 20
15 QUINTIDI	VER A SOIE.....	Lundi, 4	—	4 36	7 18	22	1 M. 35	10 34
16 Sextidi	Consoude	Mardi, 5	—	4 34	7 20	23	1 S. 54	11 46
17 Septidi	Pimprenelle	Mercredi, 6	—	4 33	7 21	24	2 10	0 S. 55
18 Octidi	Corbeille d'or	Jedi, 7	—	4 31	7 22	25	2 24	1 S. 2
19 Nonidi	Arroche	Vendredi, 8	—	4 30	7 24	26	2 37	3 2
20 DÉCAD.	SARCIOR.....	Samedi, 9	—	4 28	7 25	27	2 49	4 15
21 Primidi	Statice	Dimanche.. 10	—	4 27	7 27	28	3 3	5 23
22 Duodi	Fritillaire	Lundi, 11	—	4 25	7 28	29	3 20	6 33
23 Tridi	Bourrache	Mardi, 12	—	4 24	7 29	30	3 40	8 45
24 Quartidi	Valériane	Mercredi, 13	—	4 23	7 31	31	4 6	8 55
25 QUINTIDI	CANPE.....	Jedi, 14	—	4 21	7 32	32	4 41	10 1
26 Sextidi	Fusain	Vendredi, 15	—	4 20	7 33	33	5 28	10 56
27 Septidi	Civette	Samedi, 16	—	4 19	7 35	34	6 28	11 40
28 Octidi	Buglose	Dimanche.. 17	—	4 17	7 36	35	7 39	—
29 Nonidi	Sénévé	Lundi, 18	—	4 16	7 37	36	8 57	0 M. 11
30 DÉCAD.	HOULETTE.....	Mardi, 19	—	4 15	7 38	37	10 17	0 S. 39

LA LUNE rousse continue ses fredaines; son PREMIER QUARTIER tombe le 26 avril à 10 h. 56 du soir; elle devient pleine le 27 à 1 h. 57 du soir et arrive enfin à son DERNIER QUARTIER, le 4 mai, à 3 h. 35 du soir. — Et une NOUVELLE LUNE recommence la ritournelle, le 12 mai à 7 h. 56 du soir.

Le SIGNE DU ZODIAQUE devant lequel le soleil fera ses galipètes, du 19 avril au 20 mai, est le TAUREAU. Voici son origine: Jupiter, un dieu de l'ancien régime, se déguisa un jour en taureau pour faire du plat à une jeunesse; kif-kif les bourgeois, ce vieux barbon était trop laid pour plaire de son naturel: fallait qu'il se maquille et qu'il éblouisse par l'étalage de sa gallette. Une fois arrivé à ses fins, monsieur Jupiter plaça sa peau de taureau dans le ciel, où elle est restée, sous forme de constellation.

Crê pétard, une histoire pareille, c'est presque aussi gourde que le mystère de la Trinité.

Les gas nés ce mois-là sont des frangins costaux: ils n'ont pas froid aux mirettes, ont du poil au ventre et ne se laissent pas influencer. Qu'une grosse légume essaie de faire des épates et ils l'envoient illico à Dache, l'illustre perruquier des zouaves; si un patron veut rabotter leur salaire, ils se revengent en exigeant double paye... Tout ça, en attendant que la Sociale nous fasse risette: c'est pour le coup qu'ils se décarcassent!

Pour les femmes, c'est même tabac: elles ont les côtes en long et n'aiment pas plier l'échine: elles n'aiment pas non plus se laisser marcher sur les pieds. Si on les marie de force à un escogriffe qui leur déplaît, elles ne font ni une ni deux: elles le plaquent sans façons et reprennent leur liberté.

PRAIRIAL



				SOLEIL		LUNE					
				Lever	Coucher	Jour de la lune	Lever	Coucher			
1	Primidi	Luzerne	Mercredi	20	Mai	1896.	4 11	7 10	8	11 38	1 0
2	Duodi	Hémérocale	Jéudi	21	—	—	4 13	7 11	9	0 59	1 18
3	Tridi	Trèfle	Vendredi	22	—	—	4 12	7 12	10	2 32	1 34
4	Quartidi	Angélique	Samedi	23	—	—	4 10	7 13	11	3 46	1 51
5	QUINTIDI	CANARD.....	Dimanche..	24	—	—	4 9	7 15	12	5 13	2 10
6	Sextidi	Mélisse	Lundi	25	—	—	4 8	7 16	13	6 42	2 33
7	Septidi	Fromental	Mardi	26	—	—	4 8	7 17	14	8 8	3 3
8	Octidi	Martagon	Mercredi	27	—	—	4 7	7 18	15	9 23	3 43
9	Nonidi	Serpolet	Jéudi	28	—	—	4 6	7 19	16	10 32	4 37
10	DÉCADL.	FAULX.....	Vendredi	29	—	—	4 5	7 20	17	11 4	5 44
11	Primidi	Fraise	Samedi	30	—	—	4 4	7 21	18	11 35	6 59
12	Duodi	Bétoine	Dimanche..	31	—	—	4 4	7 22	19	11 57	8 15
13	Tridi	Pois	Lundi	1 ^{er}	Juin	1896.	4 3	7 23	20	—	9 30
14	Quartidi	Acacia	Mardi	2	—	—	4 2	7 24	21	0 15	10 41
15	QUINTIDI	CAILLE.....	Mercredi	3	—	—	4 2	7 25	22	0 29	11 49
16	Sextidi	Céillet	Jéudi	4	—	—	4 1	7 26	23	0 43	12 56
17	Septidi	Sureau	Vendredi	5	—	—	4 0	7 27	24	0 56	1 2
18	Octidi	Pavot	Samedi	6	—	—	4 0	7 28	25	1 9	2 9
19	Nonidi	Tilleul	Dimanche..	7	—	—	4 0	7 28	26	1 25	3 19
20	DÉCADL.	FOURCHE.....	Lundi	8	—	—	3 59	7 29	27	1 43	4 30
21	Primidi	Barbeau	Mardi	9	—	—	3 59	8 0	28	2 8	5 42
22	Duodi	Camomille	Mercredi	10	—	—	3 59	8 0	29	2 40	6 50
23	Tridi	Chèvrefeuille	Jéudi	11	—	—	3 58	8 1	30	3 25	8 50
24	Quartidi	Caille-lait	Vendredi	12	—	—	3 58	8 1	31	4 14	10 38
25	QUINTIDI	TANCHE.....	Samedi	13	—	—	3 58	8 2	32	5 28	12 15
26	Sextidi	Jasmin	Dimanche..	14	—	—	3 58	8 2	33	6 45	1 43
27	Septidi	Verveine	Lundi	15	—	—	3 58	8 3	34	8 7	3 6
28	Octidi	Thym	Mardi	16	—	—	3 58	8 3	35	9 27	5 24
29	Nonidi	Pivoine	Mercredi	17	—	—	3 58	8 4	36	10 48	7 40
30	DÉCADL.	CHARIOT.....	Jéudi	18	—	—	3 58	8 4	37	12 9	10 57

LA LUNE entrera dans son PREMIER QUARTIER le 20 mai à 6 h. 30 du matin; elle sera PLEINE le 26 à 10 h. 6 du soir et s'enquillera dans son DERNIER QUARTIER le 3 juin, à 8 h. 12 du matin. — Y aura NOUVELLE LUNE le 11 à 8 h. 52 du matin et PREMIER QUARTIER le 18 à 11 h. 50 du matin.

Avec PRAIRIAL rapliquera la saison où y a du charme à faire le lézard et à se pagnoter dans l'herbe. Mais hélas, outre que les gardes champêtres sont là pour faire la chasse aux bêtes à deux dos, y a pas mèche que les protos se paient le luxe de prendre des bains d'herbe: en fait de verdure ils ne reluquent guère que les toiles d'araignée du bagné patronal.

Le SIGNE DU ZODIAQUE devant lequel moisira le soleil, du 20 mai au 20 juin, c'est les GÉMEAUX, — autrement dit « les frères siamois »... patrons des esthètes, amateurs de terre jaune.

Ce qui ne veut pas dire que les hommes qui naissent ce mois-là sont de la confrérie, foutez non! Cette salopise est due à l'influence de la société bourgeoise: elle germe chez les aristos et dans les prisons et les casernes. Une fois la cause disparue, l'horreur disparaîtra de même.

Les lonpiots qui naîtront sous ce signe, brailleront dès leur arrivée, — à moins qu'ils n'aient cassé leur pipe avant de naître. Ils fienteront ferme et têteront encore mieux. En grandissant, à moins qu'ils ne soient d'humeur casanière, ils en pinceront pour les voyages: en ce cas, ça se manifestera d'abord par des formidables parties de califourchon; puis, l'envie de se trimballer d'un bout du monde à l'autre les tenant père que jamais, tout leur sera bon pour se véhiculer: manches à balai, voitures à bras, hourriquots, bicyclettes, ballons dirigeables, tramways électriques, bateaux mouches et chemins de fer.

MESSIDOR



		SOLEIL			LUNE							
		Lever	Coucher	jour de la lune	Lever	Coucher						
1	Primidi	Seigle	Vendredi.	19	Jun	1896.	3 58	8 4	9	1 30		
2	Duodi	Avoine	Samedi.	20	—	—	3 58	8 5	10	2 54	0	14
3	Tridi	Oignon	Dimanche..	21	—	—	3 58	8 5	11	4 20	0	35
4	Quartidi	Véronique	Lundi.	22	—	—	3 58	8 5	12	5 45	1	1
5	Quintidi	MULIER	Mardi.	23	—	—	3 59	8 5	13	7 3	1	35
6	Sextidi	Romarin	Mercredi.	24	—	—	3 59	8 5	14	8 8	2	23
7	Septidi	Concombre	Jeudi.	25	—	—	3 59	8 5	15	8 58	3	24
8	Octidi	Echalotte	Vendredi.	26	—	—	4 0	8 5	16	9 33	4	36
9	Nonidi	Absinthe	Samedi.	27	—	—	4 0	8 5	17	9 39	5	53
10	DÉCADE.	FAUCILLE	Dimanche..	28	—	—	4 1	8 5	18	10 18	7	10
11	Primidi	Coriandre	Lundi.	29	—	—	4 1	8 5	19	10 34	8	24
12	Duodi	Artichaut	Mardi.	30	—	—	4 2	8 5	20	10 48	9	34
13	Tridi	Grossée	Mercredi.	1 ^{er}	Juliet	1896.	4 3	8 4	21	11 1	10	41
14	Quartidi	Lavande	Jeudi.	2	—	—	4 3	8 4	22	11 14	11	48
15	Quintidi	CHAMOIS	Vendredi.	3	—	—	4 4	8 4	23	11 29	0	55
16	Sextidi	Tabac	Samedi.	4	—	—	4 5	8 3	24	11 46	2	4
17	Septidi	Groseille	Dimanche..	5	—	—	4 5	8 3	25	—	3	14
18	Octidi	Gesse	Lundi.	6	—	—	4 6	8 3	26	0 8	4	25
19	Nonidi	Cerise	Mardi.	7	—	—	4 7	8 2	27	0 36	5	35
20	DÉCADE.	PARC	Mercredi.	8	—	—	4 8	8 1	28	1 15	6	39
21	Primidi	Menthe	Jeudi.	9	—	—	4 9	8 1	29	2 6	7	32
22	Duodi	Cumin	Vendredi.	10	—	—	4 9	8 0	30	3 11	8	14
23	Tridi	Haricots	Samedi.	11	—	—	4 10	8 0	1	4 27	8	46
24	Quartidi	Oreanète	Dimanche..	12	—	—	4 11	7 59	2	5 30	9	10
25	Quintidi	PINTADE	Lundi.	13	—	—	4 12	7 58	3	7 13	9	30
26	Sextidi	Sauge	Mardi.	14	—	—	4 13	7 57	4	8 35	9	47
27	Septidi	Ail	Mercredi.	15	—	—	4 11	7 56	5	9 57	10	3
28	Octidi	Vesce	Jeudi.	16	—	—	4 16	7 56	6	11 19	10	21
29	Nonidi	Blé	Vendredi.	17	—	—	4 17	7 55	7	0 42	10	40
30	DÉCADE.	CHALÉMIE	Samedi.	18	—	—	4 18	7 54	8	2 6	11	3

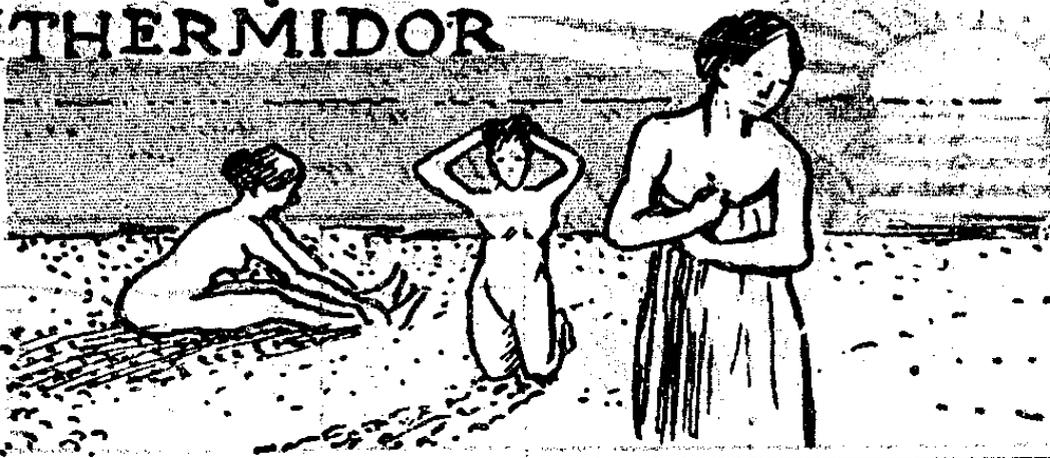
LA LUNE sera PLEINE le 25 juin, à 7 h. 4 du matin: son PREMIER QUARTIER se verra le 3 juillet à 1 h. 33 du matin. — Le 10 à 7 h. 44 du matin la LUNE redeviendra NOUVELLE: une lune pas ordinaire, celle-là, la lune de feu! Gare à ceux qui ont la tête chaude: s'ils sont précautionneux ils n'iront courir le guilledou qu'avec un capot sur la tête, crainte que cette lune calorifique ne leur caletière en bouillotte. Elle en fera bien d'autres cette lune mirobolante! C'est nous qui en serions comme des tomates, si elle s'avisait pour faire concurrence au soleil, de cuire les œufs, au cal des poules, de faire bouillir l'eau des fontaines, de griller les bourgeois en place des cochons, de fondre le beurre et de faire pêter à minuit le canon du Palais-Royal... Sans nous demander notre avis, la lune de feu continuera sa tournée: elle prendra son PRE-

MIER QUARTIER le 17 juillet à 4 h. 14 du soir.

Le SIGNE DU ZODIAQUE devant lequel paraîtra le soleil, du 20 juin au 21 juillet, sera le CANCER... En fait de cancer y en a pas de plus infect que le cancer bourgeois! En voilà un qui nous ronge sang et os, sans nous laisser une minute de répit, — et bonnes poires, on se laisse dévorer!

Les types qui naissent ce mois-là n'auront cinq pieds et six pouces que très exceptionnellement: habituellement, ils viendront au monde comme le commun des mortels avec un pied au bout de chaque jambe et un pouce à chaque main, quoique pas mieux montés que leurs voisins en fait de doigts, il leur arrivera pourtant de s'en fourrer dans l'œil plus souvent qu'à leur tour. Ils vivront vieux, sauf accidents ou maladies qui les emportent.

THERMIDOR



		SOLEIL			LUNE		
		Lever	Coucher	jour de la lune	Lever	Coucher	
1 Primidi	Epeautre	4 19	7 53	9	3 30	11 23	
2 Duodi	Bouillon blanc	4 20	7 52	10	4 49		
3 Tridi	Melon	4 21	7 50	11	5 58	0 15	
4 Quartidi	Ivraie	4 22	7 49	12	6 52	1 11	Matin
5 QUINTIDI	BÉLIER.....	4 24	7 48	13	7 32	2 18	Matin
6 Sextidi	Prêle	4 27	7 47	14	8 1	3 33	
7 Septidi	Armoise	4 26	7 46	15	8 22	4 50	
8 Octidi	Carthame	4 27	7 44	16	8 40	6 5	
9 Nonidi	Mûres	4 29	7 43	17	8 54	7 17	
10 DÉCADI..	ARROSOIR.....	4 30	7 42	18	9 7	8 26	
11 Primidi	Panic	4 31	7 40	19	9 21	9 31	
12 Duodi	Salicor	4 32	7 39	20	9 34	10 40	
13 Tridi	Abricot	4 34	7 38	21	9 50	11 48	
14 Quartidi	Basilic	4 35	7 36	22	10 10	0 57	Soir
15 QUINTIDI	BREBIS.....	4 36	7 35	23	10 35	2 8	Soir
16 Sextidi	Guimauve	4 38	7 33	24	11 8	3 18	
17 Septidi	Lin	4 39	7 32	25	11 52	4 21	
18 Octidi	Amande	4 40	7 30	26		5 29	
19 Nonidi	Gentiane	4 42	7 29	27	0 31	6 9	
20 DÉCADI..	ECLUSE.....	4 43	7 27	28	2 3	6 45	
21 Primidi	Carline	4 45	7 25	29	3 24	7 12	
22 Duodi	Câprier	4 46	7 24	1	4 19	7 31	
23 Tridi	Lentille	4 47	7 22	2	6 14	7 52	
24 Quartidi	Aunée	4 49	7 20	3	7 38	8 10	
25 QUINTIDI	LOUTRE.....	4 50	7 18	4	9 3	8 27	
26 Sextidi	Myrte	4 52	7 17	5	10 27	8 45	
27 Septidi	Colza	4 53	7 15	6	11 52	9 7	
28 Octidi	Lupin	4 54	7 13	7	1 18	9 30	
29 Nonidi	Coton	4 56	7 11	8	2 39	10 14	
30 DÉCADI..	MOULIN.....	4 57	7 10	9	3 51	11 4	

LA LUNE de feu continue ses frasques : elle devient PLEINE le 24 juillet, à 5 h. 55 du soir et arrive à SON DERNIER QUARTIER le 1^{er} août à 6 h. 44 du soir. — Ensuite, on aura une NOUVELLE LUNE le 9 août à 5 h. du matin; elle prendra son PREMIER QUARTIER le 15, à 9 h. 12 du soir.

Le SIGNE DU ZODIAQUE devant lequel semblera défilier le soleil, du 21 juillet au 22 août, sera le LION. On en a conclu que tous les types qui sortent de l'œuf ce mois-là sont des gas superbement rablés; qu'ils sont francs, braves, courageux, le tout pimenté d'un peu d'orgueil. Faut pas trop couper dans ces racontars: si vous voulez additionner tous les types qui ne rentrent pas dans cette catégorie ce sera cotonneux: vous dégotterez des cagneux, des bossus, des bancals, des tortillardes, des bas-du-eul, des hargneux, des

tartuffes, des pleutres et des larbins. Par exemple, qu'ils soient bien ou mal bâtis, vous trouverez des tripotées d'andouilles amoureux de fer-blanterie décorative: mince d'orgueil, le jour où ils peuvent arborer à la boutonnière le cordon ombilical du pape!

Y a des puritains qui sont contre les décorations, — moi pas, soudre! Quand je rencontre un ostrogoth avec la boutonnière fleurie, je suis fixé illico, je n'ai pas à me creuser le siphon pour savoir à qui j'ai affaire. Eh sictre c'est très chic, de ne pas avoir d'hésitation: on peut se garer de son chemin, de même qu'on se gare des voitures de vidanges et des tonneaux d'arrosage. Ce que je rigolerai le jour où les capitalistes, les pleins-de-truffes, les chequards et autres bandits arboreront tous un ruban à leur boutonnière.

FRUCTIDOR



				SOLEIL		LUNE				
				Lever	Coucher	jour de la lune	Lever	Coucher		
1 Primidi	Prune	Mardi.	18	5 59	7 8	10	4 50	—		
2 Duodi	Millet	Mercredi	19	5 0	7 6	11	5 33	0 7		
3 Tridi	Lycoperde	Jeudi.	20	5 1	7 4	12	6 4	1 19		
4 Quartidi	Escourgeon	Vendredi.	21	5 3	7 2	13	6 28	2 35		
5 QUINTIDI	SALMON.....	Samedi,	22	5 4	7 0	14	6 46	3 50		
6 Sextidi	Tubéreuse	Dimanche..	23	5 6	6 58	15	7 1	5 2		
7 Septidi	Suerin	Lundi.	24	5 7	6 56	16	7 15	6 12		
8 Octidi	Apocyn	Mardi,	25	5 8	6 54	17	7 28	7 20		
9 Nonidi	Réglisse	Mercredi.	26	5 10	6 52	18	7 41	8 27		
10 DÉCADI	ECHELLE.....	Jeudi,	27	5 11	6 50	19	7 59	9 34		
11 Primidi	Pastèque	Vendredi,	28	5 13	6 48	20	8 14	10 43		
12 Duodi	Fenouil	Samedi,	29	5 14	6 46	21	8 36	11 52		
13 Tridi	Epine-vinette	Dimanche..	30	5 16	6 44	22	9 5	1 2		
14 Quartidi	Noix	Lundi,	31	5 17	6 42	23	9 41	2 9		
15 QUINTIDI TRUITE.....				Mardi, 1er Septemb. 1896.		5 18	6 40	24	10 35	3 10
16 Sextidi	Clitron	Mercredi,	2	5 20	6 38	25	11 40	4 0		
17 Septidi	Cardière	Jeudi.	3	5 21	6 36	26	—	4 40		
18 Octidi	Nerprun	Vendredi,	4	5 23	6 34	27	0 56	5 11		
19 Nonidi	Tagette	Samedi,	5	5 24	6 32	28	2 18	5 35		
20 DÉCADI..	HOTTE.....	Dimanche...	6	5 25	6 30	29	3 43	5 56		
21 Primidi	Eglantier	Lundi,	7	5 27	6 28	30	5 9	6 14		
22 Duodi	Noisette	Mardi,	8	5 28	6 27	1	6 36	6 31		
23 Tridi	Houblon	Mercredi,	9	5 30	6 24	2	8 3	6 49		
24 Quartidi	Sorgho	Jeudi,	10	5 31	6 21	3	9 31	7 11		
25 QUINTIDI	ECHÉVISSE.....	Vendredi,	11	5 33	6 19	4	10 59	7 38		
26 Sextidi	Bigarade	Samedi,	12	5 34	6 17	5	0 25	8 13		
27 Septidi	Verge d'or	Dimanche..	13	5 35	6 15	6	1 42	9 0		
28 Octidi	Mais	Lundi.	14	5 37	6 13	7	2 45	10 0		
29 Nonidi	Marron	Mardi,	15	5 38	6 11	8	3 33	11 10		
30 DÉCADI..	PANIER.....	Mercredi,	16	5 40	6 9	9	4 8	—		

JOURS COMPLÉMENTAIRES : SANS-CULOTTIDES

1 Primidi	1 ^{re} Sans-Culottide	Jeudi.	17	Septembre	1896.	5 41	6 41	10	4 33	0 24
2 Duodi	2 ^e —	Vendredi.	18	—	—	5 43	6 43	11	4 53	1 39
3 Tridi	3 ^e —	Samedi,	19	—	—	5 44	6 44	12	5 9	2 51
4 Quartidi	4 ^e —	Dimanche..	20	—	—	5 45	6 45	13	5 23	4 1
5 QUINTIDI	5 ^e —	Lundi.	21	—	—	5 47	6 47	14	5 36	5 9

LA LUNE sera PLEINE le 23 août à 7 h. 14 du matin et elle arrivera à son DERNIER QUARTIER le 31 à 11 h. 5 du matin. — Puis, nous voici à la lune qui boucle l'année du calendrier civil : la NOUVELLE LUNE s'amène le 7 septembre à 1 h. 59 du soir; le PREMIER QUARTIER le 14 à 4 h. 19 du matin et la PLEINE LUNE, le 21 à 10 h. 59 du soir.

Le SIGNE DU ZODIAQUE sera, du 22 août au 21 septembre, la VIERGE. Il paraît que tous ceux qui naissent sous les auspices de cette pimbèche sont destinés à être exploités, à être volés comme dans un sac, à être saignés aux quatre veines. — Faudrait-il donc en conclure que tous les prolos naissent sous ce signe ?

NUMÉROTAGE DES ABATTIS DE LA FIN DE L'ANNÉE CRÉTINE 1896

(An 105)

SEPTEMBRE	jour de la lune	NOVEMBRE	jour de la lune	DÉCEMBRE	jour de la lune
22 Mardi	15	1 <i>Dimanche</i>	26	1 Mardi	27
23 Mercredi	16	2 Lundi	27	2 Mercredi	28
24 Jeudi	17	3 Mardi	28	3 Jeudi	29
25 Vendredi	18	4 Mercredi	29	4 Vendredi	30
26 Samedi	20	5 Jeudi	1	5 Samedi	1
27 <i>Dimanche</i>	21	6 Vendredi	2	6 <i>Dimanche</i>	2
28 Lundi	22	7 Samedi	3	7 Lundi	3
29 Mardi	23	8 <i>Dimanche</i>	4	8 Mardi	4
OCTOBRE		9 Lundi	5	9 Mercredi	5
1 Jeudi	24	10 Mardi	6	10 Jeudi	6
2 Vendredi	25	11 Mercredi	7	11 Vendredi	7
3 Samedi	26	12 Jeudi	8	12 Samedi	8
4 <i>Dimanche</i>	27	13 Vendredi	9	13 <i>Dimanche</i>	9
5 Lundi	28	14 Samedi	10	14 Lundi	10
6 Mardi	29	15 <i>Dimanche</i>	11	15 Mardi	11
7 Mercredi	1	16 Lundi	12	16 Mercredi	12
8 Jeudi	2	17 Mardi	13	17 Jeudi	13
9 Vendredi	3	18 Mercredi	14	18 Vendredi	14
10 Samedi	4	19 Jeudi	15	19 Samedi	15
11 <i>Dimanche</i>	5	20 Vendredi	16	20 <i>Dimanche</i>	16
12 Lundi	6	21 Samedi	17	21 Lundi	17
13 Mardi	7	22 <i>Dimanche</i>	18	22 Mardi	18
14 Mercredi	8	23 Lundi	19	23 Mercredi	19
15 Jeudi	9	24 Mardi	20	24 Jeudi	20
16 Vendredi	10	25 Mercredi	21	25 Vendredi	21
17 Samedi	11	26 Jeudi	22	26 Samedi	22
18 <i>Dimanche</i>	12	27 Vendredi	23	27 <i>Dimanche</i>	23
19 Lundi	13	28 Samedi	24	28 Lundi	24
20 Mardi	14	29 <i>Dimanche</i>	25	29 Mardi	25
21 Mercredi	15	30 Lundi	26	30 Mercredi	26
22 Jeudi	16			31 Jeudi	27
23 Vendredi	17				
24 Samedi	18				
25 <i>Dimanche</i>	19				
26 Lundi	20				
27 Mardi	21				
28 Mercredi	22				
29 Jeudi	23				
30 Vendredi	24				
31 Samedi	25				

L'AUTOMNE commence le 22 septembre à 1 h. 13.
En septembre, DERNIER QUARTIER de la lune, le 30 à 2 h. 8.

En octobre : NOUVELLE LUNE, le 6 à 2 h. 28 du soir; PREMIER QUARTIER le 13, à 2 h. 57 du soir; PLEINE LUNE le 21, à 4 h. 27 du soir; DERNIER QUARTIER, le 29 à 3 h. 30 du soir.

En novembre : NOUVELLE LUNE, le 5 à 7 h. 36

du matin; PREMIER QUARTIER, le 12 à 5 h. 50 du matin; PLEINE LUNE, le 20 à 10 h. 34 du matin; DERNIER QUARTIER le 28 à 2 h. 53 du matin.

En décembre : NOUVELLE LUNE le 4, à 6 h. du soir; PREMIER QUARTIER le 12, à 0 h. 39 du matin; PLEINE LUNE le 20, à 4 h. 15 du matin; DERNIER QUARTIER le 27, à 0 h. 18 soir.

L'HIVER commence, le 20 décembre, à 7 h. 38 soir.

ÉCLIPSES POUR 1896

Les plus sérieuses éclipses qui, cette année-ci, menaceront le pauvre monde, sont encore les éclipses de porte-monnaie.

« Pauvreté n'est pas vice! » sentencient les bourgeois, le dos au feu et le ventre à table. Les sales bouffis ont raison! C'est même pour mieux nous le prouver qu'ils se réservent les vices et ne nous laissent en partage que la pauvreté.

Et ça restera ainsi, la pauvreté sera notre lot, jusqu'à la saison galbeuse où capitalistes, bouffes-galette, patrons, frocards, pleins-de-truffes, gouvernants, banquiers, proprios, ramolots, juges, recors, pandores, flicards, ronds-de-cuir, empoisonneurs patentés, frioteurs de tout poil et marloupiers de toute sauce, s'éclipseront de notre présence.

D'ici là, il nous tombera sur le coin de la gueule une kyrielle d'éclipses dégueulasses : éclipses de turbin, éclipses de croustille, éclipses de piôle, — et bien d'autres, aussi puantes!

Les éclipses de piôle auront ceci de caractéris-

tique qu'elles entraineront un sérieux refileage de comète, — phénomène rudement terrestre, dont ceux qui en seront victimes se passeraient avec plaisir.

Cette année-ci, comme les précédentes, les notaires s'éclipseront avec la belle galette que des niguedouilles auront eu la gnolerie de leur confier. Quantité de banquiers, d'honorables commerçants et autres mangeurs de grenouilles emboîteront le pas aux notaires. De même, une foultitude de sociétés financières, — celles surtout qui ont entrepris « les mines d'or » ne seront pas en retard pour s'éclipser.

Ces sacrées éclipses se feront en sourdine, à la vapeur, et auront ceci de particulier qu'elles ne se produiront pas à heure fixe et ne deviendront visibles qu'une fois finies.

C'est ça même qui les distingue des éclipses solaires et lunaires, dont je vas dégoiser maintenant :

Éclipses du Soleil et de la Lune

C'est pas encore cette année-ci que les parisiens verront le SOLEIL s'éclipser derrière la lune.

Y aura bien, le 13 février, une éclipse annulaire de soleil, mais pour reluquer le spectacle, faudrait se trimballer aux cinq cents diables : aller dans le Congo ou dans l'Amérique du sud. Et encore on n'en verrait pas épais, car pour bien voir ce phénomène faudrait être au pôle sud... c'est pas là!

Une deuxième éclipse de soleil, totale celle-là, aura lieu le 8 août. Pour y voir quelque chose faudra être en Chine ou en Sibérie. — Et c'est pour ça que, jamais en retard pour prouver sa sollicitude envers son peuple, le tzar de toutes les Russies profitera de l'occase pour expédier une trifouillée de bons bougres dans ce pays glacial... histoire de les envoyer reluquer l'éclipse.

C'est la LUNE qui ne se mettra pas en frais! Elle ne nous servira que deux éclipses partielles :

La première aura lieu le 28 février et sera en partie visible à Paris. Voici la marche du cortège :

Entrée de la lune dans la pénombre à	5 h. 25
Entrée dans l'ombre.....	6 25
Milieu de l'éclipse.....	7 55
Sortie de l'ombre.....	9 45
Sortie de la pénombre.....	10 25

La deuxième éclipse de la LUNE aura lieu le 23 août.

La lune entrera dans la pénombre à 4 h. 17 du matin et dans l'ombre à 5 h. 33.

Or, c'est à 5 h. 2 que la lune se couchera à Paris. Donc, ce spectacle n'aura rien d'époilant : le mieux sera de ne pas lâcher son plumard pour voir la chose.

LES GRANDES MARÉES

Le bouillon salé n'est jamais au calme plat : matin et soir, avec une sacrée régularité, la mer se gonfle et se dégonfle : c'est, paraît-il, mamzelle la lune qui lui fait de l'impression. — ça la fait soupirer.

Dans nos ports, les plus grandes marées suivent

d'un jour et demi la nouvelle et la pleine lune. Ainsi les plus gros gonflements de ballon que l'Océan se paiera en 1896, seront les marées du 1^{er} février, 1^{er} mars, 30 mars, 28 avril, 11 août, 9 septembre, 8 octobre, 5 novembre.

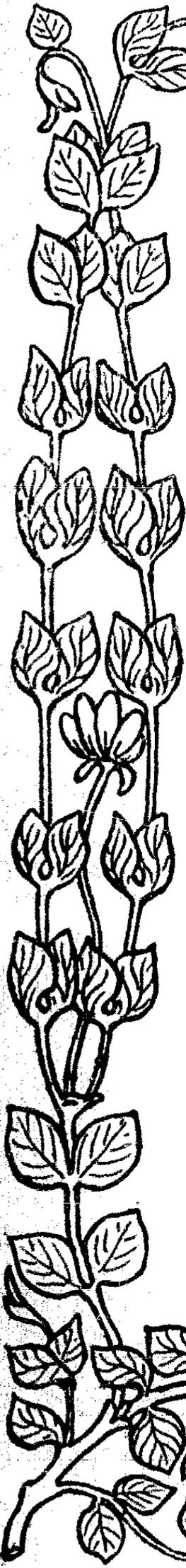


LES SAISONS

*L'hiver immense et lamentable
Couvre les clos et les étables
Des villages indifférents
Aux marcheurs las et aux errants,
Qui vont, de route en route,
De gîte en gîte,
Vers le bonheur, qui dans la nuit
Sitôt qu'ils approchent, s'évanouit.*

*Oh ! leur marche depuis toujours,
A dos courbé, à grands pas lourds,
A pas rythmés, comme des lames,
Dont l'écho sonne au fond des âmes !
Tandis qu'en leurs maisons bien closes
Se blottissent et se reposent
Ceux qui chauffent leur corps tremblant
A des foyers, couleur de sang.*

*Et puis voici l'avril où le printemps s'éveille,
Où les jardins sont des corbeilles
Toutes jeunes de fleurs
Et de couleurs.
Ceux qui glanent au bois, là-bas,
Branches sèches, rameaux en tas,
Se contentant de choses mortes,
Quand la vie ample et forte, escorte
Les mais et les juillet*



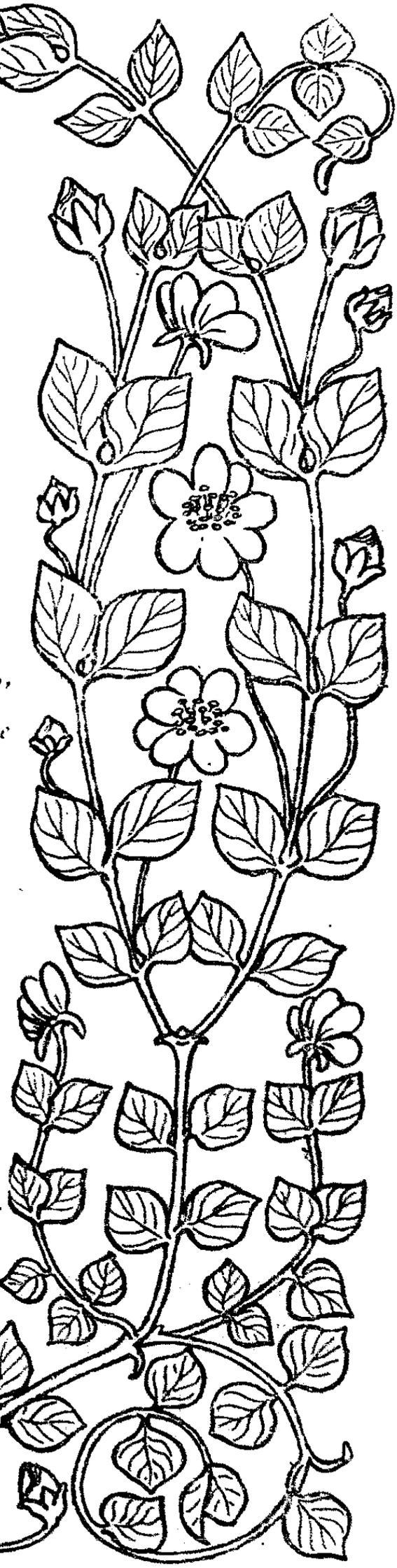
*Par les forêts,
Les vieux et entêtés rôdeurs
S'en vont de route en route
A grands pas lourds, au long des haies,
Voyant passer par les saulaies
Des couples lents
Qui se sourient à travers leur visage
Et se parent leurs manteaux blancs
Et leur corsage
De fleurs rouges, couleur de sang.*

*Et puis, voici l'été torride,
Où l'étang dort immobile et sans rides
En sa cuve de limon gris ;
Le grand midi cruel flétrit
Les talus verts où les gueux roux
Dans les herbes font leur trou.
La route est là, infiniment la même
Avec, à ses deux bords, les fosses blêmes
Et le village au loin comme un abri fermé.
Les gueux ont de colère et de rancune armés,
Ils vont, chiens pourchassés, bêtes de somme,
Loin des chemins qui conduisent vers l'homme
Et par les soirs, où règnent les couchants,
Tous les chaumes luisent, couleur de sang.*

*Enfin voici l'automne
Et les jours brefs et monotones
Et les corbeaux dont les ailes funèbres,
Par au dessus des dernières récoltes,
Charrient les denils et les ténèbres
De l'un à l'autre bout des horizons
En guerre et en révolte.*

*La vendange est scellée et la moisson,
Le village dans les brumes perdu
Couve son bien qu'il croit être son dû.
Quand surgissant du soir visionnaire,
Soudain se dresse au loin l'incendiaire,
Traçant vers les hameaux muets et blancs
Avec sa torche en or, un grand signe de sang.*

Emile VERHAEREN.



FARAMINEUSE CONSULTATION SUR L'AVENIR

Jaspinage épastrocillant d'une Somnambule archi-lucide de la force de trente-six chevaux de fiacre.

A la dernière foire de Montmartre, je flanoçais sur le boulevard, défilant devant les baraques.

Et je ronchonçais, saperlotte!

Je ronchonçais de voir que les vieux forains sont de jour en jour moins épais.

Finis, les bonisseurs épolants qui faisaient la parade devant des baraquettes gondolantes. C'était des bougres farcis d'esprit! Ils vous envoyaient des palas qui n'étaient pas dans un sac et comme jugeotte en auraient facilement remontré aux quarante cornichons de l'Académie.

Finies, les géantes, les femmes torpilles, les naines et autres phénomènes épata-rouffants à qui, en tout bien tout honneur, on tâta la cuisse pour s'assurer que c'était de la vraie chair.

Finis aussi, les diseurs de bonne aventure, les somnambules, les entre-sort.

L'autorité a passé par là et, grâce à elle, la pauvre foire vous avait des airs d'enterrement de première classe.

L'autorité n'en fait jamais d'autres : misère et deuil, c'est tout ce qu'elle engendre!

Par exemple, si tous ces fourbis rigouillards se sont évanouis, en place y a des chevaux de bois à vapeur, des orgues de barbarie à trois étages, des montagnes russes qui virevoltent pendant un demi-kilomètre. Y a des baraques de gros banquistes, plus riches que des banquiers.

Aujourd'hui, n'est plus forain qui veut : c'est devenu une profession honorable, c'est-à-dire que l'exploitation s'en est mêlée, et qu'il y a des forains capitalistes qui font trimer à leur profit quantité de pauvres bougres.

Ah fichtre, ça ne vaut pas les petites baraques où on relaquait des phénomènes renversants.

C'était plus populo, moins bourgeois, — or, tout ce qui est bourgeois me pue au nez, — ça a des relents de goguenots!

Je flanoçais donc, groumant contre cet abruti de Lépine qui a donné le coup du lapin aux forains avec ses foultitudes d'interdictions, quand je reluque dans un coin un entre-sort, — parfaitement! — une roulante de somnambule. Fallait être mariolle pour la dénicher, attendu qu'en façade y avait une couillonnade permise, comme qui dirait une fabrique de bonshommes en pain d'épices forgé.

Vous savez, les frangins, combien le fruit défendu, a d'attrait. Illico, je me suis payé une visite à la somnambule, — non pas que je coupe dans les basouillages de ces monteuses de coups, mais uniquement pour protester contre leur interdiction.

Cette chasse, faite aux diseurs de bonne aventure est d'autant plus vache qu'on tolère leurs concurrents : toute la rati-chonnerie fait son métier librement. Bien mieux elle est armée par la gouvernance! Et pourtant que font les cafards, sinon un fourbi du même tonneau que les somnambules! Avec cette différence que dans leurs boutiques, c'est plus cher et moins rigolot.

J'entre donc chez ma somnambule.

— Salut, la compagnie, que je fais.

Y avait là un grand escogriffe, plus maigre qu'un échalas, surveillant une pauvre malheureuse à visage de papier maché; fallait pas grande jugeotte pour s'apercevoir que dans l'entre-sort, on ne bouffait pas son soûl tous les jours.

L'Échalas me rend mon salut et se met en position pour faire des passes magnétiques sur sa copine.

— Arrêtez les frais, que j'y dis. Je suis pas venu pour savoir si c'est la brune ou

la blonde qui me gobe ; pour ce qui est de l'héritage, j'y coupe pas... Ecoutez, en fait de passes magnétiques rien ne vaut quelques rondelles de saucisson, arrosées de piccolo. Ça vous éclaire l'intellect et ça surexcite bougrement le don de double vue.

Ah foutre, les types ont été de mon avis ! Or donc, on s'est attablé illico et on s'est calé les joues joyeusement. Un vrai gueuleton de sardine à poil !

Quant ma bonne femme a été à point, qu'elle a eu les yeux brillants et les pommettes rosées, j'ai commencé à lui tirer les vers du nez.

— Maintenant, ma fille, faut me jaspiner ce qui arrivera après-demain ?

— Ce qui vous arrivera à vous ?

— Non, pas à moi en particulier ; que je dévisse ma rampe ou que je devienne aussi vieux que Mathieu-Salé, ça ne tire pas à conséquence. Ce qu'il faut me dire c'est ce qu'il adviendra du populo ? Sera-t-il toujours aussi poire qu'actuellement ? Courbera-t-il toujours l'échine devant les capitalistes et les gouvernants ?

— Ah, petit père, vous êtes rien curieux ! Enfin, je vas tâcher de vous satisfaire... Ce qui arrivera ?... Ah, y aura bien du changement : je vois des bouillonnements, ... ça a l'air d'être formidable, mais c'est tout trouble. Quel gâchis ! Tout croule, y a une débâcle larminieuse... Puis, voici le calme qui vient.

— combien de temps met-il à s'amener ? Je peux pas le dire... Oh mais, que c'est bouleversé ! Ça a une toute autre physiologie... Y a plus mèche de s'y reconnaître.

Je vois une ville épatante, c'est Paris, mais rudement changé d'aspect ! Les maisons ne sont plus des cages à mouches, y a de l'air et de l'espace. En outre, de droite, de gauche, partout des arbres assainissent le patelin.

Dans les rues, ni sergots, ni gendarmes ; rien qui rappelle cette engeance policière ne gêne la circulation. Et tout n'en va que mieux : voitures, tramways, vélos et guimbardes de toute sorte circulent sans anicroches. Y a pas de bouscu-

lades ni de tamponnages, par la simple raison qu'on n'est plus aussi pressés que des lavements : n'étant pas à l'heure et à la minute, on prend son temps pour arriver sans encombre. « Faire vite ! » est une dégoûtante invention bourgeoise. Aussi, aux angles des rues, le croisement s'opère sans embrouillamini. Quant aux piétons, chacun prend son chemin comme il veut : on se range, on cède le trottoir à une vieille personne, à un gosse.

— Ma fille, que j'interviens, ce que tu dégoises n'est pas nouveau pour bibi : si aux grands boulevards les sergots font de l'encombrement, sous prétexte de régulariser la circulation, je sais un endroit où les pattes bottées de ces sales bêtes n'ont que faire : c'est aux Halles. Et pourtant, là, on va vite, on est archi-pressés ; quoique ça, y a pas d'avaros grâce à l'absence des autorités. Tous les matins, y a du monde en quantité : on est serrés comme des sardines en baril. Malgré ça, y a presque jamais de grabuge ; chacun s'aligne comme il veut, comme il peut, sans faire de mistouffles à son voisin. Et pourtant, des grands types circulent dans la foule avec d'énormes paniers sur la tête, d'autres avec des sacs sur le dos ; on se range devant eux et tout est dit. De police on n'en voit pas. Notre sale gouvernement, malgré son dada de brider quand même le populo, n'a pu arriver à régler la marche de chacun, — il est donc forcé de laisser faire.

— Oui, père Peinard, déjà de ci de là, dans la Société actuelle on relèque des exemples de ce qui se passera dans la Société libre... telle que celle que j'aperçois dans l'avenir... C'est kif-kif les taches de phylloxéra dans les vignes, — avec ce distinguo que les « taches » reléquées dans la pourriture où nous croupissons sont signes de prochaine santé sociale, et non de décrépitude.

Ah, qu'il fera bon vivre dans une société libre ! Si vous pouviez admirer les trognes réjouies du populo vous seriez convaincus subito. Les gueules misérables

de rachitiques, de scrofuleux, d'anémiques, de tuberculeux sont des raretés qui disparaissent au fur et mesure qu'on s'éloigne du passé.

Les purotins sont inconnus : personne n'a de ripatons faisant risette au ruisseau ni des grimpants aérés aux fesses ; tout le monde a des frusques potables ; non des vêtements de gommeux, mais des nippes commodes et étoffées.

Ça serait idiot de dire que tout le monde rigole, seulement on lit sur les physiognomies que tous les enquinements de l'ancien temps sont de sortie. Chacun va à sa besogne, sans craindre de tomber sur un patron canulant qui le saque illico, — pour cette bonne raison que les patrons n'existent plus.

— Oui, je comprends ! Ces gens-là ne trottent pas après un déjeuner : ils vont à l'atelier avec le même plaisir que nous allons chez le bistrot ; on s'est aligné pour rendre le travail agréable... Par exemple, ce que je voudrais savoir c'est s'ils ont toujours un gouvernement sur le râble ?

— Cette mécanique est inconnue dans le patelin : Il n'y a que trois choses réelles dans la société, la production, la circulation, la consommation. Rien de tout cela n'étant du ressort de l'Etat, on se passe de lui, comme on se passe de mettre cinq roues aux carrosses. On s'est enfin aperçu que sous prétexte de protection, l'Etat faisait un métier de marlou et qu'il vivait simplement aux crochets du populo, se contentant d'être le gendarme des capitalos. On l'a donc envoyé à la balançoire ! Malgré ça, ceux qui aiment à comparer au corps humain l'ensemble de la Société y trouveraient encore leur compte : les chemins de fer et toutes les voies circulatoires par où vont et viennent les victuailles font les fonctions d'artères et de veines ; quant aux nerfs, un treillis télégraphique et téléphonique en tient lieu ; le poste central fait la besogne du cerveau, reçoit les nouvelles et les transmet où besoin est.

La rapidité des communications rend facile l'équilibre entre la production et la consommation.

Et d'abord, pour la ville elle-même, les dépôts de quartier : boulangeries, boucheries, poissonneries, et magasins divers font connaître leurs besoins ; les demandes sont transmises aux groupes producteurs qui, sans retard, répondent aux demandes, disent les quantités qu'ils peuvent livrer.

Des diverses villes, des centres de production agricole et industrielle arrivent aussi d'identiques renseignements : « Nous manquons de ceci... nous avons tant de cela à la disposition... »

Toute notion de valeur étant éliminée, les échanges se font librement : les produits sont transportés où besoin est, sans achat ou vente, sans monnaie ni bon de travail. Les expéditeurs n'exigent aucune quittance de leur envoi, ne s'inquiètent pas si l'agglomération à qui ils ont expédié leur donnera en compensation tels ou tels produits : ils savent qu'il y a réciprocité et qu'ils n'ont, eux aussi, qu'à téléphoner pour que leur arrive ce qui leur manque.

Et ça, sans hiérarchie, sans fonctionnarisme, sans bureaucratie d'aucune sorte : les bureaux de téléphone ne sont que des appareils enregistreurs, sans un brin d'autorité.

Ce qui est plus bête, c'est que le conseil municipal lui-même a été mis au rancard : on a reconnu que cette administration était aussi un gouvernement, ayant sa police, ses iarbins, faisant la pluie et le beau temps et se foutant du populo comme un poisson d'une pomme.

Et les travaux de voirie, d'assainissement et d'embellissement se sont rudement développés depuis lors. Le conseil municipal chargeait de ça des sociétés financières. En retour, on lui foutait des pots-de-vin par le travers de la gueule et pour faire croire à leur utilité les sacrés conseillers se remuaient, bavassaient et braillaient, faisant plus de potin et autant de besogne qu'une mouche dans une bouteille. Quant aux travaux, les sociétés de capitalistes les faisaient accomplir par des ouvriers.

Ça faisait deux superpositions de

rouages; on a supprimé l'inutile : les conseillers municipaux et les sociétés financières. Y a donc que ça de changé : comme dans le temps passé les travaux continuent à se faire par les ouvriers de la corporation, avec cette différence que leur turbin est vraiment d'utilité et leur profite à eux, en même temps qu'aux autres.

— 0 —

L'Echalas qui, jusqu'alors n'avait pas plus bougé qu'une bûche, mit son grain de sel dans la conversation. Il avait une démangeaison de langue d'autant plus forte que le jaspinage de sa copine dérangeait tous ses préjugés.

— Il faut tout de même des impôts pour ces travaux ? Où les pêchent les ostrogoths dont tu parles ?

— Eh le bougre, ce que t'entends est nouveau pour toi, que je fais, ça te gargouille dans le siphon. Bast, avec la réflexion, tu comprendras. Pour ce qui est de ta question, je vais te faire saisir le coup : supposons une route ou un pont à construire. Tu veux que par l'impôt chacun y contribue ?

— Parfaitement !

— Or, pour faire la répartition de l'impôt, puis son prélèvement, faut des employés ; ayant besoin de bouffer, il est tout naturel qu'ils prennent leur nécessaire sur l'impôt qu'ils lèvent, si bien que le populo n'a plus un impôt mais deux à casquer : le premier, pour la route ou le pont, le second pour donner la pâtée aux collecteurs... Passons : une fois l'impôt encaissé, à quoi l'emploie-t-on ?

— Comprends pas bien !... On l'emploie à acheter les matières premières, à payer les ouvriers, etc...

— T'as bien compris, foutre ! On se sert de l'impôt pour se procurer les matières premières et tout le nécessaire... Eh bien, suppose qu'au lieu d'aller chercher midi à quatorze heures, on ait demandé illico au populo les matières premières et tous les trucs indispensables, on se serait évité la canulerie de l'impôt

et on n'aurait pas eu à nourrir pour une besogne inutile la trifouillée de collecteurs... C'est ce que font les ostrogoths dont nous parle ta copine, — ce qui prouve qu'ils ne sont plus aussi niguedouilles que nous.

— Oui, oui, c'est beau ce que tu dis, vieux ; mais les travaux dégoûtants, tels que le nettoyage des rues, le curement des égouts, la vidange, qui fait tout ça ? C'est bibi qui aurait les pieds nickelés et qui, pour rien au monde, ne voudrait s'embarbouiller là-dedans... et je ne suis pas le seul !

— T'as raison, frangin, réplique la somnambule. Certes, si c'était aussi dégueulasse que dans la vieille France, ça serait vraiment mouche et personne ne marcherait. Heureusement, c'est changé ! Y a plus de sales corvées. Après le grand coup de Trafalgar, qui a aéré la société, c'est à quoi on a d'abord songé ; et il le fallait bien, à moins de crever dans la pourriture. Car, vraiment, fallait un sacré courage et être sous le joug de la terrible nécessité pour se résoudre à barbotter dans la mouscaille des autres.

Comme le jour où les gas ont été libres, personne n'en pinçait pour ces sales farfouillages, des chiés types se sont mis la caboche à l'envers pour trouver des trucs. Et ils ont trouvé !

Les égouts ne sont plus les dégoûtantes taupinières d'autrefois, ils sont larges, bien combinés, et toutes les marchandises dégoulinent dedans. Grâce à des binaises épatantes, ça ne pue pas plus que dans un jardin fleuri. De là, par des machines puissantes, toutes les salopises sont refoulées dans de vastes réservoirs. Là encore, ça ne fouette pas ! Grâce à l'électricité qu'on fait continuellement circuler dans toutes ces cochonneries, toute mauvaise odeur a disparu. Puis, par des trucs chimiques, on fait tomber tout ce qui est solide au fond des réservoirs ; l'eau sort claire et pure, et par une canalisation s'en va à la mer.

Quand à la marchandise solide, qui ensuite n'est pas plus sale à tripoter que de la terre, des machines cureuses l'en-

lèvent des réservoirs, et, comme elle n'a pas perdu ses propriétés de fumier, on trimballe ça dans les champs où ça aide chouettement les récoltes à pousser.

— Sache donc, l'Echalas, que ce que raconte la copine pourrait être pratiqué dès aujourd'hui, si les bourgeois y trouveraient profit : en effet le truc électrique pour désempuanter les ordures et le bouillon des égouts est trouvé depuis des années, — y a qu'à l'appliquer.

—o—

Causer engendre la soif. On s'est donc reposé en cassant le cou à un litron :

— Ce qu'il doit y avoir des tireurs à cul et des flemmards, dans ton pays de rêve, objecte l'Echalas au bout d'un moment.

— Oh, que tu es bien de ton époque ! réplique la somnambule. Tu es farci du préjugé bourgeois en vertu duquel, plus on est fainéant, moins on travaille : plus on est considéré. Que sont les richards, sinon des bandes de feignasses !

Eh bien, sache que la paresse est un produit de la Société bourgeoise, qui disparaît là où il y a liberté. Si dans les ateliers et les usines capitalistes, il y a des prolos qui ne veulent pas en foutre une datte, c'est très compréhensible : le travail leur est imposé et la plupart du temps, le métier qu'il leur faut faire les dégoûte.

Dans la Société de l'avenir, il n'en est plus ainsi : de même qu'il ne vient à aucun l'idée de se passer de manger, de même personne ne songe à se passer de travailler ou de penser. C'est pour tous un besoin naturel : il est aussi nécessaire de faire fonctionner ses bras, que son cerveau ou son ventre. Et on a d'autant plus d'entrain et d'activité qu'on va aux travaux qu'on gobe et qu'on s'y adonne suivant ses forces, — de même qu'on mange des plats qu'on aime et à son appétit. Le pire des maboulismes est de vouloir courber tout le monde sous un joug uniforme : travail égal ! nourriture égale ! Les uns attrapent des indigestions de mangeailles, les autres des indiges-

tions de travail. Laissez donc l'individu se rationner lui-même en tout et pour tout.

C'est ce qu'on fait dans la Société de l'avenir, — et ça donne de mirobolants résultats !

Y a plus la division bêtasse de travailleur manuel et de travailleur intellectuel, pas même celle d'ouvrier d'industrie et d'ouvrier des champs. Chacun est l'un et l'autre à son gré, suivant sa fantaisie.

La production industrielle se fait dans de grandes usines, de vastes ateliers, où le machinisme a acquis un développement fantastique. L'homme n'est plus l'esclave de la machine mais bien son surveillant : tout est combiné pour éluder la fatigue physique et l'ankylosement des membres.

Et ce qu'on débite de production est inimaginable ! Quelques centaines de tailleurs, travaillant trois ou quatre heures par jour, suffisent à frusquer, pour leur année, 100,000 individus. Il faut encore moins de cordonniers pour chausser le même nombre d'hommes. Et ainsi est-il dans toutes les branches de l'activité humaine.

L'agriculture, elle aussi, a fait des progrès mirobolants ! Les paysans ne sont plus ces malheureux types, plus rapprochés de la bête de somme que de l'homme qui, dès le soleil levé jusqu'à son coucher, trimaient terriblement, l'échine ployée sur la terre, tellement ployée que, devenus vieux, ils restaient pliés, le dos en cerceau, la tête en bas.

Tout ce qui entravait la culture a été fichu en l'air : les clôtures, les murs, les haies, qui encerclaient les lopins de terre des paysans ont été fichus en bas ou arrachés. La terre est ainsi devenue indivise et grâce à la disparition de toutes les sangsues qui dégorgeaient le cultivateur (prêteurs d'argent, propriétaires fonciers, percepteurs, etc.) on s'est aligné, pour lui faire rendre le plus possible.

Dès l'abord, quantité de culs-terreux, ne voulaient rien savoir ; ils ne voulurent pas mettre leur terres en commun et continuèrent à les cultiver individuelle-

ment. On les laissa faire ! La grande culture fut donc réservée aux gros domaines des richards et des couvents évanouis. Là, des paysans à la hauteur mirent en pratique les machines agricoles, les engrais chimiques et autres fourbis. Le résultat fut splendide : grosses récoltes avec peu de turbin.

L'exemple amadoua les voisins et, d'eux-mêmes, ils demandèrent à ajouter leurs lopins aux terres communes.

Ya encore quelques grognons qui restent parqués sur leurs maigres lopins, mais comme ils ne gênent personne et que personne ne veut porter atteinte à leur liberté, on les laisse bibelotter à leur guise.

Ce qui est galbeux, c'est quand vient la saison des grandes récoltes, de la fenaison, de la moisson, des vendanges. Dans ces moments, les bons bougres des villes émigrent en caravane à la campagne, histoire de donner un

coup de main aux paysans, et aussi de se mettre au vert.

Grâce aux faneuses, aux moissonneuses et aux batteuses, tant électriques, qu'à vapeur, le turbin autrefois si rude de la fenaison et de la moisson s'accomplit en douce : c'est une jubilation générale et une occase de fêtes.

De même est-il pour les vendanges : y a de l'entrain, c'est des rigolades à n'en plus finir... Copains et copines se bar-

bouillent le museau de raisin et se becqottent avec amour.

Dans les mines, de même que partout, l'amélioration est faramineuse : les galeries sont larges et aérées, les mineurs ne font plus concurrence aux taupes, à gratter à plat ventre ou sur le dos, toujours risquant les coups de grisou. Des machines perforieuses arrachent le charbon, d'autres le chargent sur les bennes et les mineurs

ne sont là que pour surveiller les esclaves mécaniques.

Dans les hauts-fourneaux, de même que dans les verreries, grâce à l'électricité, on fond les métaux et le verre sans que les ouvriers qui s'occupent de ce turbin soient cuits par la chaleur. Grâce à de chouettes binaises, tout s'accomplit sans grands fracas ni esquintement pour les travailleurs.

Plus que tout ça encore, sont belles à voir les colossales entreprises qui exigent l'activité de milliers et de mil-

liers d'hommes : constructions de chemins de fer, creusements de canaux ou autres fourbis gigantesques.

Des gas à la hauteur ont mis la chose en train, ont fait de la propagande autour de leur idée, par des conférences ou des publications distribuées gratuitement. Puis, quand l'approbation leur vient, on passe à la mise en pratique : de tous côtés les chemins de fer amènent des volontaires, des victuailles et des maté-



Pas de riche grève, sans idée en tête et cœur au ventre!

riaux, — on s'attèle librement au turbin et ça ronfle ferme!

— Pardine, que j'interviens, la manigance n'est pas nouvelle: c'est grâce à des joints pareils, initiative et coopération volontaire, que dans l'époque de casarderie du Moyen-Age, se sont construites les cathédrales.

Oui, on les a construites sans emprunts, ni sociétés financières. Et c'est du beau turbin, c'est solide!

Un noyau de bougres intelligents, farcis d'initiative, accouchaient des plans, s'alignaient pour le bon ordre des travaux, « organisaient » le fourbi.

Puis, de tous côtés, s'amenaient des volontaires qui, pour quinze jours, un mois, six mois, — aussi bien riches que pauvres, — s'attelaient librement au turbin, si dur qu'il fût. Ceux-là partis d'autres rapliquaient en foule. Et ça faisait le va-et-vient: les volontaires ne manquaient jamais!

Pour faire croûter cette fourmilière, des villes environnantes, des petiots villages lointains, d'autres volontaires envoyaient des montagnes de mangeaille, des tonneaux de piccolo.

Ça ronflait! Le trimballage des pierres énormes, le gachage du mortier, tout le diable et son train s'accomplissaient en douce. Pour se reposer on chantait des cantiques, on pinçait un rigodon.

Et la cathédrale montait, montait!...

Finie, elle ne devait rien à personne; elle était l'œuvre des générations vivantes qui n'avaient pas, — comme dans notre société aussi crapuleuse qu'imbécile, — pour se payer une fantaisie, endetté les générations à venir.

Cet emballement qui a fait les cathédrales reviendra. Qu'on ait de la liberté, qu'on respire à pleins poumons, et vous verrez ce que la vie sera galbeuse à vivre.

La cathédrale a été une déception: elle a douché les enthousiasmes. En les édifiant, les populos avaient eu l'illusion de se sauver du malheur — mensonge!

Mais, demain — quand on aura ses

coudées franches — les emballements reflouriront.

On ne refoulera pas aux gigantesques besognes; on y aura d'autant plus d'entrain qu'on en verra l'utilité, le bon côté immédiat.

Aussi, ma fille, ce que tu jaspines ne m'épate pas: c'est ainsi que ça doit se passer dans la société harmonique que tu as la veine d'entrevoir dans le bleu de l'avenir.

—o—

— Crédiu, quel beau gâchis, si dans ce monde-là y a ni lois, ni gendarmes, ni juges!

C'était encore l'Echallas qui lâchait sa bonde.

— Où as-tu vu, je lui réponds, les types dont tu parles empêcher un crime? Ils arrivent comme les corbeaux après la bataille, quand tout est fini: ils reniflent dans tous les coins et, de même qu'un clou chasse l'autre, pour faire oublier le crime commis, ils en perpètrent un second: au nom de la loi on tue le coupable (plus malheureux que coupable!) ou, suivant les cas, on se contente de lui enlever sa liberté, — crime presque aussi grand que de lui enlever la vie.

Et cette préservation qui n'en est pas une nous coûte rudement cherot! On sue des millions tous les ans pour engraisser tout la racaille justiciarde. A bien voir, c'est nous les dindons: les chats-fourrés et leurs copains nous montent le job avec leur prétendue fonction de préservation sociale, — leur métier consiste uniquement à protéger les richards contre le populo. — voilà le vrai!

Mais ce n'est pas tout: il s'agit de savoir pourquoi y a des criminels?

En reluquant autour de soi, on constate que dans la catégorie des crimes, c'est ceux contre la propriété qui dominent: des purotins chapardent pour manger; des roublards barbottent pour faire concurrence aux bourgeois et vivre à rien fiche; d'autres surinent pour voler, etc. Sur dix crimes ou délits, neuf ont pour cause la propriété.

Donc, une fois le puant distinguo du tien et du mien mis au rancard ; quand chacun aura sous la main et sous la dent l'existence assurée, pourquoi diable un type se servirait-il du surin ou de la pince-monseigneur ?

Reste le dixième crime : celui-là est commis par un fou ou par un type surexcité par la passion.

— Ces crimes-là, eux-mêmes, père Peinard, intervient la somnambule, sont en décroissance dans la Société harmonique :

Parlons d'abord de la folie, — y a plus guère de maboules et leur nombre va toujours en diminuant.

Les pauvres bougres sont soignés dans des vastes maisons de santé, chouette-ment aménagées. C'est pour ainsi dire des maisons de verre, tellement tout s'y passe au grand jour ; y pénètre qui veut. D'ailleurs, y a pas de cas de séquestrations arbitraires : c'était bon autrefois : alors, la gouvernance faisait boucler les types qui la gênaient ; des richards graïssaient la patte aux médecins qui, moyennant finances, déclaraient fou un parent gêneur... Mais dans une société où il n'y a ni gouvernance, ni propriété, personne n'a intérêt à commettre semblables crapuleries.

Au surplus, il est rare qu'au bout d'un certain temps, les malheureux soignés dans ces maisons n'en sortent pas complètement guéris.

Il en est des hommes comme des chiens : il est reconnu que chez les cabots la rage est occasionnée surtout par la contrainte qu'on leur impose. La preuve en est qu'à Constantinople, où les chiens vivent par bandes dans les rues, sans maîtres, y a jamais de cas de rage, malgré la chaleur faramineuse.

De même, la folie humaine est un résultat de l'autorité et de l'exploitation : la surexcitation, l'angoisse, sont le lot de tous dans une société où, au lieu de s'harmoniser, les efforts se font une concurrence iéroce et stupide ; où, quand on n'est pas écrabouillé soi-même, on écrabouille toujours quelqu'un... Rien de drôle que la folie s'en suive !

Il est naturel aussi qu'une fois les causes anéanties, la maladie s'éclipse.

Quant aux crimes passionnels, eux-mêmes sont rudement à la baisse. Ils proviennent d'une sale conception : dans la société bourgeoise où tout est la propriété de quelqu'un, la femme ne fait pas exception à la règle.

Dès qu'elle est en puissance de mari, le papa passe ses droits de proprio au type qui, dorénavant, la considère comme un ustensile appartenant à lui seul. Si quelqu'un y met un doigt, ça froisse ses sentiments de proprio : il grince des dents, voit rouge... et un crime passionnel s'ajoute à la liste !

Comme à tout, le seul remède à ces monstruosité est la liberté.

De même, ce qu'on ne voit plus, c'est des jennesses se suicider par amour : quand les enfants étaient la propriété des parents, défense leur était faite d'avoir des amourettes selon leur cœur : l'intérêt de la famille primait tout. Aussi le résultat était propre : à chaque instant, des pauvres gosses, tout débordants de vie s'escofiaient pour échapper à l'autorité familiale.

Maintenant, toutes entraves sont éliminées, et ils s'épanouissent en liberté.

Dans la société harmonique, tout ce qui est vivant est autonome : les choses manufacturées, résultats des efforts musculaires et cérébraux, ou les productions de la nature, appartiennent à tous et à chacun. Nul ne s'en dispute la jouissance, l'abondance rendant les querelles inutiles.

Il n'en est pas de même de l'être humain, il s'appartient ! A aucun moment de son existence nul n'a droit sur sa personnalité ; même tout petiot, nul ne songe à faire peser sa volonté sur lui.

Le respect que chacun a pour son semblable a modifié de riche façon les rapports et les relations.

Ainsi, en amour, on ne conçoit rien en dehors de la liberté : il ne vient à l'idée d'aucun ou d'aucune d'imposer ses baisers à qui les refuse. Les relations sexuelles ne sont plus un dégoûtant marchan-

dage, une prostitution légale, sous forme de mariage : nulle arrière-pensée d'intérêt mesquin ne trouble les cœurs, aussi la franchise est entière. Ceux qui s'aiment n'ont d'avis à demander à personne, aucun ne s'offusque ou ne s'étonne de leurs actes : les amoureux n'engagent qu'eux, — et se dégagent aussi à leur gré.

Tous les préjugés sur l'amour s'étant tireflutés, querelles familiales, jalousies, déceptions et brutalités ont disparu aussi.

En outre, la femme s'est élevée, autant intellectuellement que moralement. L'instruction intégrale, commune aux deux sexes, a élargi son cerveau et lui a donné une confiance en elle qui la rend bougrement différente des petites gue-nons bourgeoises.

Elle est réellement devenue l'égale de l'homme ; aussi, dans bien des cas, elle prend part à ses travaux. Ce qu'il y a de rupin, c'est qu'en s'élevant cérébralement elle n'a perdu aucune de ses qualités féminines et qu'elle a, au contraire, gagné en beauté.

D'autre part, elle s'est émancipée matériellement : elle n'est plus le souillon toujours en train de récurer des casseroles ou de ravauder des chaussettes. Elle n'a plus voulu se soumettre à cet esclavage et elle a eu raison.

Ici encore on a tourné la difficulté par des découvertes galbeuses : la cuisine se fait à l'électricité, conséquemment y a plus de casseroles à récurer : y a plus de détritrus, ni de cendres, non plus que de fourneaux à faire reluire.

Ceux qui en pincent pour faire la popotte chez eux n'ont donc pas de gros tintouins : ils n'ont qu'à tourner un robinet électrique et ils ont de la chaleur à gogo.

Pour ce qui est de la vaisselle, on l'expédie dans les lavoirs spéciaux où fonctionne une mécanique, inventée depuis belle lurette, qui la lave sans arias.

Au surplus, les habitudes se sont modifiées grandement : la plupart du temps on boulotte dans les restaurants,

soit dans des salles communes, soit dans des chambres séparées. La cuisine y est faite chouette, — elle y est sûrement meilleure que chez les bistrots les plus huppés de la vieille société bourgeoise.

— Alors, s'exclame l'Échalas, on s'en va briffer là-dedans au grand œil ? Suffit d'entrer, de s'asseoir et de commander pour être servi. C'est bath aux pommes ! Seulement, mince de chamailleries qu'il doit y avoir : comment fait-on pour répartir les meilleurs morceaux, les perdreaux, les poulets et les truffes... Tout le monde doit en vouloir.

— Eh non ! pas autant que tu crois. Y a des choses dont on mange peu et non beaucoup : puis, il y a la diversité de goûts qui fait l'harmonie : aujourd'hui même, y a des gas qui préfèrent un bif-teck à un perdreau.

Non, mon cher, on ne se dispute ni les perdreaux, ni les truffes, ni les poulets. Ce qui te fait supposer ça, c'est que tu en es privé. C'est l'histoire des gosses qui entrent en apprentissage chez un pâtis-sier : la première semaine, ils s'empiffrent de gâteaux à s'en faire péter. Au bout de huit jours, ils sont rassasiés et n'y font pas plus attention qu'à une croûte de pain.

✓ C'est kif-kif dans la Société de l'avenir.

Il faut d'ailleurs ajouter que le gibier lui-même, est assez en abondance pour satisfaire les envies passagères : on en fait l'élevage en grand et, tout en le domestiquant, on a trouvé le moyen de lui garder tout son parfum, de manière à contenter les gourmets les plus tatillons.

Quant aux truffes qui te semblent un luxe épatant, on les fait pousser aussi sans grands frais et en quantités.

Et puis, si tu arrives dans un restaurant, même aujourd'hui, que tu demandes un perdreau et qu'on te dise « il y en a plus ; votre voisin mange le dernier... » tu ne vas pas sauter à la gorge du type, et lui bouffer son perdreau, — tu demandes autre chose. A plus forte raison en est-il de même dans la société harmonienne où les mœurs sont autrement douces qu'actuellement.

Les habitations peuvent être classées en deux grandes catégories : les maisonnettes, avec jardin à l'entour, où logent un groupe d'amis ou une famille. Tout le confortable possible y est empilé : eau froide, eau chaude, salle de bains, lumière, chaleur, téléphone, jusqu'à des tubes pneumatiques, par où sont expédiées des provisions d'un volume pas trop énorme.

Dans ces chalets perchent ceux qui en pincent pour le « chez soi ».

D'autres habitations, en rapport avec des habitudes moins casanières, ont une vague ressemblance avec les « six étages » bourgeois, — ressemblance simplement extérieure, car à l'intérieur les chambres sont vastes et le plafond en est élevé. Puis, y a pas d'escalade à faire : les ascenseurs sont là pour vous monter et vous descendre.

Dans ces hôtels logent ceux que l'existence de famille ou de groupe ne botte pas ; leur vie est plus individuelle, car ils n'ont pas à s'occuper des menus soins de ménage auquel il faut faire face dans le premier genre d'habitations.

Inutile de dire que la domesticité est dans le seau : y a plus de larbins ! On se rend des services mutuels, sans attacher la moindre idée d'infériorité à tel ou tel travail : c'est un échange continu de bons procédés, — maintenant on rend service aux autres ; tout à l'heure c'est eux qui vous rendront service.

Ça a rudement simplifié la vie ; on ne voit plus de ces pimbèches, kif-kif les pouflasses de la haute, passer leur journée à se bichonner, se faire coiffer, essayer des toilettes gondolantes. Les relations ont une simplicité galbeuse qui ensoleille l'existence.

Cette disparition du désœuvrement bourgeois a donné un rude élan à la vie artistique et intellectuelle. Il n'y a pas d'individu qui, outre une profession manuelle l'occupant quelques heures, ne s'adonne avec passion à une œuvre artistique.

Sur les théâtres, magnifiquement amé-

nagés, des troupes d'acteurs volontaires jouent des pièces démouchetées.

De beaux bouquins, admirables comme impression, sont édités par des groupes, — toujours recrutés par affinité.

Des peintres qui, autrefois, n'auraient pas eu les moyens de se développer, donnent un libre essor à leurs aptitudes et accouchent de peintures mirobolantes. L'art officiel étant crevé avec son protecteur l'autorité, leur initiative n'est pas gênée dans les entournures par le respect du passé ou étouffée par l'enseignement des écoles.

En toutes les branches le goût s'affine, et le niveau cérébral s'élève bougrement.

Là où l'individu seul ne peut parvenir à créer son œuvre, il s'associe à d'autres et de ces groupements sortent de chouettes bricoles.

Ainsi ont été fouillées et sculptées les pierres des monuments et couvertes de lumineuses décorations toutes les surfaces libres : aussi bien les murs des salles d'attente des gares que ceux des restaurants et des grands halls de réunion.

C'est ça qui est rupin, les réunions ! Y en a partout et sur tout : littérature, sciences, art, améliorations sociales, etc. Chacun grimpe à la tribune et jaspine son avis en toute liberté ; y a naturellement pas de président qui lui coupe la chique. Ceux qui prennent la parole dégoisent leur boniment sans mages, ni flafas ; comme y a pas d'assiette au beurre où mettre un doigt, ils se bornent à expliquer clairement leur idée, sans chercher à fiche de la poudre dans les yeux des auditeurs.

C'est dans les réunions que les idées nouvelles sont d'abord émises. Celui qui lance une idoche dans la circulation se grouille pour grouper autour de lui des frangins qui l'approuvent. Quand il y a un noyau assez important, les gars passent à un autre genre d'exercices : ils publient sur la question des brochures, des journaux, des placards dont ils inondent le patelin.

Si l'idée est chouette, elle fait son chemin et dès que le demi-quarteron d'ini-

tiateurs a fait assez de recrues, on s'attèle à sa réalisation. Comme y a pas d'intérêts en opposition, les résistances qui se mettent en travers d'une application nouvelle sont minimales. En tous cas, jamais la majorité ne coupe la chique à la minorité, — on ne connaît plus ces sales divisions ! Du moment qu'un groupe — ne fût-il composé que de trois pelés et d'un tondu, — a quelque chose dans le ciboulot, ceux qui ne marchent pas avec pourront leur refuser aide et appui, mais jamais ils ne seront assez maboules pour leur foutre des bâtons dans les jambes.

—o—

— Fort bien ! Tu nous jactes ça en douce. Mais les loupiots ? Je voudrais bien savoir s'ils poussent kif-kif les champignons, avec un alignement social de ce calibre ? interroge l'Échalas.

— Tu t'imagines peut-être qu'on les laisse à l'abandon et que personne ne veut s'en occuper. Que tu es cruche !

Jamais les gosses n'ont eu autant de caresses que dans la société harmonique et ça se comprend : quand ils s'amènent, aucune arrière-pensée ne refroidit la joie de leur naissance ; ils ne sont jamais une charge, car les bouches nouvelles ne rognent la part de personne.

Lorsque le môme sort de sa coquille, c'est habituellement la mère qui le nourrit, secondée par des trifouillées de copines ; si la maternité ne lui dit pas, on ne lui jette pas la pierre et l'enfant n'est pas privé de soins pour cela ; il ne manque pas de bonnes femmes qui sont le contraire de ces mères insouciantes et qui ont l'instinct de la maternité rudement développé : elles se chargent du petiot et il est cajolé et dorlotté, je vous dis que ça !

Quand l'enfant tient sur ses quilles, son éducation commence. Oh ! mais, instruction et éducation n'ont rien de commun avec la dégoûtation baptisée « instruction obligatoire » par la république bourgeoise. Au lieu de chercher à gaver l'enfant, à l'empiffrer de récitations qu'il ne comprend pas, on s'occupe

d'éveiller son intelligence, de l'apprendre à penser et à réfléchir.

C'est d'abord dans les « jardins d'enfants », (un truc appliqué depuis belle lurette en Allemagne), qu'il s'instruit tout en s'amusant.

Plus tard, les deux sexes toujours élevés en commun, c'est mutuellement que les jeunes gens s'instruisent ; quand une question vient sur le tapis, ils la discutent et l'approfondissent, le plus ferré sur le sujet expliquant le fourbi. Quant à celui qui fait les fonctions de professeur, il n'est pour les élèves qu'un ami plus âgé se bornant à élucider un point obscur, à le faire mieux concevoir, — mais jamais il ne se targue de son savoir, jamais il ne fait acte d'autorité, jamais n'ordonne ou n'impose une leçon ou un devoir.

— Ah bien, ce que les gosses doivent être teignes ! s'exclame l'Échalas.

— Encore une erreur ! N'ayant pas de contrainte, n'ayant aucune règle à enfreindre, les gosses ne sont plus les polissons que tu crois. Ils n'ont plus cette méchanceté hargneuse qui les portait à faire de mauvaises niches et à torturer les faibles, — se vengeant ainsi de toutes les mistouffles qu'on leur faisait endurer.

Ils sont joyeux, turbulents, mais ils ont de grands espaces à eux et leurs rigolades ne gênent personne.

Quand ils sont dans les salles d'étude, ils discutent, — c'est fort bien. L'envie leur vient d'aller se promener ou jouer, — c'est encore bien. On considérerait comme un crime de gâter les pures joies de leur premier âge par des interdictions aussi idiotes qu'inutiles.....

Ah, mes amis, je vois encore des tapées de choses... Mais, tout vous dégoiser est impossible... Et puis, j'en peux plus, je suis lasse...

— Bois un coup, ma fille, ça te remettra le cœur en place ! »

Au fait, la somnambule n'avait pas tort d'être éreintée ; ç'eût été mille de la cramponner davantage.

— Tonnerre, tu nous as rudement tourneboulé avec ton histoire, réplique l'Échalas, en reposant son verre qu'il



Qui sème...



ne récolte pas



Comme quoi le travail....



est un trésor!

venait de siffler d'une goulée. Seulement, hélas, y a un sacré cheveu : on ne verra pas ça !

— Heu, heu, qu'en sait-on ? Qui peut dire ce que nous réserve demain ? Écoutez, faut jamais désespérer du temps présent : si avachi, si loin de toute grande pensée que semble le populo, faut pas croire qu'il est vidé et qu'il n'a plus rien dans les tripes. Tout les jours du sang nouveau vient vivifier l'humanité ; tous les jours de nouvelles générations poussent.

Ne désespérons pas !

Tenez, un exemple : en 1783, peu avant sa mort, un bougre rudement épanté, Diderot, découragé, écœuré de voir que la pourriture montait, gangrenant de plus en plus la France, prédisait la putréfaction complète : pour lui c'était un peuple foutu !

Eh bien ! six ans après, ce peuple que Diderot avait cru masturbé, fini, vidé pour toujours, fichait la Bastille en bas,

et, continuant le mouvement, faisait valser les aristos et coupait le cou au roi...

Ne désespérons pas !

Sur ce, buvons une dernière verrée à la santé de cette société galbeuse que la frangine a reluqué dans le lointain... Buvons à sa prochaine venue!...

Et maintenant, je vous plaque ! »

— 0 —

Quand j'eus dévalé de la roulotte, il était bougrement tard ; la fête était bouclée, on n'entendait sur les trottoirs que les bottes des flicards se trainaillant à la recherche d'un bistrot entr'ouvert, — pour se faire rincer.

La tête farcie de tout ce que je venais d'entendre, je me suis rentré dans ma tanière, — et toujours me revenait la question :

« Quand ça viendra-t-il?... Quand ça viendra-t-il?... »

Chant d'Harmonie

Air de : *Les Petits Chagrins*

I

*En vrai compagnon, tu le sais,
En libertaire, je t'aimais
Sans nulle chaîne;
Que tu sois lassée avant moi,
Que je t'aime encore — et plus toi.
Voilà ma peine.*

II

*De nos jours, la Société
Regarde l'infidélité
Comme un scandale.
Nos descendants s'esclafferont
Lorsqu'en amour ils connaîtront
Cette morale.*

III

*Car le cœur est fait pour aimer,
Nos sens ont besoin de goûter
La douce ivresse;
Mais risible il est de penser
Que même coupe doit verser
Le vin tendresse.*

IV

*Que chacun aime à sa façon !
La grande loi d'attraction
Seule est féconde.
Laissons l'amour en liberté
Fonder par pure affinité
Un nouveau monde.*

V

*Alors, adieu, peines et pleurs
Remords, angoisses et douleurs.
La jalousie
Disparaîtra spontanément
Pour faire place en un moment
À l'harmonie.*

VI

*Hâte-toi, jour trop attendu
Pour toi, nous aurons combattu
Heure bénie !
Où les humains s'entr'aimeront,
Libres, égaux, heureux, vivront
En anarchie.*

La Loi des Salaires

C'est ce titre, en guise d'étiquette, que les sociaux à la manque ont collé sur une bourde en circulation depuis un demi-siècle. Et nom d'une pipe, cette bourde s'est tellement infiltrée partout que des bons copains l'acceptent comme parole d'évangile.

Pour rendre la « loi des salaires » compréhensible, faut expulser de son sein tous les mots chientifiques, dont Basile-Guesde l'a assaisonnée, — ça fait, on l'énonce ainsi : « Y a pas mèche que le salaire d'un prolo dépasse le minimum qui est juste nécessaire à son existence et à sa reproduction. »

Afin de prouver la chose, les sociaux à la manque comparent l'ouvrier à un paquet de marchandise : « Le prolo, dit Guesde, subit la loi de l'offre et de la demande, kif-kif les pommes de terre ou la cotonnade : si, au marché, y a abondance de marchandise, elle se vend à bon compte. — si la même marchandise est rare son prix monte. Pour l'ouvrier, c'est le même tabac! »

Y a rien qui cloche, tant que l'ouvrier consent à être une marchandise : tant qu'il courbe l'échine, encaisse les coups de pied dans le cul, essuie les glaviauts et répond « merci! » la loi des salaires est en plein exacte.

Par exemple, c'est plus ça, dès que le bougre a soupé d'être un outil. A ce moment, intervient un élément nouveau que Guesde est trop myope pour avoir aperçu et qui culbute son raisonnement : la volonté, le nerf, l'esprit de rebiffe de l'exploité!

Si peu que ça soit, ça tient de la place, nom de dieu!

Si peu que ça soit, ça fausse la loi des salaires.

On a beau seriner que, fatalement, les prolos doivent subir les caprices patronaux, que nos exigences ne peuvent aboutir car, le singe nous tenant par la famine, nous ne bataillons pas à armes égales....

Il n'en est pas moins vrai que si dans son serrage de vis, l'exploiteur ne rencontrait pas la résistance, — si petiote qu'on l'imagine — de notre biceps, il irait plus loin qu'il ne va. Donc, même quand elle est obligée de plier sous la force, la volonté ouvrière a fait entrer dans la fixation du salaire un élément qui est totalement de sortie quand on discute le prix d'un boisseau de pommes de terre.

Toutes les grèves, depuis les plus pacifiques, jusqu'à celles où les frangins y mettent le plus d'ardeur, en sont un exemple : elles empêchent les patrons de faire dégringoler les salaires à des prix plus que dérisoires.

Ce qu'on serait dans de sales draps, si on n'était pas toujours sur le qui-vive! Ah malheur, on aurait vite sur le râble une égalité de paye bougrement infecte.

En ne tenant pas compte du biceps qui, sans fin ni cesse, intervient pour empêcher la dégringolade, on ne s'explique pas comment, depuis le temps que la loi des salaires pèse sur notre dos, elle ne nous a pas

réduits, depuis belle lurette, à ne bouffer que des briques à la sauce aux cailloux.

Or, puisque nous n'en sommes pas encore là, qu'en conclure, sinon que la loi des salaires n'agit pas comme on le prétend? Donc qu'elle est une bourde.

Elle fait d'ailleurs son métier de « loi » dans de sales conditions : il s'en manque bougrement qu'elle explique toute la mécanique des salaires.

Ainsi, pourquoi dans un atelier, un prolo qui est garçon touche-t-il la même paye qu'un prolo qui a six gosses à faire tortorer? Leur mini-

num devrait être différent, puisque leurs besoins le sont.

Pourquoi encore tant de niguedouilles foutent-ils de l'argent aux caisses d'épargne? (Ils feraient richement mieux d'utiliser cette belle galette à se caler les joues et à se donner du bon temps... mais passons!) s'ils économisent, c'est donc que leur paye dépasse un tantinet le fameux minimum?



Tête de Turc patronale : Thermomètre des Salaires

D'après la loi des salaires, chaque fois qu'un prolo, en se serrant le ventre, arrive à économiser deux sous, illico le singe devrait rogner sa paye d'autant.

Pourquoi, dans une même profession, (les conditions sociales étant identiques), arrive-t-il qu'on est payé dans un endroit moins que dans l'autre ? Pourquoi voit-on de ces différences d'un atelier à l'autre, dans une même ville ou un même quartier ? Ça tient au plus ou moins de rouspétance des camarades et à une chiée d'autres motifs, — tous étrangers à cette sacrée loi des salaires !

—o—

Y a pas à tortiller, nom de dieu, nous pouvons nous appliquer le proverbe : « comme on fait son pieu on se couche ! »

Si nous sommes énergiques, si nous faisons preuve de nerf, le patron file doux : il n'ose pas rogner les salaires et allonger les heures de turbin.

Au contraire, plus nous serrons les fesses, plus nous baissons le caquet, plus le galeux le prend de haut — et moins il s'épate pour nous mener à coups de trique.

Aujourd'hui, les capitalos s'en vont installer des bagnes industriels au mitan des campagnes et em-

bauchent les pétrousquins auxquels ils aboutent à peine vingt sous par jour. Les malheureux vivent comme ils peuvent : ils bouffent des pommes de terre, s'arrosent de Château-la-pompe et ne connaissent la bidoche que de réputation.

Croyez-vous que leur panse diffère de celle des prolos de Paris, au point qu'elle refoulerait sur la soupe et le bœuf ?

M'est avis que non, mille pétards !

Seulement, comme les pauvres campuchards ont les boyaux de la tête farcis d'ignorance et d'esprit de soumission, ils ne savent pas par quel bout s'y prendre pour rogner les griffes à leur exploiteur.

D'autre part, faudrait être une belle fleur-de-gourde pour supposer que c'est parce que les singes ont les Parisiens à la bonne qu'ils leur crachent une paye si supérieure à celle que palpent les prolos des campagnes.

Foutre non ! S'il ne tenait qu'à eux, ils nous auraient vite réduits à accepter le même minimum, — mais y a rien de fait !

Et cela, non pas parce que notre ventre a des yeux plus grands, mais bien parce que nous avons plus de jugeotte et plus de nerf et que, conséquemment, nous offrons davantage de résistance.

BARBIEUX LE BRACONNIER

Au pays du cidre, il y a un petit patelin baptisé Forges-les-Eaux où, chaque année, un demi-quarteron de femelles bourgeoises s'en vont sucer de l'eau rouillée.

Paraît qu'après ce traitement au jus de clous, elles ont des chances de gagner un polichinelle au petit jeu de société.

La renommée de ce sirop de grenouilles date d'une certaine pimbeche qui s'appelait Anne d'Autriche — ni plus ni moins ! — et qui avait pour cocu en titre un grand benêt nommé Louis XIII, plus connu sous le nom de « La Tapette à Cinq-Mars ».

Ils avaient beau se frotter le lard dans des grands pieux à baldaquin, pas moyen d'accrocher un gosse : la graine de roi ne voulait pas prendre !

Ça ne faisait pas l'affaire d'un grand mec de l'époque, un cardinal qui était presque aussi féroce que Gallifet et qui craignait d'être foutu à la porte si les patrons venaient à manquer.

Pour lors, voyant que « la Tapette à Cinq-Mars » ne pouvait pas en foutre un coup, il emmène les prédécesseurs de Félisque dans un coin perdu, où il n'y avait pas encore de garde-champêtre pour protéger la vertu des pommiers, — précisément à Forges-les-Eaux.

Une fois-là, il prend le roi par un bras, le secoue comme un prunier et sur un ton aussi sec qu'un parchemin, il lui dit : « Élève Louis XIII, allez voir là-bas sous le pommier si j'y suis.... et priez l'Esprit-Saint de vous remonter le moral.... »

Le Capet s'en alla flâner, en se grattant où ça le démangeait, — juste au front, nom de dieu !

Pendant ce temps, mon bel Armand se livrait à des passes bougrement magnétiques sur la personne de la gotton royale... Quand l'affaire fut dans le sac, il siffla Louis XIII, lui colla sa gonzesse toute chaude dans les bras et leur dit : « Allez-y, mes enfants, et grouillez-vous ! Vous avez dix minutes, montre en main, pour me fabriquer un Louis XIV grande largeur.... »

Et voilà comment fut perpétré un des plus grands goinfres des temps anciens, et avec ça, sale comme un pou ! Ce qui ne l'empêchait pas d'être crapule autant que pas un — celui qu'on surnomma le Roi-Soleil parce qu'il avait du bobo à sa lune fessière.

Mais, nom de dieu, c'est pas cette couillonade que je voulais dégoïser.

Voici où je voulais en venir :

Il y a deux ans, dans ce même patelin, deux terrassiers étaient en train de creuser un puits. Mal outillés, ils travaillaient comme des lapins : creusant des pattes, creusant du pic, enlevant des terres dans un panier, — une misère quoi !

Quand je dis qu'ils étaient deux à masser dans cette taupinière, je me gourre ; y en avait qu'un : l'autre était l'entrepreneur, Mossieu Solive, qui surveillait son homme, un pauvre débard nommé Martel.

Le bougre était d'attaque, taillé dans le chêne ! Il turbinait à 1,7 mètres de profondeur, quand le terrain se mit à souffler du gaz carbonique, kif-kif une outre dégonflée. Mossieu Solive se tire des flûtes et engage l'autre à se barrer à sa suite, — mais le gas s'acharne à la besogne, crainte de perdre sa journée. Quand il veut se fuiter il est trop tard, un vertige le prend, il tombe les quatre fers en l'air.

Solive, ne voyant rien venir, ni homme ni panier, gueule sur le bord du trou ; pris de trac, il appelle les voisins, se fait accrocher et tente d'aller reluquer ce qui se passe en bas ; mais, dès qu'il sent que l'air lui manque il crie et gigotte comme un poulet : on le remonte !

La foule s'amasse — et quelle foule ! — un tas d'andouilles ficelées, des Normands aux doigts crochus, tous plus ou moins proprios, parmi lesquels pas un n'aurait risqué sa peau pour le pauvre bougre qui râlait dans la fosse.

Au lieu de faire quelque chose, ces capons-là se foutent à courir le pays, cherchant les pompiers, le maire, le médecin et même les gendarmes.

Les autorités constipées ne bougent pas. Ça, c'était certain ! Le médecin n'était pas

levé, un autre vise-au-trou avait filé à la chasse.....

Enfin, les pompiers s'amènent avec..... une pompe à incendie !

Zut, pas de veine !

—o—

Pendant ce temps, Martel cassait sa pipe, et les campluchards s'excusaient de leur lâcheté en chuchottant que ce n'était pas un grand malheur, que Martel était un propre-à-rien, un sans-le-sou, — ce qui, pour ces salops, est la dernière insulte.

Le cadavre du pauvre bougre serait encore au fond du puits, si tout à coup un de ces tristes moineaux n'avait eu une idée :

« Allons chercher Barbieux ! » qu'il dit.

Et tous en chœur : « Tiens, nom de dieu ! allons chercher Barbieux ! On le fera descendre. Il descendra. C'est un risque-tout, un abruti ; il n'a rien à perdre, il peut bien faire ça, lui Barbieux ! »

Barbieux, c'est un riche fieu qu'en temps ordinaire les campluchards proprios n'ont pas à la bonne. Il chipotte par ci, il braconne par là...., enfin il vivote comme il peut. — en chien maigre, — mais pas en

porté assurément comme ces gros Normands foireux.

En voilà un qui est en coquetterie avec la gendarmerie, et avec le garde-chasse donc ! Ah jarnidieu, ce qu'il leur en a fait bouffer des kilomètres ! Il serait une gironde fille que ces marloupins ne le serreraient pas de plus près.

Heureusement, le gas se fout pas mal d'eux, bougrement plus que d'une crotte de lapin.

Pas moins le Barbieux s'amène : il traite les proprios, les culs-terreux, les épice-mards, toute



Les oiseaux du ciel ont leurs nids, les faucons ont leurs tanières... seuls les prolos vagabondent dans la vie, sans feu ni lieu !

la séquelle, y compris les autorités, de sacrés feignants, — et, sans barguigner, il se fait descendre illico dans le trou : il accroche lestement le corps de Martel après la corde et remonte avec, guère plus gaillard que le cadavre qu'il ramenait. Il était déjà violet, il tournait de l'œil. Baste ! Après quelques frictions il n'y paraissait plus.

Mais pour Martel, y eut pas mèche : il était bel et bien crampsé.

Les canards bourgeois n'ouvrirent pas le bec de cette affaire, parce que les « accidents du travail » ça les dérange toujours dans leurs méridiennes et qu'il est inutile de troubler la digestion des pèins-de-truffes par l'éloge d'un gredin comme Barbieux..

—o—

Y a bougrement à ruminer sur cette histoire là. En effet, elle nous prouve que ceux qu'on appelle des chenapans sont, pour la plupart, des gas ayant plus de poil au ventre que tout le troupeau des enrégimentés sous le torchon de la mère Loi.

Le même sentiment qui les porte à rouspéter contre l'hypocrite vertu d'une société pourrie jusqu'à la moelle, provoque chez eux, à l'occasion, des actes de courage et de dévouement

qu'on ne peut espérer des autres, — sortes de limaces baveuses qui se trainaient dans les sentiers étronneux de l'intérêt bien entendu.

Si on avait pensé à Barbieux un quart d'heure plus tôt, Martel n'aurait pas cassé sa pipe...

Oui, nom de dieu !

Ohé, les bouffis, réfléchissez à ça : dans toute la ville, et même ailleurs, y avait qu'un homme capable de risquer sa peau pour sauver son semblable — et celui-là était un hors-la-loi !

Ohé, les bourgeois : la mort de Martel ne vous gonfla pas les yeux et vous avez continué à reluquer le Barbieux de travers...

Cela prouve que les fistons que vous traitez de brigands, sur qui vous bavez à plus en finir, sont meilleurs que vous n'êtes.

Ce que j'en dis, ça a déjà été dit et redit.... Mais voilà, les vérités toutes simples sont les plus difficiles à comprendre, — et cela parce que vous autres, les chameaux de la haute, vous emberlificotez tellement les choses que vous faites perdre le nord au populo.

Ah oui, chameaux, vous êtes forts pour nous embistrouiller !

Le malheur, c'est que les Barbieux sont trop clairsemés. Si on les remuait à la pelle, les bons bougres seraient à la noce.

L'ENFER

A Biribi, c'est là qu'on creve
De soif et de faim ;
C'est là qu'il faut marnier sans trêve
Jusqu'à la fin...

(A. BRUANT.)

Chaque année on arrache 200.000 jeunes gas à leur patelin, à leurs familles, à leur bonne amie, histoire d'aller faire le jacque à la caserne et monter la garde devant les coffres-forts capitalos.

En entrant, faut déposer ses frusques de pékin, et aussi tout sentiment de dignité et de justice. Là, y a plus mèche de se pousser du col, de se croire quelqu'un : les fistons ne sont plus qu'un matricule !

On leur colle sur le râble une bonne grosse capote, taillée en sac ; s'ils sont grands, faut qu'ils enfouissent leurs guibolles dans un grim panton trop court ; s'ils sont maigres, on les habille d'un pantalon d'hippopotame ; pour ce qui est de la tunique, elle va comme elle peut ; quand au képi, en prévoyance d'un rétrécissement, on le choisit toujours deux fois trop grand.

Aussi, mince de touche qu'ont les pauvres truffards ! Le gorille du Jardin des Plantes frime mieux qu'eux.

Une fois frusqués, on leur apprend à marcher, à parler, à saluer... Ça vous épate ? C'est pourtant exact, nom de dieu ! Rien de tout ça ne se fait comme dans le civil : ainsi, pour parler à un gradé faut des salamalecs qui demandent huit jours d'études spéciales, — c'est très compliqué !.. Pour le reste, c'est kif-kif bourriquot.

Ces couillonades sont combinées pour faire tourner les bleus en bourriques et les vider de tous les sentiments humains : le but est de les pétrir pour les rendre chair à mitraille, bidoche à cravache.

—o—

Ceux-là, qui, au bout de leurs trois ans, s'en

viennent retrouver les copains peuvent s'estimer bidards.

Combien de jeunes emballés qui, à l'époque du tirage au sort, s'enrubannent sur toutes les coutures, se cuisent abominablement, braillent à pleins poumons des rengaines patriotiques, et qui, une fois arrivés au régiment, y trouvent un sacré cheveu !

C'était pas ça qu'ils avaient rêvé : pour lors, ils déchantent vivement.

Ils trouvent abrutissant de cirer la semelle des godillots, en ayant bien soin qu'il n'y ait pas de cirage sur les clous ; ils ne comprennent pas qu'on leur donne des gants et pas de chaussettes ; ils trouvent idiot de rouler leurs draps et de bâtir leur pieu carré comme un billard, tellement que le soir y a pas plan de se coucher sans refaire le lit de fond en comble ; ils se demandent pourquoi ils ont deux serviettes : l'une qui ne doit jamais sortir du paquetage, l'autre que le règlement exige accrochée à un clou, toujours propre, jamais froissée !

Ce qui les horripile et les dégoûte profondément, c'est d'exhiber leur carcasse à un major aussi rouspéteur qu'ignorant qui, sous prétexte de visite de santé, les palpe, les retourne, les farfouille jusqu'au fin fond !

Alors qu'arrive-t-il ?

Un beau jour, à l'exercice, le sergent ou le cabot les engueule et les punit pour « mollesse à l'exercice. » N'y tenant plus, un pauvre bougre, exaspéré, jette son fusil à terre et leur crie dans la gueule : « Merde ! Je marche plus..... »

Oh ! alors, savez-vous ce qui l'attend ?

..... Le baigne ! Oui, le baigne ! pour une parole lancée en l'air, qui n'était que la réponse aux provocations du gradé lui rengainant : « Mais, manœuvre plus sec, abruti.... Quelle est donc la vache qui t'a poudu ?..... Elle aurait mieux fait de se le torcher avec un rasoir..... »

Et ceci n'est que le boniment courant ; quand ces messieurs lâchent la bonde, — les grandes eaux, — c'est autrement carabiné !

Le malheureux qui a dit « merde » à un gradé est illico collé en cellule ; puis on le traduit devant un conseil de guerre, sous l'inculpation d'outrages par paroles, gestes ou menaces envers un supérieur, pendant ou à l'occasion du service.

Le conseil se compose habituellement d'un colonel et de deux officiers, — c'est les juges ; un autre officier, séleux, hargneux, fait les fonctions de commissaire du gouvernement, — c'est l'avocat bêcheur ; en face

un tout jeune officier, qui se recroqueville, se rapetisse, serre les fesses devant ses supérieurs, remplit le rôle de défenseur.

Ah, le pauvre troubade.... son affaire est claire : dix ans de travaux publics !

Seulement, si le griffeton a foutu sa main sur le gniass au sous-off, le cas s'aggrave, — ça change !

N'ignorez pas que le soldat est considéré par ses chefs comme un bétail de race très inférieure ; n'ignorez pas non plus que souvent, très souvent, lorsque pareil cas se présente, c'est le gradé qui a frappé le premier. Dans tous les cas, que ce soit l'homme ou le sous-off qui frappe le premier, le soldat est toujours condamné, — le gradé jamais.

Il me souvient que moi-même je fus témoin au Conseil, dans une affaire de voies de fait envers un supérieur. Voici dans quelles conditions cette histoire arriva :

C'était au moment de l'appel du soir. Le cabot, accompagné du sergent de semaine, faisait l'appel ; tous les types qui ne pionçaient pas étaient debout au pied de leur lit : « Un tel ! Un tel !... » braillait le cabot. « Présent ! Présent ! » faisaient les gas.

Arrive le tour d'un type que le sous-off avait dans le nez : « Lardin ! » aboie le cabot. « Présent ! » répond l'autre. Le sergent, qui le guignait, l'engueule : « Bougre de cochon, en voilà une tenue pour l'appel ! Vous aurez quat' jours. »

— Mais, pourquoi ? interroge Lardin.

— Caporal, rebiffe le sergent, vous me conduirez cet homme à la boîte pour avoir répondu.

Le sergent parti, vous pensez si le type renaudait : « Oh ! qu'il marmonnait en prenant son couvre-pieds pour aller à la boîte, parce que ça a une sardoche d'argent sur la manche, ça fait son malin... »

Le cabot, qui pigeait le coup, se fout à faire un pétard monstre : « Vous insultez les cadres, qu'il beuglait. Moi, je fais partie des cadres... Je vais vous porter deux jours qui feront des petits. »

Comme la victime protestait, le cabot de gueuler plus fort : « Taisez-vous, que je vous dis. Mettez les mains dans le rang quand vous me parlez !... Je suis votre supérieur... Joignez les talons, m'entendez... les mains dans le rang, les mains dans le rang !

— Mais elles y sont !

Lardin n'avait pas fini cette réflexion que le cabot fonçait sur lui et lui détachait un gnou en pleine poitrine. Le type riposta...

En un clin d'œil on les sépara et Lardin fut conduit en cellule, — à poil.

Moi, j'étais couché; de mon pieu, je vis toute la scène et après l'incarcération du malheureux, je fus vivement indigné quand j'entendis les troubades commenter le fait. Les anciens hochaient la tête, disant : « Il aurait mieux fait de mettre un clou à son bec et d'aller en peinard à la boîte; pour sûr qu'il va tourner... »

— C'est dix ans sur le coin de la gueule, faisait un autre.

— Vous êtes pas fiers, vous autres, répondait un ancien. C'est rare si c'est dix ans... la mort! Oui, la mort : douze balles dans la peau... »

Alors, je criai : « Pas vrai, puisqu'on l'a frappé le premier! »

— Vouï, vouï! répondirent de chouettes zigues, on l'a frappé le premier, ce serait pas juste... » Mais, d'autres qui guignaient les faveurs des galonnés ou la ballade à la ville où siège le Conseil, — y en a partout de ces piats-culs, en trop grand nombre! — se mirent à gueuler : « C'est pas vrai. Et d'abord il n'avait qu'à aller à la boîte, sans rouspéter, et réclamer ensuite. »

Voilà jusqu'où on descend dans l'avachissement! Comme rigolade on aide à l'emprisonnement d'un camaro, — il n'en faudrait pas lourd pour qu'on vous amène à fusiller votre frère, à éventrer votre mère!

Le lendemain, un troubade écrivit au commandant de la compagnie, lui racontant l'exacte vérité.

Pour le guérir de son initiative pour toute réponse, il eut soixante jours de prison, dont vingt-huit de cellule de correction, pour

« avoir adressé directement à un officier, une lettre considérée comme injurieuse à l'égard de certains gradés de la compagnie. »

C'était le 27 août 1891.

Deux mois après, Lardin passait au conseil de guerre. Nous étions cinq témoins qui affirmions qu'il avait été frappé le premier, — aucun n'était favorable au caporal. Chose inouïe, nous vîmes le moment où l'accusé allait être acquitté!... Mais le commissaire du gouvernement se leva; voici son dégoisement, en substance : « Faut condamner Lardin, messieurs... Mettons, si vous le voulez, que les faits n'aient pas eu lieu pendant le service; donc, au lieu de le fusiller, nous l'enverrons aux Têtes de Veaux... Qu'allons-nous devenir, nous autres officiers, si nous laissons frapper les caporaux? !... »

Lardin s'en tira avec le minimum : cinq ans de travaux publics.

J'ai oublié le nom de cet officier, — et je le regrette! — ce doit être le même qui, quelques semaines avant cette affaire disait à ses camarades, en prenant l'absinthe : « Cette après-midi, je dois requérir contre un zéphir, si je le fais condamner à mort, je vous paie à dîner ce soir. »

— 0 —

Après ce dégoisement nécessaire sur l'antichambre de l'enfer, — venons à l'enfer lui-même :

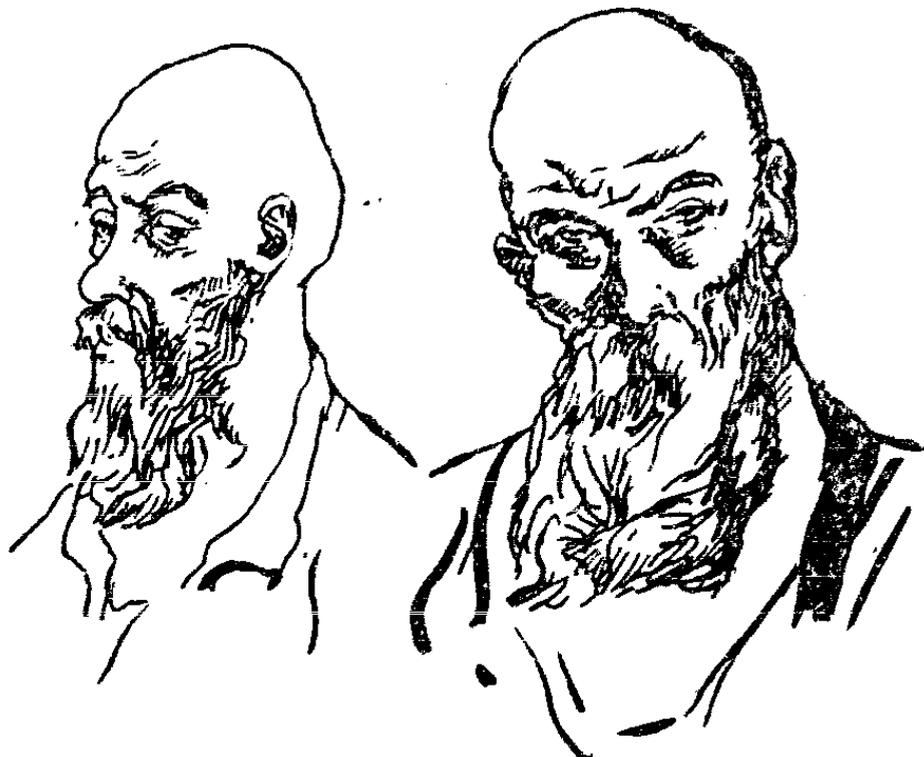
On se trompe, lorsqu'au sujet d'un griffeton qui vient de passer au tourniquet on dit qu'il est à Biribi.

Biribi! y en a tellement de Biribis! les *Têtes de Veaux*, les *Pégrions*, les *Camisards*, les *Moignons*, les *Zéphirs*.

Examinons ces diverses catégories infernales à queue leu-leu :

Les Têtes de Veaux. — Ce sont les *Ateliers de Travaux Pu-*

blics où sont expédiés, pour y purger leur peine, tous les hommes condamnés, par le conseil de guerre, pour délits militaires, tels



Types de *Têtes de Veaux*

que voies de fait, outrages, violences, sommeil en faction, etc.

L'uniforme est complètement noir; le képi, noir également, a une grande viscope qui dépasse le bout du nez de la longueur de la main. Les détenus n'ont pas la figure rasée, mais en compensation on leur rase la tête, d'où leur nom de « Têtes de Veaux. » Au bout de six mois quelques-uns peuvent attraper les insignes de bonne conduite: ils portent alors un petit liseré rouge au collet du bourgeron de drap et peuvent laisser pousser leurs cheveux de quelques millimètres!

Il y a six ateliers semés de droite et de gauche en Algérie: chacun peut contenir 5 à 600 têtes de veaux.

Les hommes sont soumis principalement aux travaux des routes: on râle sur leur maigre salaire une somme déterminée par l'atelier, versée au gouvernement pour rémunérer leur « entretien », presque les deux tiers. Le restant est divisé en deux parts: l'une pour les frais de cantine, l'autre va constituer une masse qui sera versée au pauvre diable à sa libération.

Les Têtes de Veaux ont des punitions terribles; mais malgré tout, le régime est un peu plus doux qu'aux Pénitenciers.

Beaucoup, en dépit de cette soi-disant douceur, n'en sortent jamais: il y a des individus qui ont accumulé sur leur tête une telle kyrielle d'années à tirer que plusieurs vies humaines n'y suffiraient pas. Il n'est pas rare d'en voir qui ont plus d'un demi-siècle à faire.

L'amnistie de 1889 renvoya des vieux de soixante et soixante-dix ans, — qui avaient donc passé dans ces galères une quarantaine d'années — et qui auraient dû y rester au moins autant pour finir les peines qui s'étaient accumulées sur leur dos.

— 0 —

Les Pégrïots. — Au Pénitencier sont envoyés les condamnés pour délits de droit commun; on y va aussi pour abandon de poste, refus d'obéissance, désertion, etc.

Le séjour aux Travaux Publics et aux Pénitenciers ne compte pas sur le congé; à leur libération, les détenus sont versés aux *Bat. d'Af.* ou aux *Compagnies de discipline.*

L'uniforme des « Pégrïots » est entièrement gris, le képi a aussi la grande viscope, mais il est orné de liserés jaunes. On ne leur rase pas la tête, mais la face.

Ils font toutes sortes de travaux. Ainsi une partie de ceux qui sont à l'atelier situé à

Bône, vont travailler à la mine de Mokta. Là, sous l'œil vigilant des chaouchs armés de revolvers, il faut qu'ils abattent un minimum de quarante-deux sous de turbin, — cette somme est versée à l'Etat: c'est l'émaragement. Ce qu'ils produisent, au dessus de ce minimum, est pour eux, à leur libération.

En trimant, sans fin ni cesse, ils parviennent à réaliser un bénéf qui varie de six à huit sous par jour.

Leur vie dépend entièrement du chaouch qui les garde. Malheur à eux, s'ils ont à faire à une brute!

Voici un assassinat qui a été commis dans un Pénitencier, par un sous-off nommé Crossetti:

C'était dans un détachement, à Mech-Meïa, à environ dix kilomètres d'Aïn-Beïda, en Algérie. Dans ce détachement il y avait pas mal de « voyageurs (1). » Aussi, le chaouch déployait un zèle de tigre et donnait une consigne féroce aux tirailleurs chargés de garder les Pégrïots.

Un soir, après le turbin, un pauvre gas nommé Benne, ayant la dysenterie, sortit de sa tente pour soulager un tantinet ses entrailles: il ne pouvait pourtant pas faire au nez des camaros! Pas sitôt sorti: Pan! Pan!... Benne s'affaisse avec deux balles dans la peau! Une avait traversé la cuisse, la deuxième s'était logée dans le bas-ventre; les coups de feu avaient été tirés de si près que les frusques du malheureux en étaient roussies. On le colla sur une carriole pour le transporter à Aïn-Beïda; il mourut avant d'arriver, en demandant à boire.

Quant à son assassin il fut récompensé de son crime: on le nomma soldat de première classe.

Les Camisards. — Nous voici au vrai Biribi: les *Compagnies de discipline.*

Vont là, les types qui tirent à cul et qui font de la rouspétance dans les régiments. On n'y part pas en vertu d'un jugement régulier du conseil de guerre qui, — si partial et sanguinaire qu'on l'imagine, — offre au moins une très vague garantie, non! On y

(1) Les *Voyageurs* sont des types qui ont pris le parti de passer leur existence à Biribi: ils font une fugue, tirent une bordée, désertent à l'intérieur... vont en cellule, passent au conseil, — et les années s'accumulent sur leur casaquin. Mais, ils s'en tamponnent le coquillard et prennent leur supplice à la rigolade.

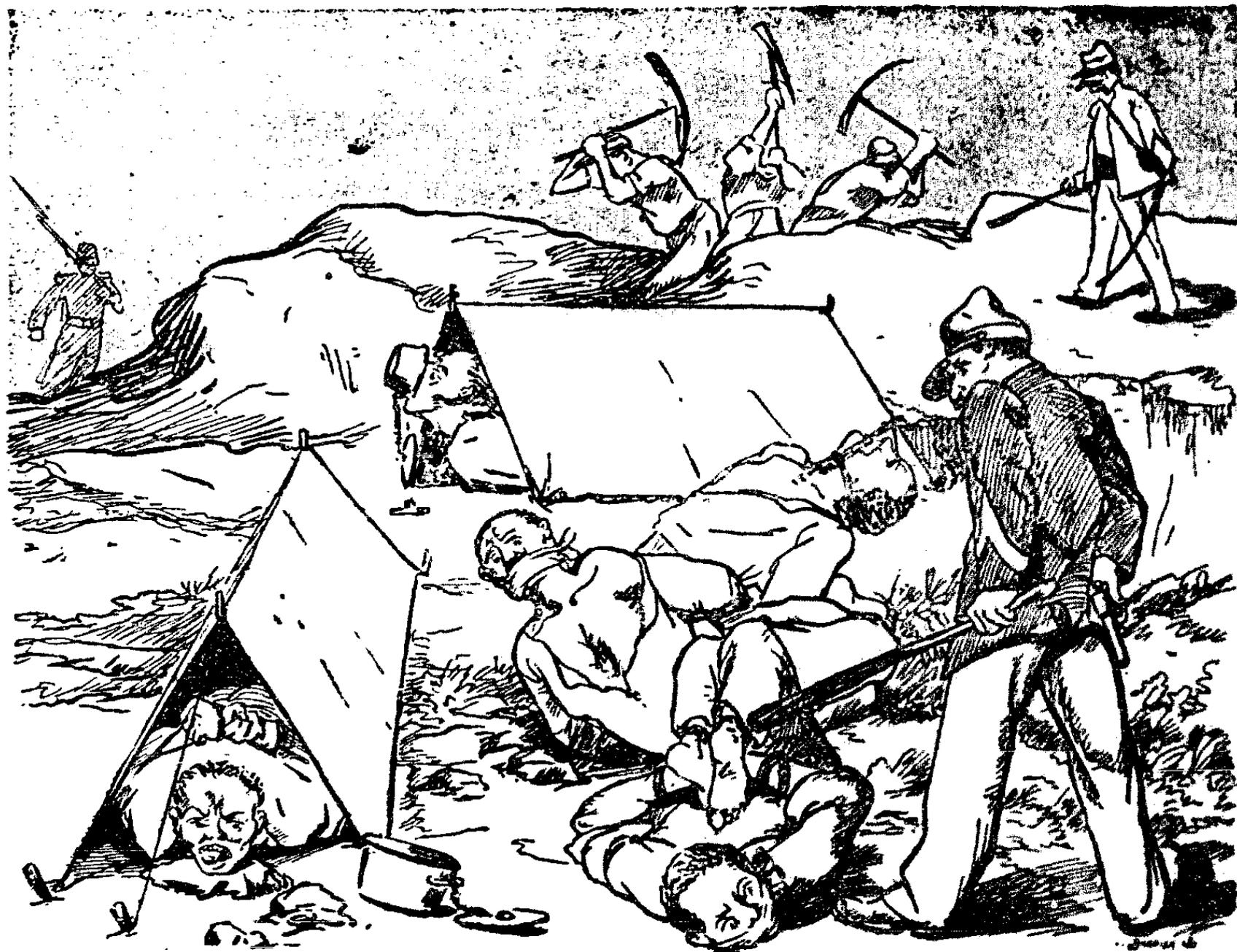
va en vertu de l'unique décision du conseil de corps : quand on a accumulé de 60 à 80 jours de prison, on est mûr pour Biribi ; un colon et quelques gradés se réunissent (c'est le conseil de corps) ils feuilletent le folio de punitions et sans discussion contradictoire ils prononcent : « Bon pour Biribi ! »

Les camisards, de même que les pégriots

ont la figure rasée ; ils ont l'uniforme gris et l'éternel képi à large viscope.

Ils travaillent comme des chevaux et sont terriblement malmenés.

Les peines corporelles y sont en grande vogue, — de même qu'aux pégriots et aux têtes de veaux, pour un rien on bouffe de la salle de police, de la prison, de la cellule, et comme nanan, y a les *fers*, la *crapaudine*,



Le Tombeau — La Crapaudine — Le Bâillon

le *bâillon*, le *tombeau* et dans certaines compagnies le *silo*.

L'homme aux *fers* a les jambes prises dans deux anneaux, glissant dans une longue barre de fer, construite pour pouvoir embrocher par les pieds une douzaine de malheureux ;

A la *crapaudine*, pieds et mains sont ramenés et tordus en arrière et ligottés ensemble sur le dos ; le supplice étant horriblement douloureux, pour étouffer les plaintes, on le panache du *bâillon*.

Le *bâillon* : un piquet de tente placé en travers de la bouche ou agrémenté d'un mouchoir par dessus ; une énorme patate, ou bien une grosse pierre, fait l'office de bâillon.

Le *tombeau* est une tente, très basse, en triangle, ne mesurant que 40 centimètres de la base au sommet où le patient est couché à plat ventre, le menton sur un caillou, les mains ramenées derrière le dos, — et toujours ligottées !

Inutile de dire que pour manger, ou

pour boire, les malheureux ne sont jamais détachés : leur gamelle est posée à terre et ils lappent en chien, comme ils peuvent... s'ils renversent la pitance, tant pis pour eux, ils se brossent !

Le *silo* est un trou en entonnoir où on vous descend, et où on vous laisse croupir des semaines, dans la vermine et la saleté...

Si, au bout d'un an, le camisard a été docile, a courbé l'échine, a subi sans broncher les pires avanies, pour le récompenser de sa « bonne conduite » on le reverse dans un régiment.

Par contre, si le gars est « forte tête », si

sa conduite laisse à désirer, on l'expédie aux *pionniers*. C'est kif-kif les camisards, — mais en plus dur. Si, une fois là, le bougre persiste à déplaire aux chaouchs, on l'envoie aux compagnies disciplinaires coloniales, aux *cocos*.

Là, c'est le nec plus ultra de la férocité ; c'est la fin de tout !... Ceux qui en reviennent peuvent, sans forfanterie, proclamer qu'ils reviennent de loin !

—o—

Les Moignons. — Ceux-là sont partie du vrai Biribi ; leur quartier est à Aumale, en



La Cellule. — Prisonnier « habillé en civil »

Algérie. On y envoie les types qui se sont mutilés pour ne pas être soldats, — leur nom l'indique. Ils sont d'ailleurs peu nombreux.

—o—

Le Bat d'Af. — Le Bataillon d'Afrique, ou les *Zéphirs*, ou les *Joyeux*, c'est toujours du Biribi si l'on veut.

Là, y a de tout : fils de famille rupins ; mendigots, polisseurs de pieds de biche ; maquerautiers à la mie de pain ; resfileurs de comètes ; faiseurs de coups du père-François ; petits pègres à la manque ; escrocs de la

hante... Puis, des vieux, très vieux griffetons, qui essaient de terminer leur congé, ayant roulé les ateliers de travaux publics et les pénitenciers : pauvres bougres, qui n'ont pu se soumettre à l'abrutissante vie militaire ou qui se sont fait la paire avant leur incorporation. Y a aussi beaucoup de jeunes gars qui n'ont qu'un jugement de 16 francs d'amende ou de 6 ou 8 jours de prison, — et qui se sont engagés sur les conseils des bourgeois appartenant à diverses œuvres de philanthropie.

Méli-mélo de toutes les classes, rebut de toutes les prisons, écume de tous les régi-

ments... Résultat fatalement inévitable de cette garce de société dans laquelle nous vivons.

La tenue du Zéphir est à peu près celle des lignards, sauf les épauettes qui ont les franges vertes, le képi aux liserés jaune, la tunique au collet noir. Les punitions sont les mêmes qu'aux compagnies de discipline. On laisse facilement les hommes du Bat-d'Af, à poil dans une cellule, où on ne leur donne qu'une maigre soupe tous les quatre jours.

Mettre un homme à poil, ça s'appelle « l'habiller en civil ! »

Au Bat-d'Af, ainsi que dans les bagnes cités plus haut, la vie est insupportable. Le Zéphir est considéré comme un être immonde, une bête malfaisante. Il est mené à la matraque, soumis lui aussi, à de rudes travaux, souvent exploité par ses supérieurs, de connivence avec les entrepreneurs.

Ainsi, en 1892, à Magraouah, il y avait un fort détachement de zéphirs à la route à Kairouan. Le turbin était pénible sous le soleil de juillet, ça chauffait tant que c'était pas tenable ! Les hommes, maltraités, et mal nourris, étaient astreints à creuser tant de mètres de fossés, ou à casser tant de cubes de caillasse, s'ils ne voulaient pas être privés de vin et de café. Ils devaient toucher deux sous par jour en plus de leur solde. Un détachement resta là-bas deux mois. Jamais ni les hommes, ni les caporaux ne virent un centime de cette galette. Par contre, les sous-offis palpèrent... Que devint le pognon des hommes?... Malin qui pourrait le dire.

Dans ce détachement beaucoup tombèrent malades de fièvres, et cassèrent leur pipe. Il y eût plusieurs types qui, n'y pouvant plus tenir, tentèrent de s'empoisonner en mâchant des feuilles de lauriers-rose.

Un autre, grelottant de fièvres, alla implorer au lieutenant une journée de repos, et un peu de sulfate de quinine. Comme médicament, le lieutenant le sortit de sa tente à coups de botte dans le cul ; comme repos on lui donna une brouette chargée de pierres à traîner jusqu'à six heures du soir.

A huit heures, il expirait sous le marabout, à côté de ses compagnons, qui eux-mêmes, abrutis et harassés de fatigue, laissèrent leur camarade de misère passer sans dire euf !... Crever pour la Patrie !

Beaucoup envièrent son sort ; il était libéré !

— 0 —

La disciplote. — A diverses fois les cra-

pules républicaines qui nous gouvernent ont eu l'air de s'émotionner aux récits des supplices d'Afrique. Pour prouver combien ils se foutent du populo, en juillet 1892, ces sacrés bandits ont inventé *la section de discipline du bataillon d'Afrique*.

Trouvant que les règlements n'étaient pas assez sévères, les punitions pas assez féroces, le chiffre des victimes pas assez grand, ils ont créé la *disciplote*.

Là, les supplices y sont raffinés, ignobles, épouvantables. C'est le fin fond de l'enfer !

C'est là qu'a été assassiné Chédel.

Les disciplinaires, rasés comme des esclaves, font un travail excessivement pénible. Il leur est défendu de parler et de fumer. Les punitions sont : la cellule de correction, le tombeau, la crapaudine, le bâillon, les fers, la barre, la privation de boire et de manger.

Frappés constamment, menacés à chaque instant de recevoir une balle dans la peau, les malheureux soumis à ce régime deviennent fous, ou meurent dans des tortures atroces. — à moins que, voulant mettre fin à leurs tortures, ils fassent *express* de passer au Conseil de guerre, pour aller à la réclusion ou aux travaux forcés !

Lorsqu'on institua cette horreur, à la 3^e section, il y avait sept disciplinaires. Ils étaient surveillés par un sergent, la brute Thomas, un des monstres les plus parfaits, aidé de trois caporaux, triés parmi les plus sanguinaires du Bat-d'Af, — tous quatre armés de nerfs de bœuf, de matraques et de revolvers. En plus, un poste de 4 hommes et un caporal, — fusils chargés, avaient pour consigne de tirer sur tout disciplinaire qui s'éloignerait de cinq pas ou qui ferait le geste de ramasser un objet pour en frapper un chaouch.

La première victime, Chazot, fut soumis à une torture si raffinée qu'il y perdit la raison et peu après y laissa sa peau. Vers le milieu de septembre, l'homme qu'avait été Chazot fut traîné à la visite médicale ; on prescrivit « hôpital d'urgence. » Le malheureux n'était pas au bout ! Le caporal qui le conduisit éprouva le besoin de rouer de coups de pieds et de matraque ce moribond.

Chazot tomba pour de bon avant d'arriver à la grille de l'hôpital, — et la brute s'acharnait, frappait toujours le cadavre !

Épilogue : le caporal fut nommé sergent le mois suivant.

Un autre malheureux resta 106 jours à la barre, installé sur un rocher, en plein soleil. Les premiers six jours on ne lui donna ni à

boire ni à manger! C'était à la fin de septembre; le soleil est encore chaud et les nuits sont rudement froides, — et la victime restait exposée-là, sans même un couvre-pieds: le jour il cuisait, la nuit il gelait! Lorsqu'en décembre on le sortit des fers, les pieds gelés, les jambes enflées, il était incapable de se tenir debout. Contraint, malgré cela, de travailler, il ne put satisfaire ses bourreaux. Il fut roué de coups de matraque et mis en cellule pour refus d'obéissance: il en eût pour deux ans!...

Les disciplinaires se lèvent à 4 heures du matin et sauf quelques quarts d'heure de répit (pour manger ou réparer leurs effets) ils tra-

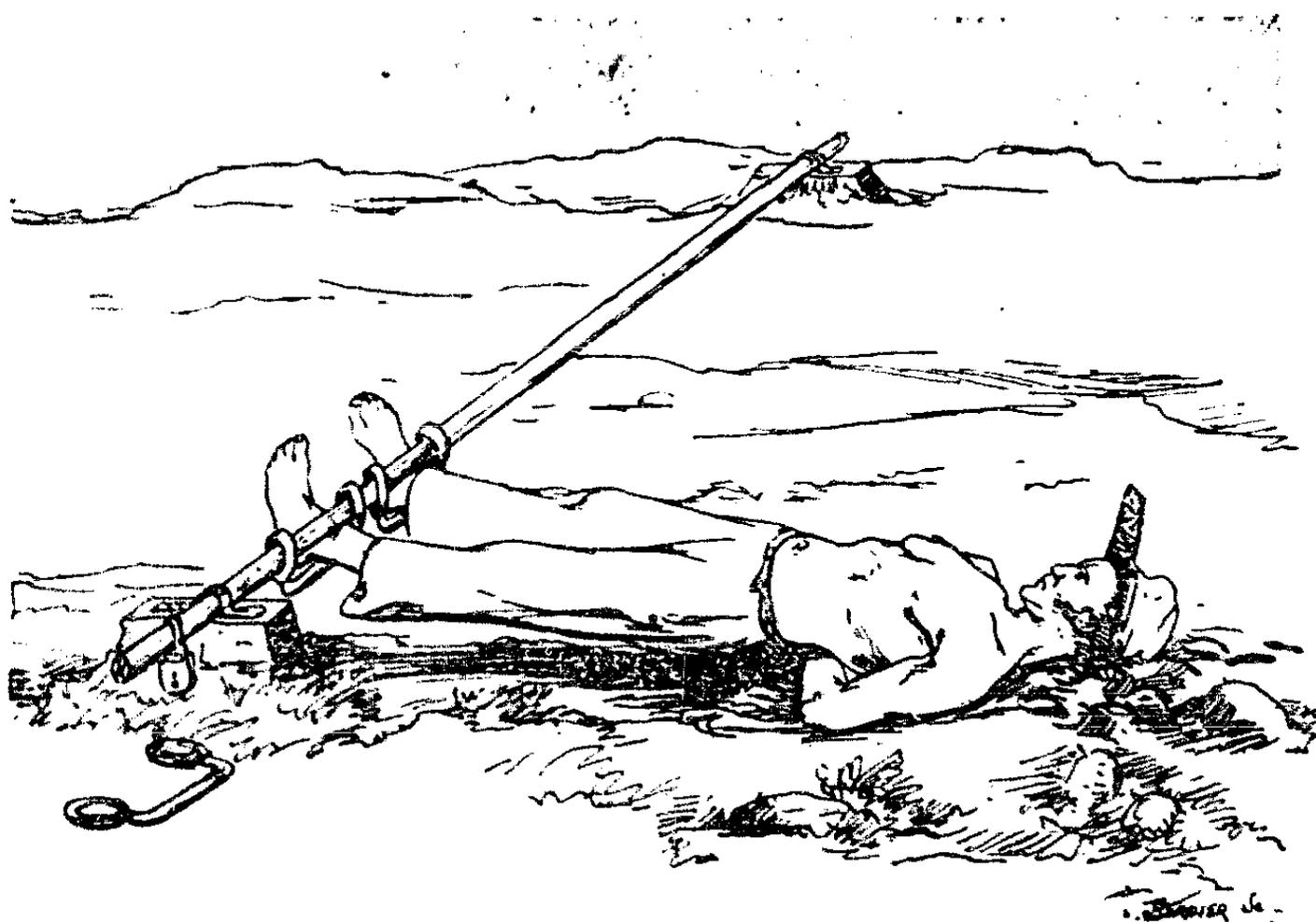
vailent jusqu'à la nuit, à des terrassements ou à quelque chose d'équivalent. Quand arrive l'heure du coucher, ils tombent harassés sur leurs paillasses.

Deux factionnaires montent la garde, avec ordre de frapper de la crosse ou de la baïonnette quiconque passerait seulement la tête hors de la tente....

Qu'ont fait ces malheureux pour mériter pareilles tortures?

Ils ont déplu à leurs chefs!... Et ils ne sont sous le coup d'aucune condamnation!

Dans cet arsenal de cruautés, les supplices y sont raffinés: ainsi, pour la crapaudine, on a soin de mouiller les cordes, afin



La Barre ou Les Fers

qu'elles serrent davantage...; quant au bâillon (une pierre ou un piquet de tente introduit en travers de la bouche), il est fortement ligotté et n'acquiert de charme pour les bourreaux que lorsqu'il ensanglante la bouche du patient.

Tous les dimanches, l'après-midi, les disciplinaires subissent des revues et on leur donne leur fusil — pour le nettoyer. J'en connus plusieurs qui brisèrent la crosse, pendant que l'attention du factionnaire était portée ailleurs, ou qui lacérèrent leur chemise ou leurs effets d'équipement, —

préférant les travaux forcés à cette existence.

D'autres, au péril de leur vie, tentèrent l'évasion; inutile de dire qu'on leur tira dessus.

L'un, Quesnel, réussit à gagner la brousse. Il se terra kif-kif un chacal et attendit dans son trou — rongant des racines, n'allant boire que la nuit, crainte d'être découvert. Il attendit juste le temps d'être porté déserteur et revint se constituer prisonnier, — il en eut pour trois ans!

En février 1893, à la même section, les

nommés Frévent et Dubrulle moururent de faim.

Oh! les tristes cadavres! Des squelettes aux membres tordus par les nombreux supplices, tout bleus encore des coups reçus.

Dubrulle avait la face épouvantable : la bouche tordue d'un rictus affreux, un œil grand ouvert et l'autre, le gauche, fermé, mais auréolé d'un large cercle teinté du noir au vert : la trace d'un magistral coup de poing du caporal Belin!

Tout ça, après vingt-cinq ans de République, — à la veille du vingtième siècle!... Alors que les gourdees s'emballent au son des musiques militaires, que des lèche-bottes vantent la belle allure des tueurs chamarrés!

Ah! chauvins imbéciles, s'il vous arrive de connaître les faits ci-dessus relatés — qui ne sont qu'une petite part des horreurs africaines, — je serais bougrement curieux de savoir si vous aurez encore l'aplomb de brailler : Vive la Patrie ?

A. G., ex-cabot.

LE GRAND FIASCO



Nom d'une pipe, s'il au 14 juillet 1789, les gas d'attaque qui montaient à l'assaut de la Bastille, eussent pu reluquer dans les fumées de la bataille le tableau de la So-

ciété — un siècle après, — probable qu'ils auraient posé leurs armes et seraient allés se foutre au plumard.

C'est, qu'en effet, la déception leur eût paru faramineuse, — elle l'est réellement, mille bombes!

Eux qui marchaient pour la conquête de la liberté et du bien-être — qu'ils rêvaient d'une façon nébuleuse et sentimentale, mais qu'è que ça fout! — n'auraient pas accepté de se faire casser la margoulette pour un simple récrépiage de la facade sociale et pour des changements d'étiquettes.

Car, y a pas à tortiller, la faillite révolutionnaire est un rude fiasco.

En fait de transformations, celles qu'il y a eu n'ont profité qu'aux bourgeois : les aristos ont été fichus au rancard et toute la racaille des parvenus s'est nippée de leurs frusques.

Et encore, faut pas trop crier à la disparition des aristos d'ancienne souche; en reluquant de près on en dénêche dans tous les coins : dans l'armée et la marine,

tous les grades supérieurs sont dans leurs pattes; dans les administrations, y en a tant et plus! Outre ça, dans les villages ils ont rattrapé leurs domaines et (peu ou prouh), ils sont toujours les seigneurs.

On a coupé le sifflet à Louis XVI, — ça n'a profité qu'à Félisque, le tanneur à la manque, qui est devenu son successeur : il donne des fêtes qui feraient crever l'Autrichienne de dépit et reçoit dans sa turne tous les aristos du royaume, — baptisé république. Le seul distinguo est que sa royauté est temporaire au lieu d'être héréditaire; c'est maigre comme progrès!

On a foutu la *dime* au rancard, seulement on distribue aux raticions un budget des cultes qui est le double de ce qu'ils palpaient avant la Révolution.

On a bazardé les biens du clergé, et aujourd'hui, les couvents ont à nouveau accaparé les terres à perte de vue, — un tiers de la France est dans leurs griffes.

On a donné la terre aux paysans — quelle bourde! — y a maintenant moins de petits propriétaires que sous Louis XVI; et, qui plus est, ceux qui résistent encore, sont criblés de dettes et d'hypothèques — ne sont proprios que de nom.

Les *redevances* sont dans le seau, — seulement il faut quand même les cracher sous un autre nom : les rentes qu'il faut payer à des feignasses, — dont le nombre s'est rudement accru, — et qui se font du lard à nos dépens, n'est-ce pas du même tabac ?

Démolir la Bastille..... et aboutir à Fourmies



TOUJOURS A GENOUX. TRAVAILLE ET.....DÉSESPÈRE

Dessin de A. Willette.

Les *privilèges* sont abolis. Ouiche ! Nous avons toujours à endurer une foultitude de privilèges : privilège des avocats, privilège des huissiers, privilège des agents de change, privilège des notaires, etc., etc. — C'est foutre pas les privilégiés qui manquent dans notre garce de société !

Le droit de cuissage est tenu pour une abomination, — quoique ça, on le pratique en grande largeur : les bourgeois se paient leurs servantes ; les patrons et les contre-coups, leurs ouvrières ; les influents, les femmes qui viennent les supplier.

Autrefois, on était « taillables et corvéables à merci. » Aujourd'hui on nous fout des impôts à tire-larigot. La taille personnelle était dure à payer — maintenant on a changé ça : grâce aux impôts indirects on nous saigne à blanc, — nous payons plus et nous nous en apercevons moins !

On nous a supprimé le *pacte de famine*, et plus que jamais les accapareurs nous tiennent sous leur coupe : y a pas que le pain sur lequel ils spéculent, tout leur est bon ! Le cuivre, le nickel, le pétrole, le sucre, le cuir... Sur tout ils râlent des millions.

On a démantibulé la Bastille, — mais cette garce de prison a fait des petits : Mazas, Pélagie, Saint-Lazare et tant d'autres bougrement infectes.

Et on y est fourré à propos de bottes, — bien plus facilement qu'on n'était expédié à la Bastille : pour être emballé, à notre époque, il suffit de déplaire à son concierge ou d'avoir une trogne qui ne revient pas à un roussin.

Les *lettres de cachet* sont abolies, — mais y a pire ! Les mandats d'arrêt que les juges d'instruction ont dans les pattes sont autrement dangereux. Le type peut foutre qui il veut dedans, laisser le malheureux moisir au clou des semaines et des mois, sans avoir de comptes à rendre à personne.

Autrefois, le roi et la racaille ministérielle délivraient seuls des lettres de cachet, — ils n'en pouvaient donc passigner des charibotées. Aujourd'hui, y a sur la

surface de la France quelques milliers de juges instructionneurs qui ont le droit de lancer des lettres de cachet... Faut se convaincre de la chose : tous tant que nous sommes, — d'un bout du patelin à l'autre, — nous vivons continuellement en *liberté provisoire*.

Les *galères* sont détruites. La belle fontaine, les bagnes sont là : Cayenne et Nouméa sont pires ! Et on y va sans grands flaffas, — grâce à la rélévation, et aussi en vertu des *lois scélérates*, pour une babiole de rien on vous envoie vous laver les pieds.

La *torture* aussi a été mise au rancard. Quelle blague ! dans les prisons on la pratique gentiment : la camisole de force, les fers et autres saloperies servent à torturer les condamnés.

En outre, y a pas de juge d'instruction qui pour tirer les vers du nez à un prévenu, ne sache le faire souffrir.

A Paris, les *trente-six carreaux* sont un lieu de torture : ce sont des trous noirs, infects, sans air ni lumière, avec le trou aux chiottes pour toute ventilation. Le juge d'instruction qui veut rendre malleable son prisonnier, le fait fourrer aux *trente-six carreaux* à 10 heures du matin et l'y laisse mijoter jusqu'à cinq heures du soir. Le pauvre bougre reste là, sans respirer, sans manger, — quand il sort, il est cuit... il est à point !

Et à Biribi, la torture n'existe-t-elle pas en plein ? La crapaudine, le bâillon, le tombeau, la barre, etc. C'est y pas de la belle et bonne torture ?

Or, y a pas que là-bas qu'on la pratique ! sur les navires, pour un oui, pour un non, les matelots sont collés aux fers... c'est là encore qu'il se passe des horreurs !

Avant 89, quand le populo se rebiffait, les fusils à pierre faisaient merveille, — aujourd'hui c'est les Lebel, — nous n'avons foutre pas à nous féliciter du progrès !... En avril 1789, au faubourg Antoine, les prolos de chez Révillon furent massacrés aussi carrément qu'à Fourmies, — pas plus qu'à Fourmies, les enfants et les femmes, — les Maria Blondeau — ne furent épargnées !

Y a foutre pas d'erreur, on peut tout

passer en revue, du haut en bas de l'échelle sociale — depuis un siècle — y a rien de changé que les mots : l'exploitation et l'oppression sont kif-kif!

Liberté, Égalité, Fraternité.

Trinité de mensonges!

En un siècle, on n'a trouvé moyen de faire flamboyer ces trois mots qu'aux murs des prisons.

C'est peu!

—o—

Est-ce à dire que tout est vanité, qu'il faille se rouler les pouces et battre sa flemme?

Mille dieux, non! Faut simplement

conclure qu'il y a eu maldonne et que tout est à refaire.

Et ça, parce que le populo n'a pas eu assez de jugeotte pour empêcher les vieilles horreurs de ressusciter sous des noms nouveaux : une fois victorieux, il a cru qu'il n'y avait plus rien à fiche qu'à laisser couler les événements.

Ca a été son tort : il eût dû veiller au grain et arracher toutes les mauvaises herbes autoritaires, au fur et à mesure qu'elles sortaient leur crête.

Hélas, il ne savait pas! Et nous en subissons les conséquences...

Si seulement ça pouvait nous servir de leçon!

FILLE-MÈRE

« Que devenir, bondieu? » C'est à quoi ruminait une pauvre fille affalée au pied d'un arbre, brisée, esquinlée.

« Et ce ventre! si gros, si lourd à porter!... Ah! si elle avait su, comme elle aurait envoyé dinguer le fils du fermier, quand un soir de fenaison, la tête prise par la soulée du foin, elle s'était laissée bousculer, bourrer derrière un buisson.

Un gas pas fier tout de même que le fils du fermier; y avait longtemps qu'il lui contait fleurette..., lui promettait un tas de choses, — même le mariage...

Et, maintenant, elle était là, abimée au coin d'une route, fôutue à la porte de la ferme, n'osant rappliquer chez



Fille-Mère

elle, crainte d'une brûlée infernale.

Tout ça, par la faute des préjugés!...

Dans sa pauvre caboche, repassait sa triste vie, son existence de galérienne. — pour aboutir à quoi? A la honte! Car il n'y avait pas à dire, elle se sentait perdue, jamais elle n'aurait le toupet de rentrer au village.

—o—

C'est pas qu'elle fût jolie, non! A la campagne on n'a guère le temps de se pomponner, de se faire belle; les fanfreluches, c'est bon pour la ville.

D'ailleurs, le turbin de ferme n'est pas fait pour rendre une paysanne aussi drôlichonne qu'une actrice; faut du temps à soi pour se

pommader, et, dam, y a d'autre besogne à abattre.

La vaisselle, les vaches à traire, les plâtrées pour les cochons et cent mille autres fourbis... et des qu'on a fini, hop! aux champs ou aux prés, pour donner un coup de main aux hommes.

C'est là qu'elle avait fauté. Quoique pas très gironde, les gas l'empoignaient à pleines mains, la bouloottaient d'embrassades, lui pinçaient jusqu'au sang les fesses et les cuisses.

Si elle eût été seule sur terre, elle se serait laissée faire sans plus de magnés. Dam, on bêche tant qu'on peut bien se payer un petit plaisir. — c'est pas volé, nom de dieu!

Où, elle aurait voulu savoir...

La peur la retenait; la peur de ce ventre qu'elle avait maintenant; plus encore la peur de la volée de bois vert que lui administrerait son père, — histoire d'entretenir le sentiment de la famille, — et aussi la peur du scandale...

Il avait fallu que ce soit le fils du maître qui la flanque sur le dos pour faire déguerpir toutes ses bonnes résolutions, — sans quoi, bernique!

Ah! bondieu, elle s'en repentait maintenant! L'avait-on blaguée à la ferme! Et l'œil du maître qui, depuis un mois la reluquait de travers, pour arriver au coup de boutade qu'il lui avait foutu en plein visage. Sûr, elle aurait préféré dix coups de pieds dans le cul!

« Dis donc, salope, on dirait que ton ventre enfle comme une barrique!... quel est le cochon?... »

Et devant le crachat qu'elle sentait prêt à tomber sur elle de la gueule du maître, la tête abimée dans les épaules, quand, pétrifiée, elle avait, pour se justifier, lâché le nom. Le nom qui la foutait au ruisseau!

« C'est Paulin... »

Ah! qu'elle aurait voulu le reprendre, ce mot, avaler sa langue avec quand le déluge d'injures du maître avait dégringolé sur elle:

« Bougre de garce! sacré menteuse! T'as donc toutes les hontes... La voyez-vous? Accuser mon fils... Paulin... Incapable de ça mon gas!... Fous le camp, couillon: fais ton baluchon et déguerpis illico; ton compte sera fait dans cinq minutes... »

Y avait pas à barguigner, elle pleurait, elle pleurer toutes les larmes de son corps, rien ne changerait la décision de son maître. Jamais, non, jamais, il ne reviendrait sur ce qu'il avait dit...

Les yeux rouges, elle était montée au grenier, avait entortillé ses frusques dans un mouchoir et était partie.

Pour où?... Elle ne savait pas! Sûr, elle n'irait pas chez le père s'y faire assommer!

Quoi, alors? Aller à la ville... mais qu'y foutre? Elle aurait beau frapper à toutes les portes, jamais on ne voudrait l'employer...

Et sanglotante, sanglotante, elle continuait à ruminer... jusqu'au moment où la fatigue, l'emportant sur ses peines et sa douleur, lui avait fermé les yeux... Car y avait des kilomètres qu'elle marchait, — et son ventre était dur à trainer!

Quel sera son sort?

Ah! malheur, faut pas être grand prophète pour le deviner!

Si elle ne se foute pas toute ronde dans le premier ruisseau qu'elle trouvera, elle arrivera à la ville... et y menera la vie de dèche de toutes les pauvres filles qui arrivent de la campagne; le gosse ira aux Enfants Trouvés, et, elle, deviendra la pensionnaire d'une des sales boîtes aux contreventements fermés ou bien arpentera le trottoir...

A moins que, vainard, dégottant un turbin quelconque, elle continue à la ville l'existence de galérienne qu'elle menait aux champs... pour finir à l'hôpital!

Et la pauvre fille n'est pas seule, y en a des milliers et des milliers qui subissent son sort.

Par les mille misères où elle a passé, d'autres passeront!

Et ça, parce que le peuple a la trouille farcie de préjugés, — parce que nous sommes assez miguédouillards pour attacher une idée de déshonneur à une chose toute simplette.

Et puis, bondieu, ce qu'on est peu ferré sur la logique!

Si une française se permet de se passer de l'autorisation du maître... raaa!

Par exemple, ce qui est demandé aux filles est bien porté par les garçons: avant de goûter au mariage, il est bon qu'ils jettent leur gourme...

Autre chose: les jean-foutre de la haute sont continuellement à jérémyer qu'on ne fait plus d'enfants, que la France se dépeuple, et patati et patata...

Or, au lieu d'encourager la production, ils jettent la malédiction sur les gosselines qui n'attendent pas la permission des autorités!

Ah foutre, le jour où la Sociale nous fera ricquette, afin que tout ne soit plus à l'envers du bon sens, ce ne sera pas du luxe!

Le Muselage Universel

Ils paraît que nous sommes souverains.

Autrefois, c'était les rois qui avaient cette veine, aujourd'hui c'est le peuple.

Seulement, il y a un distingué qui n'est pas négligeable : les rois vivaient grassement de leur souveraineté, — tandis que nous crevons de la nôtre.

Cette seule différence devrait suffire à nous lier la paque à l'oreille et nous faire comprendre qu'on se fout de notre fiote.

Comment, c'est nous qui remplaçons les rois et si il plaît à un sergot de nous passer à tabac, au garde-champêtre de nous coller un procès-verbal, à un patron de nous botter le cul, — tout souverains que nous soyons, nous n'avons que le droit d'engraisser et... de dire merci !

Par exemple, si cette gorce de souveraineté nous rapporte peau de balle et balai de crin, y en a d'autres, à qui elle profite bougrement.

Au lieu de garder ce trésor sous globe, — kif-kif une relique creline, avec autant d'amour que si c'était trois poils de la Vierge, ou une des chaussettes de Jésus-Christ, on use de sa souveraineté... Mais on en use de la plus sale façon : on la délègue !

Et, voyez le truc miraculeux : cette souveraineté qui ne valait pas un pet de lapin quand elle était dans nos pattes, devient une source de gros bénéfices pour ceux à qui nous la délèguons.

À vue de nez, il semble que ces oiseaux-là, — nos représentants, — devraient être nos larbins, nous obéir au doigt et à l'œil, n'en faire jamais qu'à notre guise, — va te faire lanlaire !

Ces bons délégués nous font la nique et, bien loin d'accepter d'être nos larbins (ce en quoi ils n'ont pas tort, car il est toujours malpropre d'obéir), ils se posent en maîtres et nous donnent des ordres, — ce qui est crapuleux !

Eux que nous avons tirés du milieu de nous ou d'à côté, sont désormais les vrais souverains : tout doit plier sous leurs volontés : le populo n'est plus qu'un ramassis d'esclaves !

D'où vient ce changement à vue ? De ce que notre souveraineté n'est qu'une infecte rouble, une invention des jean-foutre de la

haute pour continuer à nous tenir sous leur coupe.

Voici le truc : à force d'être plumé vif par les gouvernants de l'ancienne mode, rois et empereurs, le populo a fini par y trouver un cheveu et a commencé à ruer dans le brancard.

Quand les grosses légumes ont vu que ça prenait une vilaine tournure, ils ont blâsé et ont dit aux rouspéteurs : « Vous avez raison de ne plus vouloir endurer des gouvernants de droit divin ; rois et empereurs sont des tigres altérés de sang, nous allons les foutre en l'air et le peuple prendra leur place ; c'est lui qui gouvernera. »

Cette couillonnade avait des petits airs honnêtes qui empaumèrent le populo : « C'est lui qui allait être tout ! Quelle veine, bon sang ! C'est pour lors que ça ronflerait chouettement. Toutes les pourritures de l'ancien régime seraient foutues au rancard... »

Tarata ! quand on en vint à la pratique, ce fut le même tabac que l'ancien régime : les mêmes jean-foutre qui tenaient la queue de la poêle ont continué à gouverner sous le nom de république, — l'étiquette seule a changé.

Bien mieux, autrefois le peuple avait le droit de groumer, — puisqu'il ne faisait qu'obéir. Tandis que, maintenant, il n'a même plus cette consolation ; quand il veut protester, ses maîtres lui ferment le bec en lui disant : « Tais ta gueule, espèce de ronchon ! De quoi te plains-tu ? C'est toi qui as créé ce qui est, c'est dans ta puissante souveraineté que tu as voulu être esclave. Subis ton sort en patience : pose ta chèque et faisle mort, — sinon on te fusille ! »

—o—

Y a pas à tortiller : cette vaste blague de la souveraineté populaire est tombée rudement à pic pour nous faire perdre le nord. Sans elle on serait arrivés à comprendre que le gouvernement est une mécanique dont tous les rouages fonctionnent dans le but de serrer la vis au populo ; puis, avec deux liards de réflexion, on aurait conclu que le meilleur usage qu'on puisse faire de cette affreuse machine, c'est de la foutre au rancard.

On en serait venu à conclure que pour avoir ses coudées franches, pour vivre sans emmerdements, faut se passer de gouvernance.

Tandis que, grâce à l'embistrouillage de la souveraineté populaire, on a eu un dada tout opposé : on a cherché, — et des niguedouilles cherchent encore, — à modifier la mécanique gouvernementale de façon à la rendre profitable au populo.

Comme d'autres se sont attelés à la découverte du mouvement perpétuel ou de la quadrature du cercle, certains se sont mis à la recherche d'un bon gouvernement. Les malheureux ont du temps à perdre ! Il serait en effet plus facile de dégouter la boule carrée ou de faire sortir des crocodiles d'un œuf de canard que de mettre la main sur un gouvernement qui ne fasse pas de mistouffles au pauvre monde.

—o—

Ah, les jean-foutre de la haute ont été rudement marioles, en nous sacrant souverains !

On est fiers de la chose. — y a pourtant pas de quoi faire les farauds !

Quand on rumine un tantinet ce que ce fourbi à la manque est rigouillard : y a pas pire trouducuterie.

Pour s'en convaincre, il s'agit de regarder de près le fonctionnement de cette sacrée mystification.

Et d'abord nous n'exerçons pas notre souveraineté à propos de bottes, quand l'envie nous vient. Ah, mais non ! Les dirigeants ont réglé la chose, — tellement que nous n'usons du fourbi qu'une fois tous les quatre ans.

Cette précaution est indispensable, paraît-il, pour nous empêcher de détériorer notre trésor : la souveraineté est un bibelot fragile, et comme le populo a les pattes gourdes s'il la manipulait trop souvent, il la foutrait en miettes.

En ne le laissant s'en servir qu'une fois tous les quatre ans, pour renouveler la délégation aux députés, les grosses légumes n'ont pas le moindre avaro à craindre : une lois la comédie électorale jouée, ils ont de la brioche sur la planche pendant quatre ans et ils peuvent s'enfiler des pots de vin et toucher des chèques à gogo.

Voici comment s'opère l'exercice de la souveraineté.

Supposez que je sois votard :

Le dimanche que la gouvernance a choisi, à l'heure qu'elle a fixée (sans, naturellement

me demander mon avis) je m'amène au bureau de vote.

Je défile entre une rangée de purotins qui s'emmerdent à vingt francs l'heure, — et malgré ça palpent juste trois francs pour leur journée. Ils ont du papier plein leurs pattes et m'en fourrent jusque dans mes chaussettes... qui sont russes, foutre ! car en ma qualité de votard, l'alliance russe, y a que ça de vrai !

Jusqu'ici tout votard que je sois, je ne suis pas plus souverain qu'un mouton qu'on écorche.

Attendez, ça va venir...

Dans la tripotée de bulletins dont les distributeurs m'ont farci, j'en pige un, que je roule en papillotte.

Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ?

Je n'en sais foutre rien ! Le coco dont le nom est dessus m'est inconnu ; je n'ai pas été aux réunions, ça me dégoûte ; je n'ai pas lu les affiches, elles sont trop cannulantes... quèque ça fait, j'ai confiance !

Mais, nom d'un foutre, ma souveraineté est toujours pucelle : j'en ai pas encore joui.

Quoique j'aie mon bulletin dans les pattes, tout prêt à être enfourné dans l'urne, je ne suis pas encore souverain ! Je ne suis qu'une belle pochetée que la gouvernance tient sous sa coupe, que les patrons exploitent ferme et que les sergots font circuler à coups de renforcements quand il m'arrive d'être attroupe.

Ne désespérons pas ! je serai souverain.

J'avance... Enfin, mon tour arrive ! Je montre ma carte, — car je suis en carte ; on ne peut pas être souverain sans être en carte.

Maintenant, j'ai des fourmis dans les doigts de pied ; c'est sérieux, — évidemment le moment psychologique approche, — j'allonge la patte ; je tiens ma papillotte entre les deux doigts, le pouce et le chahuteur.

Eh là, reluquez ma tronche !

Quelle scie qu'il n'y ait pas un photographe...

Une... deusse... Je vais être souverain !

Juste à la seconde précise où j'ouvrirai mon pouce et mon chahuteur... juste au moment où la papillotte sera lâchée, j'userai de mes facultés de souverain.

Mais, à peine aurai-je lâché mon chiffon de papier que, bernique, y aura plus rien ! Ma souveraineté se sera évanouie.

Dès lors, me voilà redevenu ce que j'étais il y a deux secondes : une simple niguedouille, une grande pochetée, un votard cul-cul, un cracheur d'impôts.

Sur ce, la farce est jouée ! Tirons le rideau...

J'ai été réellement souverain une seconde : je le serai le même laps de temps dans quatre ans d'ici.

Or, je ne commence à user de cette roupie souveraine qu'à l'âge raisonnable de 21 ans, — c'est un acte si sérieux qu'il y aurait bougrement de danger à me le laisser accomplir plutôt, — c'est les dirigeants qui le disent, et ils s'y connaissent !

Une supposition que je moisisse sur terre jusqu'à la centaine : le jour où j'avalerai mon lire-pied j'aurai donc quatre-vingts ans de souveraineté dans la peau, — à raison d'une seconde tous les quatre ans, ça nous fait le total faramineux de vingt secondes...

Pour être large, — en tenant compte des ballottages, des élections municipales, des troudcuteries électorales qui pourraient se produire, — mettons cinq minutes !

Ainsi, en cent ans d'âge, au grand maximum, en ne laissant passer aucune occasion d'user de mes droits, sur mes quatre-vingts ans de souveraineté prétendue, j'aurai juste eu cinq minutes de souveraineté effective !

Hein, les bons bougres, voulez-vous m'indiquer une bourde plus gigantesque, une fumisterie plus carabinée, une couleuvre à avaler, plus grosse que le serpent boa de la souveraineté populaire ?

— 0 —

Mais foutre, c'est pas tout ! Y a pas que cette unique gnolerie dans le mic-mac électoral.

J'ai dit que, tout en me faisant bonne mesure ce sera rudement chique, si en cent ans d'existence, j'arrive à jouir de cinq minutes de souveraineté effective.

Encore faut-il pour que je ne sois pas trop volé, que ma souveraineté vienne à terme et ne soit pas une fausse couche.

Or, ça me pend au nez !

Me voici, sortant de poser mon papier torcheculatif dans la tinette électorale. J'ai fait « acte de citoyen ! » Mais cet « acte » ne va-t-il pas tourner en eau de boudin ?

Mon papier va-t-il servir à quelque chose ?

J'attends l'épluchage des torche-culs...

J'apprends le résultat...

Zut, pas de veine, je suis dans le dos ! L'apprenti bouffe-galette pour qui j'ai voté remporte une veste. Je suis donc blousé, dans les grands prix !

Ma souveraineté a viré. J'aurais aussi bien fait d'aller soiffer un demi-stroc chez le bistrot. Ça m'eût fait d'avantage de profit.

Ce qui peut me consoler un brin, c'est que l'épicemar du coin, qui a eu le nez plus creux que bibi et qui a voté pour le bon candidat, — c'est-à-dire pour celui qui a décroché la timballe, — est logé à si piètre enseigne que moi.

En effet, à l'Aquarium, son bouffe-galette s'aligne de telle sorte que, chaque fois qu'il vote, il est toujours dans la minorité.

Donc, mon épicemar est volé lui aussi ; sa souveraineté est comme la mienne, — elle ne vaut pas tripette !

Ainsi, c'est net : je vote pour un candidat blackboulé.

C'est comme si je n'avais pas voté.

Mon voisin vote pour un candidat qui se range dans la minorité.

C'est encore comme s'il n'avait pas voté !...

Et si, au lieu d'être un votard grincheux, j'avais suivi le troupeau de moutons bêlants qui ont voté pour le bidard de la majorité ?

Eh bien, je n'en aurais pas eu un radis de plus en poche ! J'aurais tout simplement la triste satisfaction de me dire que j'ai donné un coup d'épaule à un chéquard.

Dans tous ces arias, que devient ma souveraineté ?

Elle ne devient rien, mille tonnerres ! Elle reste ce qu'elle a toujours été, de la rous-tamponne : un attrape-nigauds, un piège à profos, — et rien de plus, nom d'une pipe !

— 0 —

Comme fiche de consolation, les grosses légumes veulent nous faire gober qu'un tel fourbi a pour résultat de mettre le gouvernement dans les pattes de la majorité.

Ça, c'est encore une menterie faramineuse !

Ce n'est jamais la majorité qui gouverne. Ce serait elle que nous n'en serions pas plus heureux pour ça, attendu que tous les mic-macs gouvernementaux ne sont que des fumisteries d'escamotage ; quoiqu'il en soit, je le répète : ce n'est jamais la majorité qui tient la queue de la poêle.

C'est toujours une minorité de crapules qui s'est accrochée à nos flanes, — et qui s'y maintient grâce à la gnolerie du populo.

D'ailleurs pour bien se rendre compte que cette racaille n'a rien de commun avec la majorité, y a qu'à éplucher par le menu la distribution des bouffe-galette à l'Aquarium.

— 0 —

Supposons que la population de la France, qui est, à vue de nez, d'une quarantaine de millions, soit tassée sur une surface grande comme une page de mon almanach.

Or, il y a juste dix millions d'électeurs sur ces quarante millions d'habitants.

Pourquoi 10 millions et non pas 12 ou 18? Pourquoi ne commence-t-on à voter qu'à 21 ans? Pourquoi les femmes ne sont-elles pas électeurs? Pourquoi faut-il que les bons bougres aient des quittances de loyer pour être inscrits? Pourquoi les soldats ne votent-ils pas?

Ça, — ainsi que bien d'autres contradic-

tions, — personne n'a jamais pu les expliquer: c'est la bouteille à l'encre!

Donc, y a dans toute la France que dix millions d'électeurs.

Supposons que ces couillons-là poussent en carré, kif-kif les asperges (et pour les classer prenons les chiffres de la foire électorale de 1893.) Ils occuperont juste le quart de la page, soit le carré ci-dessous:

Carré des abstentionnistes 3.500.000	Carré des votards dont les candidats ont échoué 2.150.000	Carré des socialistes 300.000	Carré des réacs 600.000	Carré des radicaux 1.000.000	Carré des opportunistes et des ralliés votards 2.300.000
---	--	----------------------------------	----------------------------	---------------------------------	---

Carrés des abstentionnistes et des électeurs dont les candidats sont restés sur le carreau; total, 5.650.000. Carrés des élus: 4.350.000 votards.

Reliquez ça, les canaros, et en un clin d'œil vous aurez constaté que c'est la minorité qui fait le pluie et le beau temps.

Le carré des abstentionnistes, fait à lui seul le tiers des électeurs: vient à côté le carré des votards dont les candidats n'ont pas décroché la timballe. — ils sont 2.158.000. Les deux carrés réunis font plus de la moitié: ceux-là se passent de députés.

Viennent ensuite les carrés des élus: celui des socialistes est le plus maigre: celui des réacs le suit, puis celui des radicaux. Faisant la loi à tous ceux-là nous tombons ensuite dans le trou à fuier des opportunistes et des ralliés: c'est eux les plus forts, et c'est eux qui gouvernent... et ils ne sont pas même le quart des votards.

Et encore, foutre, faut-il pas crier trop haut qu'ils gouvernent! Les 300 bouffe-galette qui représentent ces 2.300.000 votards ont en effet à balancer les 270 birbes des diverses oppositions. Seulement, y a de tels mie-macs à l'Acquarium que la plupart du temps les députés se fichent de l'opinion de leurs électeurs autant qu'un poisson d'une pomme.

Ils votent suivant les envies d'un ministre ou les ordres d'un distributeur de chèques.

De sorte que ces 2.300.000 andouilles qui ont voté pour des bouffe-galette de la majorité, n'ont même pas eux! — la veine d'être représentés selon leur cœur.

En dernier ressort, c'est une douzaine de crapules qui gouvernent la France: des ministres comme Rouvier, Baïhaut ou Dupuy; des distributeurs de chèques comme Arton ou des banquiers comme Rothschild.

— 0 —
Quand à espérer s'enquiller dans la mécanique gouvernementale, de manière à la rendre utile au populo, c'est un rêve de naboules et d'ambitieux.

C'est un sale truc que de se foutre tout rond dans un marécage pestilentiel pour se guérir des fièvres. C'est miter Gribouille, qui se fichait à la Seine pour ne pas se mouiller.

D'ailleurs, on a été assez salement échaudés par les bouffe-galette qui parlaient au nom du peuple pour être guéris de la maladie votarde.

De tous les types qui avalent du poil au ventre, alors qu'ils étaient au milieu du populo, combien y en a-t-il qui, une fois élus députés, sont restés propres?

Tolain, Nadaud, Basly et un tas d'autres ont retourné leurs vestes.

Quant à ceux qui ne se sont pas pourris complètement, ils ont pris du ventre et se sont bougrement ramollis.

Le plus chouette est de se tenir à l'écart, de faire le vide autour des linettes électorales.

Puisqu'on nous serine que nous sommes souverains, — gardons notre souveraineté dans notre poche, ne soyons plus assez cruches pour la déléguer.

C'est pour le coup que les grosses légumes feraient une sale bobine !

Ne pouvant plus se réclamer du populo, tout leur pèterait dans les mains : les rouages gouvernementaux n'étant plus graissés par l'impôt se rouilleraient, et en peu de temps la mécanique autoritaire se déclancherait et ne fonctionnerait plus.

Ce serait pour le populo le commencement d'une riche saison de bien-être !

QUE DEVIENDRONT LES INVENTEURS ?

« A quelle enseigne seront logés les inventeurs, quel bénéfice tireront-ils de leur découverte, dans une société libérée de toutes les dégoûtations autoritaires ? »

Eh foutre, on peut répondre à l'interrogeur qu'ils seront sûrement logés à meilleure enseigne qu'aujourd'hui. Y aura pas de peine à les choyer mieux qu'on ne fait, au moins dans une société libertaire les gas seront assurés de ne pas mourir de faim... tandis qu'actuellement la meilleure perspective des inventeurs est la crevasse à l'hôpital.

Par le temps qui court, la galette ne va qu'aux chapardeurs, aux ficolleurs et aux sallimbanques.

Cherchez l'inventeur qui roule carrosse ? C'est un oiseau aussi rare que les merles blancs.

La destinée de l'inventeur est d'être volé par les capitalistes qui, seuls, tirent profit de sa découverte.

S'il fallait dresser la liste de tous ces bougres farcis de jugeotte qui n'ont eu rien profité de leurs découvertes et sont morts dans la mistouille, tandis que des crapulards râlaient des charretées de pognon avec leur truc, — mince de litanie !

L'almanach n'y suffirait pas, nom de dieu !

Bornons-nous donc à ne passer en revue que la demi-douzaine de bons bougres qui ont fait causer d'eux ces derniers temps :



Le Bourgeois (l'Homme du Milieu)

Dessin de Cynicus (1)

(1) Cynicus est le nom qui s'est donné un riche bougre d'Angleterre qui, à Londres, s'est mis à créer, lui-même des dessins galbeux. Le gas a de la partie et il crisse de riche façon, gouvernants, capitalistes, juges et notables.

Et d'abord Mimault, dont le cas est exceptionnel, en ce sens qu'il n'a pas voulu se laisser mourir de misère et a tué le filou qui lui chaparda son invention.

Mimault, employé des télégraphes, avait dégotté un appareil époilant qui permet de faire passer dans un même fil, et en même temps, jusqu'à vingt dépêches à la fois.

Le gas parla de son invention aux matadores du ministère qui lui expédièrent un ingénieur pour examiner sa merveilleuse mécanique. Cet animal, nommé Baudot, vit de quoi il retournait; il examina l'appareil soigneusement et — rentré chez lui — en construisit vivement un dans le même principe, qu'il fit adopter par le ministère comme étant de lui.

Mimault y trouva un cheveu! Pendant des années, il écrivit à toutes les autorités constipées, réclama, protesta... sans jamais réussir à se faire rendre justice: Baudot était bien vu dans la caverne ministérielle où, grâce à son coup de bandit, il était devenu un monsieur très estimé.

A la fin, n'y tenant plus, en 1888, Mimault alla se poster à la porte du bureau central et d'un coup de revolver escotia son chapardeur.

Arrêté sur le tas, il passa aux assises et fut condamné aux travaux forcés à perpète, — il est maintenant au bagne.

Quant à son appareil, on en use toujours: dans tous les grands bureaux de télégraphie, c'est l'appareil de Mimault qui marche, — baptisé du nom du filou: *Le Baudot*.

Quoique ça, tous les employés savent l'histoire... Et même, y en a plus d'un qui rumine dans sa bouillotte des perfectionnements, mais qui n'en accouche pas, ne voulant pas s'exposer à être plumé vif comme Mimault.

—o—

Passons à un autre:

En août 1893, mourut à Rouen, à deux doigts de la misère, Martin, l'inventeur

du frein à vide qui, en évitant des kyrielles d'accidents de chemins de fer, a sauvé la vie à des milliers de voyageurs et économisé des millions aux Compagnies.

Quand il inventa sa petite mécanique, il la présenta aux Compagnies françaises qui l'envoyèrent paître en se foutant de sa fiolle: il paraît que ce sacré frein ne fonctionnait pas d'après « les principes » des savants officiels.

Un américain, Westinghouse, eût connaissance de l'invention et la trouva pratique; il chippa le truc et l'appliqua aux États-Unis, en ayant soin de prendre une collection de brevets d'invention.

D'Amérique, le frein revint en France, — et on trouva le système admirable!

Turellement, c'est le chapardeur Westinghouse qui a empoché la recette: quelque chose comme dix à douze millions. Lui aussi a donné son nom à l'invention de Martin!

Quant à Martin, il n'eût pas un radis: il réclama aux Compagnies quelques sous d'indemnité, — elles l'envoyèrent aux pelottes. Le pauvre bougre serait mort de faim, ignoré de tous, si l'initiative individuelle ne s'en était mêlée: la « Société d'encouragement » lui fit une pension de quelques centaines de francs.

—o—

Et Archereau?

Qui connaît ce type-là?

Il paraît qu'il y en a qui se souviennent de lui, puisque dernièrement on parlait de le statufier et de coller une plaque de marbre sur la bicoque où il naquit: à la Roulière, un petit hameau de la Vendée.

Cet emballement est bougrement tardif: Archereau est mort en février 1893, dans un taudis de Ménilmontant. Inutile d'ajouter qu'il était dans une dèche carabinée... d'autant plus carabinée qu'il avait une kyrielle d'inventions à son actif.

Primo, il est l'inventeur de la vidange atmosphérique;

Deuxièmement, c'est lui qui le premier, y a de ça une cinquantaine d'années, place du Carroussel, appliqua la lumière électrique à l'éclairage; — depuis, des malins

sont venus qui se sont emplis les poches avec la découverte d'Archereau ;

Troisième, c'est lui qui découvrit le truc pour utiliser les détritiques du charbon ; en agglomérant ces miettes, il a fait gagner bougrement de galette aux Compagnies ;

Quatrième, vers 1867, il dégotta un moyen pour fondre, à l'aide de l'oxygène, trois cents kilos de fer en cinq minutes.

Et c'est pas tout, foutre ! Toute sa vie Archereau a inventé, — tout comme l'araignée file sa toile.

Et toute sa vie, hélas ! il a été volé, plumé, détroussé : autour de lui les roublards s'enrichissaient de ses inventions, — et lui gobeur, naïf, comme tous ses pareils, n'y voyait que du bleu.

En 1883, le pauvre vieux était foutu à la rue par les huissiers ; ses quelques bricoles étaient vendues pour payer le proprio. Et jusqu'à sa mort qui n'arriva que dix ans plus tard, en février 1893, ce fut pour lui une existence de mistoufle affreuse ; il lui fallut s'abaisser jusqu'à mendigoter !

— o —

Et combien d'autres, n'ont pas été plus bidards !

Charles Cros, un des types les plus épataints qu'il y aura eu dans la seconde moitié du siècle, est mort il y a quelques années, quasi inconnu.

C'est pourtant lui le véritable inventeur du phonographe, — et c'est Edison, le maquignonneur puffiste, qui râfle les millions et a tout l'honneur de la découverte.

Et Force, — encore un pauvre bougre ignoré ! C'est lui l'inventeur de la machine rotative : il est mort à l'hospice, — tandis que Marinoni et d'autres capitalistes font leurs choux gras de sa découverte.

o—

Et l'inventeur des souffrantes !

Celui-là est encore un de ces bougres épataints qui, après avoir jeté dans le monde une mirobolante découverte, a cassé sa pipe, sinon dans la mistoufle

noire, du moins à deux doigts de la misère.

Et son invention rapporte gros ! Rien qu'en France, l'Etat empoche, grâce à ce gars-là, quelque chose comme 300 millions tous les ans. C'est une jolie rente, nom de dieu ! D'autant plus jolie que, sur ces 300 millions, il y en a, au bas mot, 275 qui sont carrément volés : ce que la gouvernance nous fait payer, sou à sou, 300 millions, ne lui en coûte pas 20 à elle, — avec le bénéf des intermédiaires on peut équilibrer ça à 25 millions.

Ce barbotage énorme de 275 millions, on le subit sans rouspéter pour deux raisons : primo, parce qu'il s'accomplit par un sou, par deux sous, — deuxième, parce que l'invention est si mirifique, si commode et si nécessaire qu'on paierait encore bougrement plus cher, plutôt que de s'en passer.

Pourtant, l'allumette chimique, ce petit bout de bois soufré et phosphoré, il ne remonte pas au déluge ! Et chacun s'en sert, sans s'imaginer qu'on ait pu vivre sans elle.

Y a guère qu'une soixantaine d'années que la souffrante phosphorée existe. Jusque-là, on truquait comme on pouvait...

C'est vers 1830 qu'un jeune gars, nommé Sauria, élève au collège de Dôle, dans le Jura, imagina de confectionner des allumettes avec du chlorate de potasse, du phosphore et du soufre.

Le joint était trouvé !

Y avait plus qu'à fabriquer, avec un brevet d'invention à la clé... pour que tout le bénéf de la découverte s'amoncelât dans les pattes de Sauria, qui serait ainsi devenu un formidable millionnaire : *le roi des allumettes !*

Té, en Amérique, il y a bien le roi du fer, le roi des pétroles, le roi des chemins de fer, — nous avons bien le roi du sucre, — pourquoi n'aurions-nous pas pu avoir le roi des souffrantes ?

Heureusement, le fiston Sauria n'avait pas les quinze cents francs indispensables pour prendre les brevets d'inven-

tion, — et se bombarder monopoleur des allumettes.

Ici encore, on peut constater qu'à l'origine de la propriété on déniche toujours le capital et l'exploitation.

A dix-huit ans, comment Sauria aurait-il pu être détenteur de quinze cents francs? De toute façon, il eût fallu qu'il les ait volés ou qu'il les ait reçus en héritage; donc c'eût été le fruit du travail d'autrui, accaparé dans ses pattes, concentré là sans effort de sa part.

Ce capital initial aidant, grâce au monopole, grâce à l'exploitation des prolos, il eût tiré des millions de son invention.

Ça n'a pas été ainsi, et c'est tant mieux!

Si, aujourd'hui, nous subissons encore le monopole des allumettes, si nous payons trois francs ce qui vaut cinq sous, le crime n'en est pas à Sauria.

C'est vers 1831 que les souffrantes de Sauria se vulgarisèrent, en Allemagne d'abord.

Rien de drôle à ça : chacun sait qu'en notre qualité « d'avant-garde du progrès » nous avons pour habitude de n'utiliser une découverte que vingt ans après les autres.

Donc, pour ne pas changer, on commença par se payer la tête de Sauria, par chiner ses bouts de bois dans les grands prix.

Pendant ce temps-là, un admirateur de la découverte, Nicolet, le professeur

de physique de l'inventeur, étant allé en Allemagne, y faisait des conférences sur les allumettes, — donnant à tous le procédé pour les fabriquer, — ce qui indique que Sauria était un inventeur chouette, n'avait pas les pattes crochues, ne songeait pas au profit.

Nicolet parlait avec tant de brio que les Allemands s'emballèrent; ils fabriquèrent des souffrantes... et en expédièrent en France.

L'allumette de Sauria a été un tantinet perfectionnée.

Aujourd'hui, des milliers de prolos sont mangés par une maladie résultant de leur fabrication, mais de même que Sauria n'est pas responsable du monopole, y a pas à le maudire à cause du phosphorisme.

C'est à l'Etat qu'il faut s'en prendre, nom de dieu!

o

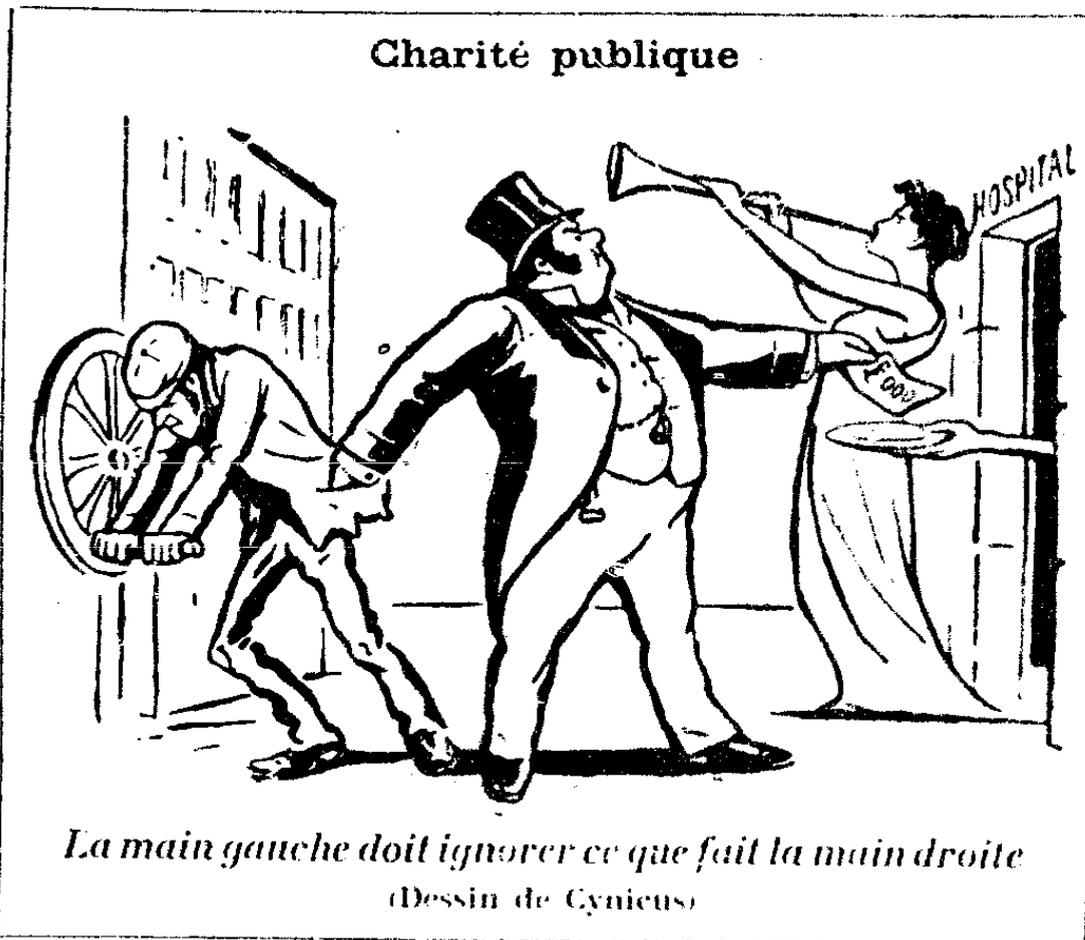
Les temps

passèrent... et l'invention de Sauria envahit le monde!

Quant au jeune gas, devenu grand, il se fit médecin de campagne et vivota coussi-coussa. Il y a une quinzaine d'années, trop vieux pour continuer ses visites, il risquait de crever de faim quand des amis s'entremirent en sa faveur, — en cachette, car le vieux n'aimait pas courber l'échine.

Grévy, alors président, étant un pays, on obtint un bureau de tabac pour le docteur Sauria, — qui, il y a quelques mois, est mort à Saint-Lothain, dans le Jura, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Ainsi, l'inventeur des allumettes a été



autorisé par l'Etat à débiter sa découverte à raison de deux sous la boîte.

Comme de coutume, rude garee envers le pauvre monde, la R. F. s'est montrée bougrement ladre envers cet homme qui lui a fait une rente de 300 millions!

—o—

Hé bien, est-elle assez rudement rosse, la société actuelle, vis à vis de ses fistons les plus intelligents!

Les Mimault, les Martin, les Archeveau, les Charles Cros, les Force, les Sauria, sont une ribambelle sans fin.

Qu'on ne vienne plus nous seriner que dans une société où les feignants et les crapules de la haute seraient de sortie, les inventeurs seraient logés à moins belle enseigne qu'actuellement.

D'abord, tout comme quiconque ils pourraient bouffer leur plein ventre et se payer leurs fantasias : ils s'attéleraient à leur dada sans avoir à se préoccuper de la question de croustille.

Or, comme les bougres inventent, non pas dans l'espoir d'amasser des millions, mais tout simplement pour satisfaire un besoin, — la curiosité de l'inconnu, la jouissance de dégoter un truc nouveau, — la société libertaire serait un milieu plus favorable à leur épanouissement que la vacherie bourgeoise qu'il leur faut endurer.

Puis, quand ils auraient réussi, comme leurs découvertes profiteraient à tous : commes elles économiseraient du turbin et augmenteraient ainsi le bien-être de chacun, on les aurait rudement à la bonne.

Dans une société pareille ils seraient rudement plus heureux que même le sont dans la société actuelle les inventeurs bidards qui s'enrichissent : on ne leur collerait pas des décorations sur l'estomac, c'est certain, — mais ils auraient une satisfaction plus galbeuse : celle de se sentir entourés d'un peuple de frangins.

VOLERIES COMMERCIALES

Le pétrole se vend huit sous le litre en province, et de onze à treize sous à Paris.

Or, en Angleterre et en Belgique, il vaut en moyenne deux sous le litre.

Pourquoi ces grosses différences entre les prix du pétrole ?

Faut demander ça à la gouvernance qui l'écrase d'impôts, et aux monopoleurs qui l'accaparent.

Mais ce n'est foutre pas tout!

Vous n'imaginerez jamais à quel prix, fantastique de bon marché, se vend l'hectolitre de pétrole à Bakou, un patelin du Caucase, où cette huile gicle de terre à grands flots?

Ouvrez vos chasses et ne tombez pas à la renverse : tout rectifié, prêt à flamber, — le pétrole se vend là-bas de 15 à 20 centimes, les cent litres.

C'est-à-dire qu'en France, les provinciaux paient un litre de pétrole, le prix de deux cents litres,

Et les Parisiens, toujours bidards, puisqu'ils habitent la « ville lumière, » paient le litre le prix de trois hectolitres!

C'est pour rien!

Eh bien, si nous n'avions pas sur le râble tous les maudits intermédiaires qui nous rongent, s'il ne nous fallait pas engraisser gouvernants, patrons, monopoleurs, commerçants, — ce qu'on pourrait s'éclairer à bon compte!

Le pétrole serait si bon marché, qu'on ne se donnerait même pas la peine de le vendre : on le mettrait gratuitement à la disposition de tous, — on installerait des fontaines où en tirerait qui voudrait, — comme de l'eau.

Et il en est de tout ainsi, nom d'un foutre! Si la vie est chère, si on crève de faim, c'est qu'il nous faut goberger une kyrielle d'intermédiaires et de feignants.

—o—

Autre chose : à Paris, à moins de 14 sous le litre, y a pas mèche d'avoir du vin, — et encore, à ce prix là, on n'a que du vin de Bercy — de la poison.

Pourtant, les vigneron ne vendent pas leur piccolo des sommes mirobolantes! Dans

le Midi on en a, tant qu'on veut, de 12 à 17 francs l'hectolitre.

Mettons une moyenne de trois sous le litre.

D'où viennent les différences exorbitantes entre le prix de vente du campluchard et le prix d'achat du consommateur ?

Toujours de l'impôt et des intermédiaires!

—o—

Et l'alcool ? Il revient au distillateur à six sous le litre au grand maximum.

Avec quelques drogues qu'il ajoute à cette eau-de-vie, il fabrique du rhum ou du cognac.

Et nous payons ça des prix fantastiques ! Toujours grâce aux impôts et aux commerçants.

—o—

Et le pain ? Lui aussi, on nous le fait acheter bougrement trop cher :

Les paysans vendent leur blé 17 ou 17 fr. 50 les cent kilos ; n'empêche que nous payons le pain quasiment aussi cher que lorsque le blé valait 28 ou 30 francs les 100 kilos.

Qui profite de la différence ?

Toujours et toujours les morpions de la gouvernance et les maudits intermédiaires !

—o—

Et le sucre ? En Belgique et en Angleterre,

il vaut deux ou trois sous la livre, — et la plus grande partie de ce sucre arrive de France !

Or, ici, comme nous sommes en République, on a la superbe veine de le payer onze sous la livre.

Inutile de demander le pourquoi ! Toujours le même fourbi : sur le sucre il y a environ cinq sous d'impôt par livre. Le restant, c'est les monopoleurs et les raffineurs qui le mettent dans leurs poches.

—o—

Et fichtre, pour tout c'est pareil ! Aucun produit n'arrive à la consommation sans être surchargé d'affreuse manière.

Aussi, quand on épluche le système, on se rend compte que si toutes les sangsues qui nous dévorent étaient remises définitivement dans un bocal, on pourrait vivoter à très bon compte.

A tellement bon compte que, logiquement, on arriverait vite à se passer de monnaie pour les échanges ; étant donné l'abondance de tout et les prix dérisoires auxquels tous les produits descendraient, on trouverait plus commode de vivre à la bonne franquette, chacun puisant à sa guise aux magasins sociaux.

Bourdes et Vérités

La Plume d'Oie. — Un paysan s'amène chez le percepteur et avec de gros soupirs sort de sa bourse les monacos qu'il lui faut abouler.

Le percepteur encaisse et inscrit la somme palpée avec une plume d'oie.

— Elle a dû ben voler, cette plume, monsieu le percepteur!....

— De quoi ? Insolent...réplique le percepteur, devenu furibond.

— Ben oui, mossieu, quand elle était sur l'oisiau....

Repas Copieux. — Un jour, l'illustre commandant Racine, à l'occasion du 14 juillet, ordonne que les hommes auront un repas copieux.

En fait de « repas copieux » on leur joua la Marseillaise et l'Hymne russe.

Papiers d'affaires. — Au guichet d'un bureau de poste :

— Ce sont des papiers d'affaires, madame ? demande l'employé.

— Oui, monsieur.

— Sans valeur ?

— Sans aucune valeur...c'est mon contrat de mariage.

Le découpage des patrons. — Chacun sait que l'illustre Puybaraud est un policier mariolle. L'araignée qu'il a dans le plafond est toujours occupée à tisser des toiles — au travers desquelles passent, facilement, les voleurs et les assassins de la haute — mais on doit rester englués tous les bons bougres qui trouvent que tout n'est pas pour le mieux dans la société actuelle.

L'extirpation du virus anarchique étant l'unique dada de ce roussin, voici sa dernière : le type donne le dernier coup de lion à une rallonge aux lois scélérates.

Il s'agit d'interdire aux journaux de mode d'enseigner « l'art de découper les patrons. »

LE PAIN RÉVOLUTIONNAIRE

« Le Sage » disaient les anciens « porte sa loi en lui-même. »

C'est toute l'Anarchie dans un mot.

On dira : « Soit ! Mais tous les hommes sont-ils des sages ? »

C'est mal entendre la question, car personne ne possède l'aune à toiser la sagesse. La vraie sagesse pour tous, c'est que chacun soit lui-même. Mais, pour atteindre à cet individualisme, dans des conditions qui puissent être généralisées, il faut reconnaître que les hommes ont entre eux des points de contact, d'où résultent des libertés qui s'exaltent l'une par l'autre et dont l'accord constitue justement le milieu social.

Au premier rang de ces entités, vient la nécessité du pain, qui nous est commune à tous. Pour les hommes qui ne vivent pas seulement de pain, il leur faut cependant vivre d'abord — et ensuite philosopher. Si révolutionnaire qu'on soit, il est difficile de renverser l'ordre de ces deux termes : l'idéaliste le plus fougueux mange aussi le pain quotidien.

On reconnaîtra donc, malgré toute déclaration de principes politique et la menteuse égalité des droits, que l'individu le plus hors la loi, hors la société, c'est celui qui va mourir de faim. Or, légalement, tout individu peut mourir de faim ; et, si les économistes étaient francs, ils diraient même qu'il le doit, quand les conditions générales l'y obligent. Sans exagération, on remarquera que toute

notre société actuelle repose sur la légalité de la famine qui dénie à l'individu toute liberté d'attendre et de se déterminer. C'est un crime que d'être sans travail, — ou de n'accepter pas le travail aux conditions imposées. Et ce crime, inavoué par le Code, est puni de la peine de mort.

C'est à ce point de vue que la question du pain assuré à tous contient en germe toute la question sociale. Si la vie, dans sa forme élémentaire était solidarisée entre tous ; si le milieu social offrait cette résistance, ce point fixe et inflexible, acquis à chacun, la liberté qui en résulterait, suffirait à constituer une société rationnelle. Ce serait la base où bâtir quelque chose de solide : une architecture toute nouvelle où les unités sociales seraient en bon équilibre.

Quelle que soit la beauté des rêves et des horizons espérés, il faut donc ne pas perdre pied et reconnaître combien est essentielle la conquête du pain. Ce minimum de droit à la vie, on ne saurait pourtant le dédaigner et il faut d'abord se l'assurer. Le jour où nous l'aurons, sans concessions ni bassesses, nous aurons tous les bénéfices de la liberté et tous les droits. Le plan du monde nouveau (qui ne sera peut-être pas conforme aux programmes que nous connaissons), doit sortir spontanément de ce grand principe social, comme un chêne vigoureux se développe de son germe, solidement établi dans un terrain nourricier.

La Noël des pauvres Bougres

Foutu sale temps, il fait froid, et quand on a rien à bouffer, le brouillard à couper au couteau est tout de même une sale nourriture !

A preuve que tous les médecinards vous diront de ne jamais sortir à jeun, le matin, quand il brouillasse.

Parfaitement !

Ils sont de cette force-là.

Quand un débard est sur le point de lâcher la rampe, le moins qu'ils puissent lui ordonner, sans compter leurs sales drogues,

c'est du repos et de la croustille appétissante.

Ah ben ! mes cochons, vous en avez du eulot ! Ousque vous avez vu ça chez les peinarde, du repos et du bricheton ? Pas moins que le remède est bon et qu'il ne s'agit que de l'appliquer.

—0—

Noël, Noël ! Le temps des réveillons et des lippées franches.

Chez les épïcemards s'empilent des charibotées de victuailles, — tellement qu'elles en débordent sur les trottoirs.

A la porte des boulangers c'est la bonne odeur des miches sortant du four.

Chez les rôtisseurs la broche tourne toute seule et la graisse s'égouline devant les bûches flambantes.

Les bouchers nous épatent dans les grands prix : des bœufs tout entiers ! des quartiers de veau parés de dentelles ! des gigots dans leur manchette ! Foutre, c'est un beau coup d'œil.

On voit aussi chez les fourreurs des pelures étoffées.

Chez les tailleurs, des paletots, des grim-pants, — le tout chaud comme de la plume.

Chez les cordonniers, des permissions de circuler en bon cuir (je n'y connais, fouch-tra !) et des jambières, et des semelles caoutchoutées, et des croquenots pour la neige.

Dans les grands magasins : aux *Plus Vastes*, au *Be-M*, chez *Ji-Ji*, on peut y flâner des heures et des heures, c'est plein de coins et de racoins où les belles linge-ries, les étoffes épaisses, les draps moelleux, les tapis, les dentelles, etc., etc., montent du plancher au plafond.

Ah, nom de dieu ! On voit bien des choses dans la rue ; mais quelquefois on y ramasse un purotin qui n'a pas croûté depuis deux jours.

Parfaitement !

Et puis, y a des gosselines de douze ans qui, pour faire bouffer père et mère, vendent des fleurs aux jugeurs gâteux.

Et des vieilles femmes dont les quinquets pleurent plus de larmes qu'elles n'ont de sang, qui ont le nez rouge pire que si elles étaient soules, dont la main tendue tremblotte et qui chantent des airs d'enfants.

On voit bien des choses dans la rue !...

—0—

Autrefois, les bons loufoques adoraient un pauvre, couché tout nu dans sa crèche de paille !

Ils l'adoraient sur la foi d'une histoire ancienne, dont le sens s'est perdu en route :

Une nuit, il y a longtemps, — et c'était loin d'ici, — la neige tombait et l'on gueuletonnait en famille dans les turnes bien rembourrées de la ville.

Une pauvre bougresse de vagabonde, prise des douleurs de l'enfantement, se traînait de porte en porte, chassée par les larbins qui

à grands coups de balai l'envoyaient paître, blaguant son gros ventre.

Rebutée par les hommes, elle entra chez les bêtes.

Dans une écurie, où le vent faisait ses gallipètes, où la pluie et la neige arrosaient le sol, elle fut accueillie par un bœuf et un âne. Là, sur la paille, toute trempée autant par ses larmes que par la lance, elle mit au monde un petit bougre.

Celui-là même qui, ayant atteint l'âge d'homme, devait crampser, torturé sur la potence, insulté par les richars et les puissants, — et tout ça parce qu'il avait eu l'aplomb de proclamer le triomphe des pauvres.

L'histoire est toute simplette et bougrement instructive nom de dieu ! N'empêche que les cléricochons l'ont si bien fardée qu'ils en ont fait une leçon de lâcheté, au lieu d'un galbeux exemple de révolte et d'amour désintéressé.

—0—

Enfin, suffit, mille bombardes !

Faut n'adorer personne, et pas plus l'un que l'autre ! C'est malsain pour notre jugeotte de se prosterner et de se pâmer sans comprendre : c'est une foutue maladie qui a pour étiquette *mysticisme*.

Quand on a ça dans le sang, on commence par être martyr, — on finit par être bourreau.

—0—

Aujourd'hui, les gens de Noël n'adorent plus le morveux de Bethléem ; mais regardez les pauvres bougres et les mendigots en extase devant les vitrines de charcutiers :

Les yeux écarquillés, courbant la tête, ils admirent quelque chose de très loin, qu'ils n'oseront jamais toucher :

Ils adorent la dinde truffée ?

Cric, cracl... J'ai plus de papier !

Faut poser ma chique et boucler l'Almanach.

Et maintenant, les frangins, en attendant que vienne la saison où nous aurons les pains de quatre livres à gogo.... et le restant par surcroît, — ce que le vieux gnaff vous souhaite, c'est de ne jamais connaître les plus longs jours de l'année.... les jours sans pain !

LE PÈRE PEINARD.



TABLE DES MATIÈRES

Le vieux gniaff n'a pas avalé son tire-pied ..	2
Ruminades sur le calendrier; ce qu'il est, ce qu'il doit être	3
L'alignement des saisons.....	5
Numérotage des mois.....	6
Eclipses pour 1896; éclipses du soleil et de la lune. Les grandes marées.....	19
Les sulsons, poésie par Emile Verhaeren....	20
<i>Paramineuse consultation sur l'avenir. Jaspipinage épastroillant d'une somnambule archi-lucide, de la force de trente-six chevaux de fiacre.....</i>	22
Chant d'Harmonie.....	24
La loi des Salaires.....	35
Barbieux le braconnier.....	36
L'Enfer.....	38
Le grand Fiasco.....	46
Fille-Mère.....	49
Le Muselage universel.....	51
Que deviendront les inventeurs.....	55
Voleries commerciales.....	59
Bourdes et vérités.....	60
Le Pain Révolutionnaire.....	61
La Noël des pauvres bougres.....	61
Cric, crac.... J'ai plus de papier.....	62
Primes.....	64

Pour recevoir à l'œil **La revue blanche**, pendant un mois (soit deux numéros), détacher ce bulletin et l'envoyer, avant le 1^{er} février 1896, sous pli affranchi, à l'administration de **La revue blanche**, 1, rue Laffitte, Paris.

L'administration se réserve la faculté de servir les primes, par séries mensuelles, au cas d'encombrement.

Pour recevoir à l'œil **Les Temps Nouveaux**, pendant un mois (soit 4 numéros), détacher ce bulletin et l'envoyer, avant le 1^{er} février 1896, sous pli affranchi, à l'administration des **Temps Nouveaux**, 140, rue Mouffetard, Paris.

L'administration se réserve la faculté de servir les primes, par séries mensuelles, au cas d'encombrement.

Pour recevoir à l'œil **La Sociale**, pendant un mois (soit 4 numéros), détacher ce bulletin et l'envoyer, avant le 1^{er} février 1896, sous pli affranchi, à l'administration de **La Sociale**, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

L'administration se réserve la faculté de servir les primes, par séries mensuelles, au cas d'encombrement.

ABONNEMENTS A L'ŒIL

Tout acheteur de l'Almanach n'a qu'à remplir ce Bulletin et à l'adresser sous pli affranchi de 15 cent. pour recevoir pendant un mois **La revue blanche**.

Nom :
domicile :
à
département

Ce bon n'est valable que jusqu'au 1^{er} février 1896.

A DÉCOUPER

Tout acheteur de l'Almanach n'a qu'à remplir ce Bulletin et à l'adresser sous pli affranchi de 15 cent. pour recevoir pendant un mois **Les Temps Nouveaux**.

Nom :
domicile :
à
département

Ce bon n'est valable que jusqu'au 1^{er} février 1896.

A DÉCOUPER

Tout acheteur de l'Almanach n'a qu'à remplir ce Bulletin et à l'adresser sous pli affranchi de 15 cent. pour recevoir pendant un mois **La Sociale**.

Nom :
domicile :
à
département

Ce bon n'est valable que jusqu'au 1^{er} février 1896.

La revue blanche

BI-MENSUELLE

Le numéro (50 pages illustrées), 60 centimes
L'abonnement : 12 fr. par an

Rue Laffitte, 1 - PARIS

Rédaction : Paul Adam, Zo d'Axa, Victor Barrucand, Léon Blum, Félix Fénéon, Bernard Lazare, Lucien Muhlfeld, Thadée Natanson, Elie Reclus, Emile Verhaeren, etc.

La revue blanche publie les Mémoires du général hébertiste Jean Rossignol.

LES TEMPS NOUVEAUX

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les samedis avec un supplément littéraire

Le numéro : 10 centimes

Abonnements pour la France : un an, 6 fr.;
six mois, 3 fr.; trois mois, 1 fr. 50

Abonnements pour l'Étranger : un an, 8 fr.;
six mois, 4 fr.; trois mois, 2 fr.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

140, Rue Mouffetard PARIS

LA SOCIALE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant tous les Dimanches

Le numéro : 10 centimes

Abonnements pour la France : un an, 6 fr.;
six mois, 3 fr.; trois mois, 1 fr. 50

Abonnements pour l'Étranger : un an, 8 fr.;
six mois, 4 fr.; trois mois, 2 fr.

BUREAUX :

15, Rue Lavieuville, Montmartre
- PARIS

BONS BOUGRES

Pour Deux Ronts

PAYEZ-VOUS

Chaque Dimanche



LA SOCIALE



HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Indispensable pour se rincer les yeux et se dégrasser les boyaux de la tête

Son programme est court :

Liberté et pains de 4 livres à gogo

LA SOCIALE n'est pas une couveuse électorale. La politique lui pue au nez, aussi, s'il lui arrive de broussailler dans cette forêt de Bondy, c'est uniquement pour crier « casse-cou » au populo et crosser un tantinet nos illustres politicards.

C'est surtout les questions économiques que **LA SOCIALE** a à la bonne. En attendant que vienne la saison où nous vivrons sans patrons ni maîtres, elle en pince pour débîner les crapuleries et les salopiscs des exploiters.

Ben quoi ? La satanée chameaucratie qui nous pille et nous affame peut bien — comme maigriote compensation — endurer ce léger charriage, sans brailler au sacrilège.